

LA BÊTE SAUVAGE

Ecrit par

Andrea Dalva

Ce récit est une œuvre de fiction.

Par conséquent, toute ressemblance avec
des situations réelles, des lieux ou des
personnes existantes ou ayant existé ne
saurait être que fortuite.

LA BÊTE SAUVAGE

CHAPITRE UN

La lune flotte au-dessus de la chaussée. Elle se tient, là, droit devant, au bout de l'autoroute, comme un lever de soleil sinistre. Un véritable présage qui me nargue de l'ironie de la situation parce que j'ai tué des loups par le passé.

Beaucoup.

La voiture file à travers l'atmosphère nocturne et mes mains sont crispées sur le volant. Mon épaule droite brûle de manière diffuse. Je ressens la chair abîmée qui palpite sous mon tee-shirt.

Les yeux rivés sur la route, je ne m'autorise pas à réfléchir. Je n'ai pas desserré les dents depuis mon départ. Je me contente de traverser la nuit et la brume comme un être perdu entre ce que je suis et ce que je deviens. La réalité est devenue un tel cauchemar, alors je commence à fredonner une des vieilles comptines de la Confrérie. Comme les traditions de l'Organisation sont tenaces, la plupart de nos ouvrages sont écrits en latin, et *Interger vitae* n'échappe pas à cette règle.

« *Integer vitae scelerisque purus, non eget Mauri...* » marmonné-je, le regard rivé droit devant moi.

La mélodie, composée de quelques notes enfantines, m'aide à conserver ma concentration et à faire abstraction de ma blessure.

Integer vitae scelerisque purus

Non eget Mauri jaculis neque arcu,

Nec venenatis graviora sagittis,

Fusce, pharetra.

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Sive per Syrtes iter aestuosas,
Sive facturus per inhospitalem Caucasum,
Vel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes.*

*Qu'il ait à faire la route, à travers les Syrtes torrides,
À travers le Caucase inhospitalier
Ou les pays qu'arrose l'Hydaspe fabuleux.*

Un coup d'œil à ma vitesse m'apprend que j'atteins presque les deux cents kilomètres/heure. Sans que je ne m'en rende compte, mon pied a écrasé la pédale de vitesse sans pitié. Je décélère un peu, mais c'est seulement à cause du manque de visibilité. La région est en proie à la transition hivernale et printanière ; la chaleur du sol contraste avec la fraîcheur de la nuit, rendant l'atmosphère plus humide. Ainsi, l'autoroute, infinie et peu fréquentée, est plongée dans un brouillard épars.

Cela ne facilite pas ma course. Un panneau lumineux se présente à chaque kilomètre, indiquant *Brouillard : soyez vigilants*. Les autres conducteurs ont préféré ralentir l'allure en conséquence ; ils sont raisonnables, bien sûr, mais je crains bien plus qu'un accident de la route si je me risque à réduire davantage ma vitesse.

À minuit passé, en présence de cette obscurité, mon véhicule est le seul occupant la ligne gauche et avoisine les cent quatre-vingts. Je fredonne

toujours. Mon mental s'accroche à cette chanson comme pour garder une maîtrise illusoire de la situation.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

Les minutes s'égrènent comme autant d'éternités. Un lancinement soudain embrase mon épaule et se répercute dans tout mon corps, me coupant la respiration. Tremblant de tous mes membres, mes mains perdent leur prise sur le volant. Ma voiture dévie sur la droite et manque de percuter une

camionnette utilitaire. Le coup de klaxon, aussi furieux qu'effrayé, me permet de récupérer ma concentration et en dépit de la douleur, je redresse rapidement le volant pour revenir dans ma ligne.

Je cligne des yeux et me force à garder mon attention sur la route, espérant que la souffrance s'apaise et se réduise à un sentiment désagréable continu, comme auparavant, mais je la sens grandir.

Les phares des rares voitures à contresens m'apparaissent plus puissants, aveuglants et les filets de brume qui s'élèvent de la chaussée n'arrangent rien. Quelques grognements de douleur m'échappent, mes yeux se brouillent et ma prise sur le volant devient plus que bancale.

Je prends finalement ma décision et me force à ralentir malgré la peur qui cogne dans mon ventre.

Je rejoins la seconde ligne de l'autoroute, puis lorsque la prochaine aire de repos est annoncée sur un panneau, je me rabats complètement sur la gauche entre deux gigantesques camions de marchandises.

J'attends avec impatience, m'encourageant à respirer, à garder le contrôle, jusqu'à m'enfuir par la sortie avec soulagement. Outre la station-service éclairée et les potentiels employés à l'intérieur, l'aire de Gambarette est déserte.

Je me gare près d'un bosquet d'arbres en faisant grincer les freins et je n'attends pas que la tension de la voiture redescende pour ouvrir la portière et vomir mes tripes sur le goudron.

Des haut-le-cœur me secouent encore un moment avant que mon corps ne finisse par s'apaiser. Je saisis un paquet de mouchoirs dans ma portière pour m'essuyer la figure, puis je m'avachis contre le dossier de mon siège, épuisée. Avec précaution, je décide de jeter un coup d'œil à mon épaule. J'essaye de soulever le pan de mon tee-shirt ensanglanté. Cela déclenche un éclair de

souffrance. Un bandage couvre ma plaie, mais elle ne cesse de saigner, imbibant le pansement. Je devrais le changer, cependant, je n'ai pas pensé à prendre davantage de bandages dans ma fuite. Et puis avec un peu de réalisme, je sais que si je l'enlevais maintenant, je m'évanouirais sûrement. Je prends une grande inspiration.

« Allez, on repart. » murmuré-je.

Je referme ma portière et tourne les clés pour faire démarrer le moteur. Ce dernier bourdonne pendant une minute entière, durant laquelle je me contente de regarder le vide sans bouger.

Finalement, je retire la clé. Le silence emplit de nouveau la voiture.

Je sens mes yeux piquer juste avant que des larmes ne franchissent le barrage que j'ai érigé depuis trois jours.

« *Integer vitae scelerisque... purus, non eget... Mauri.* » murmuré-je.

Le front contre le volant, je commence à pleurer, secouée de sanglots qui ravivent chaque fois un peu plus la douleur de mon épaule. Le sang coule, l'épaule brûle, et mon âme fait si mal à l'afflux des souvenirs, qu'elle me paraît marquée au fer rouge.

C'est à ce moment-là, que les lumières d'une dizaine de lampes de torches balayent soudainement la voiture. Je redresse la tête, consciente qu'ils peuvent ainsi tous discerner mon visage à travers le pare-brise.

La nuit s'annonce longue.

Et sanglante.

L'horreur remontait à la veille. En ouvrant les yeux, j'ai commencé à percevoir un mal de dents. Pour être honnête, la tourmente a débuté bien avant, mais les douleurs se sont amplifiées à ce moment-là.

L'immeuble, où la Confrérie loge ses membres, est entouré de bâtiments plus élevés. Pourtant, la façade de ma chambre possède une vue dégagée sur l'Église baptisée la Bonne-Mère, plantée en haut d'une colline, comme une impératrice sur son trône.

Le soleil se déversait par la grande fenêtre ouverte et allongée en travers de mon lit, mes yeux fixaient la cathédrale.

La bâtisse surplombe la ville de Marseille, localité sur laquelle l'organisation possède le plus d'emprise. Et même si je n'y étais pas née, je considère cet endroit un peu comme chez moi.

Mon regard s'est attardé sur le bâtiment, puis a glissé jusqu'au plafond de ma chambre.

J'ai examiné toutes les sensations désagréables qui envahissaient mon corps. Ce dernier était lourd, perclus de courbatures. Mon tee-shirt était trempé de sueur. Mes dents et mes gencives irradiaient de douleur. Mes veines me paraissaient remplies de plomb.

J'ai quitté le plafond du regard et mon réveil m'a appris qu'il était neuf heures. J'étais bonne pour la corvée. À la Confrérie, nous apprenons tous à tenir une discipline stricte après avoir prononcé son serment à treize ans. Dix ans après avoir juré de servir l'organisation, je n'avais pas manqué à ce règlement une seule fois.

Cela n'empêcherait pas l'entraîneur de me réprimander.

Lentement, je suis parvenue à me redresser. Tout en respirant tranquillement, j'ai récupéré des vêtements roulés en boule sur le sol, ma trousse de toilette et j'ai quitté la chambre.

J'ai titubé plus que je n'ai marché jusqu'à la salle de bain collective. La Maison de la Confrérie comporte trois étages et toutes les recrues y logent. En passant devant les chambres ouvertes, j'ai remarqué qu'elles étaient toutes vides. Tout le monde était déjà parti s'entraîner. J'allais écoper d'une sale punition pour mon retard lorsque j'arriverais au gymnase.

Mon esprit avait cependant du mal à aligner deux pensées cohérentes de suite, trop accaparé par le mal-être qui m'habitait tout entière.

Atteignant le lavabo, je me suis aspergée le visage, mais l'eau était glacée sur ma peau brûlante. Mes tempes cognaient, des quintes de toux me secouaient, mon cœur changeait de tempo d'une seconde à l'autre ; un instant en tachycardie, et la seconde d'après, comme dans un coup de frein soudain, il ralentissait à m'en faire mal. J'étais salement malade.

J'ai pourtant essayé de garder le contrôle de mon mental, de me convaincre que la douleur n'était qu'une information, afin de la diminuer, mais je savais déjà qu'elle empirait à chaque seconde qui passait.

Filant sous ma douche, j'ai alterné entre eau chaude et eau froide, seulement, aucune température ne paraissait adéquate. J'ai ignoré mon épaule, tout le long. Je n'arrivais pas à la regarder.

Après avoir enfilé ma tenue d'entraînement, je me suis plantée devant le miroir. Une main contre la mâchoire, j'ai passé la langue sur mes dents qui vibraient de douleur. J'ai attaché mes cheveux, malgré mon crâne qui démangeait et enfilé une veste de sport.

En retournant dans ma chambre, je me suis assise sur le lit, avant d'enfiler mes baskets, lentement, l'une après l'autre.

« Courage. » me suis-je dit.

J'ai respiré un bon coup et me suis redressée.

Jetant un dernier coup d'œil par la fenêtre, j'ai contemplé la Bonne-Mère, puis me suis psychologiquement préparée à aller prendre mon petit-déjeuner parce qu'à l'étage du bas, m'attendait la salle à manger ; les cuisiniers de la Confrérie seraient les premiers à me voir ce matin et je me devais de faire bonne impression.

Au premier signe de faiblesse, je signalais mon arrêt de mort.

Le dos et les jambes raidis, je peinais à soulever mes chaussures dans les escaliers. Je suis pourtant parvenue à me diriger jusqu'à la table et m'y installer sans soupirer. La salle à manger est grande, la table est longue, pouvant accueillir plus de trente personnes. Six jours plus tôt, je m'y étais empiffrée avec mes camarades de chasse. La battue avait été bonne, cette nuit-là. Nous n'avions pas subi de pertes humaines et avions liquidé toutes les bêtes. La joie de manger après avoir frôlé la mort n'égalait aucun autre bonheur.

Aujourd'hui, en revanche, j'avais l'impression de prendre le dernier repas du condamné. Le goût du café me donnait envie de le cracher à la figure de Laure, la cuisinière en chef, et l'omelette descendait comme des bouts de briques dans mon estomac, passant difficilement à travers mon œsophage. Pourtant, j'ai persisté, me rappelant que la moindre erreur me coûterait la vie. Je suis parvenue à échanger trois mots avec les deux cuisinières.

« Attends-toi à un mois de corvée, ma petite. » m'a lancé Laure, en écho à mon retard.

J'ai hoché la tête, essayant de demeurer impassible.

Mon seul avantage était que je n'étais pas de nature enthousiaste ; je n'avais donc pas besoin de beaucoup d'efforts pour prétendre que c'était un matin ordinaire.

Étrangement, les cuisinières m'appréciaient. Elles ne me craignaient pas vraiment. Elles avaient vent des rumeurs, bien sûr, mais se considérant comme humaines, elles ne voyaient pas en moi un danger.

Les soldats de la Confrérie, c'était une autre histoire ; ils me voyaient à l'œuvre régulièrement, en pleine bataille. Malgré leur statut humain, je les voyais qui me redoutaient, qui ne désiraient pas se frotter à moi pendant l'entraînement, tressaillant chaque fois que je jouais de mes lames ou que je m'entraînais à la mitraillette.

Pourtant, je n'aurais pas parié cher de ma peau s'ils se liguèrent à l'unisson à mon encontre. C'est pourquoi il me fallait être prudente, ne pas éveiller les soupçons.

Au moins jusqu'à ce soir.

« Tu as fini ? »

Voilà trois minutes de trop que je contemplais le vide. J'ai acquiescé à l'intention de Laure, puis je me suis levée pour quitter la pièce.

Le soleil m'a accueilli à l'extérieur, tombant sur mon visage.

C'est la première chose qui semblait me faire du bien depuis ce matin. J'ai fermé les yeux une demi-seconde, avant de les rouvrir, m'encourageant à traîner ma carcasse jusqu'à l'armurerie.

Je pouvais tenir cette journée, me suis-je convaincue, une fois, deux fois, trois fois, mais je n'avais jamais autant menti à moi-même.

L'entraîneur du jour m'a infligé un mois de corvée et menacé de la cage si je recommençais un tel manque de discipline. Je n'ai rien répliqué. Je ne me suis pas aplatie non plus. J'étais plus forte que ça.

Dans un premier temps, j'ai surpassé chacun de mes acolytes, les battant à plates coutures au tir et aux combats rapprochés, sur le ring de boxe. J'ai eu un peu de mal au lancer de couteaux, mais mes réflexes étaient bien trop installés, tellement gravés en moi, qu'ils me venaient comme une respiration naturelle.

À un moment, Clio m'a raillé un peu, avant de demander ce qui clochait chez moi aujourd'hui.

En temps normal, je l'appréciais autant qu'on puisse apprécier une collègue de travail ; elle était efficace pendant les chasses et je n'avais pas besoin de lui expliquer toutes les deux minutes ce que je m'apprêtais à faire, mais cette fois, le commentaire est tombé comme de l'huile sur le feu.

Je l'ai cogné en plein milieu du terrain de basket. Elle a essayé de se défendre, un tout petit peu, mais je l'avais prise par surprise.

En ce qui me concernait, chacun des membres de la Confrérie savait que si on ne parvenait pas à me surpasser dès le début, c'était terminé ; l'issue du combat était toute désignée.

Combat, pour cet incident était cependant un bien grand mot ; j'avais plutôt l'impression de taper dans un tas de coussins inertes.

L'entraîneur a essayé de m'arrêter. Il m'a saisi le bras, mais je l'ai envoyé au tapis. Il a fallu attendre que cinq des novices pointent leurs mitraillettes d'entraînement sur moi pour que je m'écarte finalement de Clio, inconsciente sur le sol. J'ai reculé, levant tranquillement les mains en signe de reddition.

« Ce soir, c'est la cage. » a sifflé l'entraîneur en se relevant, la main sur les côtes.

J'ai tourné les salons et me suis rendue dans le vestiaire des filles. J'ai fait couler l'eau du robinet pour nettoyer le sang sur mes mains. Récupérant ma serviette de sport, je suis sortie du gymnase pour rejoindre la maison.

Les cuisinières ont ignoré ma présence, tandis que je pillais le réfrigérateur, embarquant tout ce que je pouvais. Une fois les bras encombrés, j'ai apporté le tout dans ma chambre.

Après avoir étalé toute la nourriture sur le lit, mon estomac s'est mis à me tirailler, souhaitant tout engloutir dans la seconde, mais je sentais mon épaule palpiter. Le temps a paru ralentir tandis que je soulevais le col de mon tee-shirt et retirais le pansement.

La blessure était moche. Elle suintait de liquide noir, de rouge et de pus. Tout au long de la semaine, je l'avais pourtant désinfecté, renouvelé les bandages, pris des antalgiques, mais rien ne faisait effet.

Personne ne le savait encore. Personne ne l'avait aperçu, mais ça ne saurait tarder. La transformation était loin d'être discrète. Je sentais déjà des canines se bousculer de temps en temps entre mes dents saines d'humaines. C'était une véritable aberration.

Tous les membres de la Confrérie s'attendaient à ce que je rejoigne la cage à vingt heures tapantes, ce soir.

Cela faisait un moment maintenant que je n'y avais pas eu droit. Je l'avais déjà subi par le passé, j'étais un bon soldat, alors pourquoi ne m'y serais-je pas présentée par moi-même ?

Seulement, la cage serait vide.

Je me serais tirée bien avant.

Marseille est divisée en deux mondes parallèles ; d'un côté des bâtisses qui s'écroulent et s'effritent comme du crépi, rassemblées sur un littoral d'une beauté à couper le souffle ; des roches et des grottes à moitié immergées formant les fameuses Calanques, jusqu'aux îles du Frioul. Je ne connaissais que cette ville comme refuge. Les autres endroits où je m'étais rendue pullulaient de bêtes et j'y avais seulement chassé.

Parcourant une série de rues détériorées, j'ai atteint le port au pas de course. Ce dernier forme un U géant, bordé de bateaux sur l'eau et encerclé par une dizaine de cafétérias et de restaurants, plantés depuis la terre ferme. Mon plan initial consistait à fuir par la mer.

Cela aurait été le plus aisé ; une fois dans les eaux internationales, la Confrérie ne pouvait plus rien faire pour m'atteindre.

Cependant, plus j'observais les lieux, plus j'en venais à la conclusion que cette option n'aurait jamais d'issue heureuse. Les silhouettes des gardes longeaient le quai, là où était amarrée la flotte de la Confrérie. Malgré mes exploits combatifs, le temps de neutraliser les soldats, l'un d'entre eux parviendrait tout de même à donner l'alerte.

À partir de là, tous les garde-côtes aux ordres de la Confrérie se lanceraient à ma poursuite sur l'eau, et peu importe que je vole l'embarcation la plus rapide du port, je n'aurais jamais suffisamment de temps pour atteindre la zone neutre. Ils m'abattraient bien avant et laisseraient mon cadavre à manger aux poissons.

J'ai tourné les talons, puis me suis enfoncée dans les ruelles en courant d'un pas léger. Il était temps de mettre en place le plan B.

D'une allure raisonnable, j'ai sillonné jusqu'à l'hôpital de La Timone. C'est ironiquement ici que la Confrérie conserve son arsenal, dans une aile vide. J'ai cependant dépassé le couloir menant à l'armurerie pour directement rejoindre le parking souterrain.

De là, tout s'est enchaîné.

Rapidement et sans accroc.

J'ai assommé trois gardes, réglé le compte de l'employé du guichet, volé des clés et je suis monté à bord d'un 4X4.

Je n'ai pas hésité en faisant vrombir le moteur pour ensuite rejoindre les routes de la ville. Après plusieurs ralentissements, le panneau bleu indiquant l'autoroute m'est apparu comme l'éclairage d'une sortie de secours. Enfin, j'ai pu appuyer sur le champignon.

D'après mon calcul, il suffirait d'un quart d'heure pour que la totalité du bataillon marseillais de la Confrérie sache que j'étais partie. Ils mettraient tout au plus quinze minutes supplémentaires pour remonter ma trace.

Autrement dit, je n'avais pas beaucoup d'avance.

Tout ce qu'ils savaient, cependant, c'était que j'avais déserté. Depuis les temps médiévaux, lors de sa création, la Confrérie a toujours fait payer très cher les déserteurs. Les livres d'histoire rapportent une torture et un sort sans nom qui attend quiconque se dérobe à son serment.

On compte, pour ainsi dire, un fuyard tous les deux siècles, jamais plus.

Bien plus horrible m'attendait cependant, s'ils prenaient conscience qu'ils ne pourchassaient pas seulement un dissident, mais carrément un futur loup-garou.

Par ironie du sort, je dépasserai d'ici quelques heures le Massif des Maures. L'histoire de la région voulait que ce soient eux qui aient importé le loup-garou dans nos contrées. Ils auraient commencé par la Corse, puis se seraient entichés de tout le Bassin Méditerranéen. À cette époque, divers Comtes qui régnaient sur leurs bourgades, s'étaient alliés afin de formater la Confrérie. Leurs actions ne s'étaient pas révélées très efficaces, cela dit, puisque la bataille était toujours d'actualité.

Régulièrement, je jetais des coups d'œil dans mon rétroviseur. Avant de prendre le volant, j'avais pris soin de désactiver la localisation de la voiture, mais je n'avais pas eu suffisamment de temps pour vérifier l'entièreté du véhicule. Tout ce que je pouvais faire à présent, c'était de partir le plus loin, le plus rapidement possible.

Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à murmurer ;

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

La nuit était bien installée, comme une lourde couverture qui ralentissait l'hémisphère nord, excepté pour ma petite bulle où tout s'était accéléré. Si j'avais écouté mes principes moraux une seule minute, je n'aurais pas hésité à faire ce qui devait être fait me concernant. Mais je suis une Veermer et les Veermer ne se donnent pas la mort facilement. D'autant que je me fichais de mourir un jour, mais ça ne serait pas de ma main, ni celle d'un membre de la Confrérie.

Ayant passé ces vingt dernières années à étudier tout ce qu'il était possible de savoir concernant les bêtes, je savais la métamorphose douloureuse. Lorsque mon épaule a pris feu, j'ai compris que je ne tiendrais plus très longtemps. La chance a tourné aussi rapidement que je l'avais prévu ; lorsqu'ils me retrouvent sur le parking de l'aire Gambarette, les larmes dévalent sur mes joues.

Relevant le visage, je suis éblouie par leurs faisceaux de lumières.

Il y a une minute de silence. Très longue.

Je ne m'attends pas à un échange social, et j'ai raison. Sans un mot prononcé, ils commencent à mitrailler la voiture, de face, et sur les côtés.

Je me jette sur le côté sur la banquette avant, alors que le verre du pare-brise et des vitres me pleuvent dessus. Le seul avantage, c'est que la voiture appartient à la Confrérie. Autrement dit, elle reste plus solide que la normale. J'ai le temps de me glisser jusqu'aux sièges arrières avant de labourer le pare-brise arrière de coups de pied. Le tout dure trois secondes ; je m'extirpe du coffre et me jette sur le soldat le plus proche.

En deux temps, trois mouvements, je le désarme.

Ai-je déjà mentionné que les quelques premières secondes d'un combat avec moi sont décisives ? Qu'une fois que je prends l'avantage, c'est trop tard ? Cette fois-là, ça ne rate pas.

La mitraillette du soldat entre mes mains, tous ses camarades sont déjà condamnés. Je les élimine méthodiquement, abattant trois d'entre eux d'une rafale de balles, volant la lame d'un soldat blessé pour égorger le suivant et démantelant la mâchoire d'un quatrième d'un coup de crosse bien placé. J'élimine le dernier d'une balle de pistolet dans la tête. Son visage part en arrière, son corps suit le mouvement et il s'effondre sur le dos dans un bruit d'affalement.

Le calme de la nuit retombe sur le parking. Je lâche la mitraillette, le couteau et le pistolet qui rebondissent bruyamment entre les corps.

Je me doute cependant que la bataille n'a pas été silencieuse. D'après les mouvements que je discerne dans l'épicerie de la station-service, il est fort probable que les humains aient déjà appelé la police.

Malgré la distance, il me semble même entendre des bruits de conversations étouffés ;

« ... des coups de feu ! Vite venez ! On va tous mourir ici ! »

Mes sens s'affûtent. La transformation est déjà bien entamée.

Mais ces employés paniquent pour rien ; ils ne risquent aucune attaque de ma part.

Mes yeux reviennent sur la scène de carnage. Je serre un instant la mâchoire en remarquant l'état du 4X4. Les tirs ont dégonflé mes pneus.

Un coup d'œil aux alentours m'apprend que les voitures de mes assaillants ne valent plus rien non plus.

Je me force à m'imprégner de l'air humide de l'atmosphère nocturne. La brume flotte légèrement sur les bords des trottoirs qui mènent à l'épicerie. Il faut que je reste calme et efficace. Pour cela, je n'ai pas besoin de réfléchir. Rien de pire que la pensée pour empirer une situation déjà catastrophique ; il me faut seulement agir.

Je m'accroupis sur le sol et essuie mes mains éclaboussées de sang sur le manteau d'un gars que j'ai sauvé quatre fois ce mois-ci – pour finalement le tuer de mes propres mains, décidément l'univers a un drôle d'humour.

Je me redresse ensuite. Je ne prends pas d'armes ; je crains qu'un système de traçage soit incrusté dans l'une d'entre elles. Même pour un couteau, je ne vais pas prendre ce risque.

Je m'éloigne pour faire face aux petits bosquets d'arbres qui longent tout le parking. Derrière, s'étendent sans doute des terrains d'agriculture, des champs d'éoliennes ou encore des forêts de pins. Pour arriver jusqu'à Fayence, je dois franchir la Plaine des Maures, atteindre le Vidauban, dépasser le col du Rouet et traverser la forêt de Bagnols.

D'un coup d'œil en arrière, j'observe une nouvelle fois les pneus crevés de ma voiture, le pare-brise éclaté en mille morceaux répandus sur le tableau de bord et les sièges avant, et les cadavres éparpillés de mes anciens frères d'armes.

Je me détourne, prends une grande inspiration, et m'avance jusqu'aux arbres. Je me glisse ensuite dans les sous-bois. J'ai une bonne trotte devant moi.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

*Quale potentum neque militaris
Daunia latis alit aesculetis,
Nec Jubae tellus general, leonum
Arida nutrix.*

*Un monstre tel que la Daunie guerrière
N'en nourrit pas dans ses vastes bois de chênes,
Tel que la terre de Juba, nourrice aride des lions,
N'en a jamais connu.*

CHAPITRE DEUX

Les odeurs de la forêt envahissent mon crâne. Chaque effluve est nette, mon cerveau identifiant du chêne et du liège, dans une obscurité pourtant presque complète. Alliant rapidité et discrétion, je me faufile entre les arbres. Mes mains frôlent des troncs couverts de mousse et mes pieds prennent garde aux racines dissimulées dans les fougères, les évitant sans effort. Après un moment à crapahuter dans les bois, une pente se forme, s'élevant toujours plus haut vers le ciel, et la roche remplace la terre, sol auquel la végétation s'est adaptée. Je modifie moi aussi mon allure, plus vigilante, mais mon esprit se perd dans des méandres brumeuses, à la fois physiquement et métaphoriquement. Mes gestes deviennent plus maladroits et mon corps s'affaiblit. La blessure est cuisante, de sorte que mes réflexes se font moins efficaces et après quelques kilomètres, je cogne de plus en plus contre des formes d'arbres surgissant soudainement du brouillard.

Lorsque j'atteins le col, mes yeux embrassent un sommet sans brume, qui me permet même d'apercevoir le Rocher de Roquebrune à plusieurs milles de là. Je laisse mon regard fureter en contre-bas et me tourne doucement pour analyser le paysage. Mes yeux trouvent enfin des habitations, minuscules à cette distance, perdues dans la verdure, dans une forêt percée de quelques rares routes et d'une dizaine de chemins. La ville de Fayence est tout près, mais mon corps est déjà fatigué à l'idée du chemin qu'il me reste à parcourir. Il n'a, pourtant, pas le choix.

Lorsque j'atteins sa porte, je tiens à peine sur mes jambes.

« Qu'est-ce que tu fiches ici ? »

Marceau n'est pas suffisamment stupide pour ignorer mon état de faiblesse

général. On peut sans doute comprendre à la terre sous mes ongles, mes cheveux emmêlés et l'odeur que je dégage, que j'ai dormi dans la forêt trois jours entiers, avant de passer une nuit dans la rue en arrivant en ville, la veille. Je suis appuyée contre le mur à côté de son entrée, sur mon épaule intacte. Tout ce que je désire, c'est entrer, manger, me doucher, vomir, hurler, mais mon frère ne paraît pas vouloir s'écarter de l'encadrement de sa porte. Ma blessure brûle de plus en plus.

« J'ai besoin de ton aide. »

Je désigne le sang qui dégouline de mon épaule. Je n'ai pas regardé ma plaie depuis des jours ; je n'ai pas besoin de la vérifier pour savoir qu'elle empire. Comme Marceau ne fait toujours pas mine de bouger, j'ajoute ;

« J'ai été mordu. »

Marceau essaie de ne pas réagir à cette déclaration, mais je le vois frémir. Il sait que cela signifie au choix, que je vais devenir loup ou que je vais mourir.

Pendant un instant, il ne dit rien, puis ;

« Tu as fait tellement de choses terribles, Gabrielle. »

Les lésions de ma plaie infectée me démangent. J'ai l'impression de pouvoir ressentir le virus qui gagne du terrain. Il envahit mon sang et endommage mes cellules, sans possibilité de retour en arrière. Marceau fait de nouveau une pause, puis ajoute ;

« Tu as tué de nombreux amis à moi. »

En temps normal, j'aurais instantanément répondu ;

« Mais c'étaient des loups ! »

Cette fois, je n'ai rien à répliquer. Marceau le sait.

Mon frère a tourné le dos à la Confrérie il y a longtemps déjà. Il n'a jamais été poursuivi parce qu'il n'a jamais prononcé son serment d'engagement. Il avait seulement onze ans quand il est parti. Il m'a souvent proposé de le rejoindre,

mais je suis restée. Je me redresse, essayant de tenir solidement sur mes jambes.

« Je ne veux pas mourir. » dis-je.

Marceau s'appuie contre l'encadrement de la porte en croisant les bras :

« Combien de loups as-tu trucidé ces dernières années ? »

Mes lèvres sont craquelées. Elles saignent chaque fois que je parle, mon corps s'autodétruit, mon cerveau n'est pas en état pour un tel calcul. Même en bonne santé, je ne suis pas sûre d'être capable de faire le compte.

« Je suis ta sœur, finis-je par déclarer.

-Tu es le Carnage.

-Marceau.

-Ne reste pas sur mon paillason. »

Il se redresse et je vois dans ses yeux que sa décision est prise et qu'elle lui est presque facile.

Je m'apprête à faire un pas en avant ; je ne l'aurais jamais supplié, ce n'est pas mon genre, mais j'aurais insisté.

Je n'en ai cependant pas le temps ;

« Va voir ailleurs, » dit-il en reculant dans son appartement.

Sa main est sur la poignée de sa porte. Finalement, il se reprend et sourit ;

« Non, je corrige ; va crever ailleurs. »

J'ai fini le paquet de biscuits que je viens de voler, alors je m'attaque aux poubelles qui s'amoncellent derrière le restaurant de poulet frit. L'incendie de mon épaule irradie maintenant dans tout mon bras droit.

Dans tel état de vulnérabilité, les chasseurs de la Confrérie n'auront pas beaucoup de difficulté à me retrouver et me neutraliser.

Parfois, je sens également des canines qui s'incrudent dans mes gencives au milieu de mes dents humaines, embrasant d'une douleur fulgurante toute ma mâchoire. Ma vision se modifie aussi, par moment. Mes yeux deviennent d'une seconde à l'autre trop sensibles à la lumière du soleil. Un avantage que je retiens, en revanche, c'est une meilleure visibilité de nuit. Dans l'obscurité, je peux discerner une pièce de cinq centimes à cent mètres.

Je n'ai aucune idée de ce que mon corps est en train de faire ; je sais qu'il repousse le virus bien sûr, mais est-il en train de gagner ou de perdre ?

Je me sens à la fois plus forte et plus faible et je ne suis pas certaine non plus de savoir quelle réponse je préfère.

Marceau, par son dernier commentaire, semble plutôt certain que j'y succomberais.

Il doit penser que je déteste tellement cette idée de transformation que mon esprit commandera à mon corps de ne pas le laisser faire, quitte à y rester.

Il y a quelques jours, j'aurais pensé la même chose. Vraiment.

Mais alors, je me souviens que j'ai préféré fuir plutôt que mourir entre les mains de mes compatriotes. Je me souviens que je les ai massacrés sur le parking pour pouvoir survivre une nuit de plus.

Dans ces moments-là, je me dis que peu importe de quelle manière je vais gérer ça, je vais vivre.

Je vais profondément vivre, quitte à me haïr jusqu'à la fin de mes jours.

Je renifle les denrées jetées du restaurant, et je grignote quelques restes de

poulets. J'ai faim, j'ai tellement faim.

Je suis affamée.

Pourtant, j'ai donné à mon corps tout ce que j'ai pu. J'ai acheté des tas de cochonneries à l'épicerie, puis lorsque je suis arrivée à court d'argent, j'en ai volé.

Mais rien ne comble ce vide à l'intérieur de moi.

Le puits est sans fond.

La bête en demande toujours davantage.

Je déambule dans les rues, envahies par un léger brouillard, mais constant. Je fouille les conteneurs des restaurants, puis alors que la nuit tombe, l'enseigne d'une épicerie clignote dans l'obscurité. N'y tenant plus, je me glisse dans le bâtiment. Il me faut faire vite ; avec ma dégainée de sans-abri, les agents de sécurité ne vont pas tarder à me filer à la trace dans tous les rayons et j'aurai plus de mal à m'échapper sans les blesser.

Tuer des loups ne me dérange pas. Les humains non plus, d'ailleurs. Mais autant l'éviter lorsque c'est possible.

À travers les rayons, je renifle. Je saisis des paquets de steaks surgelés dans une armoire réfrigérée, puis attrape des paquets de céréales. J'essaie d'être rapide. Un employé gringalet qui range des produits ménagers me regarde déjà avec de drôles de yeux.

Je m'apprête à tourner les talons lorsque j'entends la chanson à la radio s'arrêter pour un flash info ;

« Une dizaine de soldats tués à proximité de Gambaretta. Le suspect est toujours recherché malgré des jours d'enquête. Il serait également relié à la tuerie de Marseille près de la Timone. »

C'est bien ma veine ; cependant, personne ne me soupçonnerait. Je fais un mètre quarante-cinq, ce qui, j'en ai conscience, est minuscule, et je ne parais pas si musclée d'apparences. Autrement dit, j'ai toujours représenté le soldat parfait. Un soldat qui pille dans un supermarché, cela dit. Je me secoue et je m'empresse de rejoindre la sortie. Les portes automatiques s'ouvrent, quand deux hommes de sécurité se présentent devant moi avec leurs uniformes, les mains posées sur leurs teasers.

« Mademoiselle, vous devez payer pour ces articles. »

J'ai faim. Je ne suis pas d'humeur.

« Mademoiselle, insiste l'un des hommes. Allez reposer ces articles, sinon on appelle la police. »

Je fais un pas en avant. Ils reculent tous les deux. Je pense d'abord que mon allure répugnante les dissuade de vouloir m'approcher, puis je prends conscience du grognement animal qui sort de ma gorge.

« Mademoiselle, » dit un troisième homme survenu derrière moi.

S'il pense me surprendre, il est loin du compte. D'une part, ma formation de chasseur m'a entraîné à discerner de potentielles filatures, et d'un autre côté, mon ouïe l'a détecté depuis cinq minutes déjà, à l'autre bout du magasin.

« Damien, appelle la police, » lance un des hommes à l'employé de caisse.

Ce dernier se jette sur le téléphone. Je perçois un mouvement dans mon dos.

Le vigil élance un bras en essayant de me filer un coup de taser. Il me bouscule et m'oblige à lâcher toute ma nourriture qui dégringole sur le sol. D'un geste, je saisis son bras et le fais passer par-dessus mon épaule. Une fois qu'il est par terre, sur le ventre, je plie son coude derrière le dos. Si je tire davantage, je le ferais craquer. Je souris lorsqu'il crie et mon sourire s'agrandit lorsque les deux autres agents approchent. Je me relève lentement, prête au combat.

Je ne peux pas réellement décrire la suite, ou à quel moment exactement, je me sens au plus mal. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'avant que je puisse leur montrer de quoi je suis capable, un vertige saisit tout mon corps. Le plancher se lève soudainement jusqu'à mon visage et je plonge dans une obscurité reposante, presque soulagée en glissant dans un silence paisible.

Plus paisible que mes anciennes années de chasse, décorées de trophées.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ni d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

Je me réveille en cellule. Le poste de police est en effusion totale. Je le sais avant même d'ouvrir les yeux. Mes oreilles travaillent pour moi ; tous les agents sont submergés par l'enquête du Massacre de Gambaretta.

Fayence a beau se situer à presque quatre-vingt-dix kilomètres de là, les battues et les investigations sont lancées dans un périmètre très large afin de retrouver le potentiel suspect de la boucherie.

Le Commissariat de cette ville n'est pas très grand. Il ne comporte que deux cellules et si je soupçonne les barreaux vident la plupart du temps, dans cette

atmosphère de tension due à la tuerie, il semblerait que plusieurs suspects aient été appréhendés dans cette optique. En un sens, cela m'arrange. Si la police est en effervescence, cela rendra la tâche de ma localisation à la Confrérie plus compliquée.

Quelques flashes de mon trajet me reviennent. Je me souviens avoir grommelé des menaces de mort depuis la banquette arrière d'un véhicule de police, tout en restant néanmoins trop faible pour les mettre à exécution. Je me rappelle ensuite m'être endormie dès que les barreaux s'étaient refermés derrière moi. À présent, je suis trop éveillée pour ne pas être dérangée par la pierre froide sous mon corps, le brouhaha ambiant des policiers et l'odeur de mes camarades de cellule. Quatre personnes occupent mon compartiment, et trois autres, celui d'en face. En cette soirée avancée, la plupart des détenus dorment. Deux d'entre eux ronflent, ivres.

J'ai mal. J'ai faim. La voracité dépasse même ma douleur. Pourtant la plaie me tue à petit feu. Il n'est certainement pas recommandé de souiller une telle blessure d'ordures, en errant dans la rue sans se reposer plus de quelques heures. Ma perte de conscience en est la preuve.

En attendant, la comptine me trotte toujours dans la tête.

*Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor aestiva recreatur aura,
Quod latus mundi nebulae malusque,
Jupiter urget,*

*Dépose-moi dans les plaines engourdies
Où aucun arbre n'est ranimé par la brise estivale,*

*Région du monde qu'accablent les brouillards,
Et l'inclémence de Jupiter.*

Je vais sans doute mourir, finalement.

J'aurais essayé, me dis-je.

Je ne regrette pas de mourir sans les honneurs de la Confrérie. Pourtant, il aurait peut-être mieux valu m'ôter la vie parmi les miens. Si cela avait été quelqu'un d'autre, je qualifierais ces dernières péripéties comme une personne stupide qui s'accroche à un espoir de vivre. Mais en ce qui concerne ma propre personne, l'espoir sonne trop optimiste. Trop niais. Ce n'est pas de l'espoir, c'est de la survie.

Ce n'est pas ce genre d'illusion, qui m'anime ; c'est plus viscéral.

Humaine ou loup, je reste l'animal qui veut respirer encore un jour de plus.

Plus pour longtemps, me rappelé-je. Plus maintenant.

*Pone sub curru ninium propinqui
Solis, in terra domibus negata,
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.*

*Dépose-moi sous le char du Soleil trop rapproché,
Dans une terre refusée aux habitations,
J'aimerais Lalagè au doux rire,
A la douce voix.*

Ma respiration est calme, cependant. Mon esprit lui-même n'est pas très effrayé. Je suis engourdie dans une transe agréable.

Sauf que j'ai faim.

Il faut que je mange.

Il faut que je sorte d'ici.

Je me redresse lentement et m'adosse contre le mur. Les hommes qui m'entourent commencent à se réveiller. Si trois d'entre eux somnolent encore, il en est un qui me regarde de manière lascive. Je hausse un sourcil à son intention ; qu'il tente la moindre approche à mon encontre et je lui ferais avaler toutes ses dents.

Trois policiers encadrent les deux cellules. Je me fais la réflexion que m'enfuir ne sera pas agréable ; quelques personnes vont mourir ce soir, et je n'en ferai pas partie.

Toujours appuyée contre le mur, je me relève faiblement. Mon corps a pourtant toujours représenté mon outil le plus fiable pendant un combat, mais il me trahit maintenant par des tremblements intempestifs.

Je ne sais pas si j'aurai suffisamment de forces pour cogner ne serait-ce qu'une seule personne.

Mon estomac s'en fiche, alors je me prépare à la violence.

Cependant, avant que je n'aie l'occasion d'essayer, un policier s'annonce devant les cellules, un document à la main. Il désigne quelqu'un dans la cellule voisine ;

« Hé toi là, c'est bon tu peux sortir. Et toi aussi. »

Cette fois, il me montre du doigt.

Je glisse les mains dans mes poches en attendant qu'on m'ouvre la porte.

Les autorités n'ont sans doute pas de temps à perdre avec des SDF voleurs et à l'agonie lorsqu'il faut attraper un tueur psychopathe dans les environs.

Je me suis portée chance toute seule, visiblement.

Lorsque je ressors du bâtiment, je prends une grande inspiration. La nuit est encore là, dehors. Je n'ai pas dû croupir plus de trois heures dans le Commissariat. Je me permets quelques secondes de satisfaction à l'idée d'être libre, puis je reviens à l'essentiel ; maintenant, manger.

Je commence à longer le trottoir. En tournant dans l'avenue principale, je réfléchis à la suite des événements ; je pourrais entrer par effraction dans un magasin fermé ou encore fouiller un conteneur.

Je distingue alors une silhouette qui marche devant moi. L'odeur m'apprend que c'est celle du détenu que les policiers ont également relâché. L'individu est très grand, gringalet et revêtu d'un long manteau. Son effluve flotte dans l'atmosphère, envahissant mes narines ; c'est si bon.

Revenant sur ma décision de bifurquer, je commence à marcher six mètres derrière lui, le filant comme ma formation de chasseur me l'a apprise. Je doute d'être aussi discrète que d'habitude, alors que mes jambes ne semblent pas très solides, mais l'individu n'a pas l'air de me remarquer. Il prend diverses ruelles, tourne dans une avenue puis disparaît dans une rue étroite. À grandes enjambées, je pénètre dans ce qui se trouve être une impasse.

Le garçon est au bout, il a l'air de vérifier ses poches.

Je me rapproche doucement, puis quand un seul mètre nous sépare, ma proie tourne son visage vers moi.

J'ai un souvenir très précis de cet instant ; des yeux marron, des cheveux blonds et bouclés, et surtout aucune peur dans le regard.

L'instant d'après, sa main s'ouvre et une poudre irritante m'atteint en pleine figure.

J'aplatis aussitôt les mains contre mon visage, gémissant et je tombe en arrière, sur les fesses.

En quelques minutes, le garçon est agenouillé à côté de moi.

« Pardon ! s'écrie-t-il. Je t'ai pris pour un de ces... Pour quelqu'un d'autre ! »

Je grogne quelques insultes pour faire bonne mesure puis j'essaie de l'observer malgré le voile mouillé qui est tombé sur mes yeux. Il a vraiment l'air désolé.

Mais je suis par terre et quelqu'un me surplombe. Je n'aime pas être en position de faiblesse. Tandis que j'essaie de me relever, le garçon me prend par le coude pour m'aider. Une fois que je suis remise sur mes pieds, il me lâche et fait un pas en arrière.

Il m'examine de haut en bas ; de mes chaussures couvertes de boue, aux vêtements délavés que je n'ai pas changé depuis des jours, et finit sur mes cheveux en nids de corneilles. À présent, on peut ajouter des yeux rouge sang à la liste. Je ne sais pas ce qu'il m'a jeté à la figure, mais ça pique atrocement. Il reprend un paragraphe d'excuses, puis il ajoute :

« Par contre, tu as l'air d'avoir besoin d'aide. »

Je vocifère une litanie d'insultes. Il continue de parler comme si je n'avais rien dit ;

« Viens par-là, ma boutique n'est pas loin... C'est le moins que je puisse faire. »

Il s'éloigne jusqu'à sortir de l'impasse, puis se retourne pour voir si je lui entame le pas.

J'hésite un instant ; puis je me dis que là où il m'emmène, il y aura sûrement de la nourriture. Et s'il n'y en a pas, je pourrai toujours le manger lui.

Je commence à le suivre, alors il repart. Je le laisse me devancer de plusieurs mètres. De temps en temps, il regarde derrière son épaule pour vérifier que je suis toujours là ; c'est mon casse-croûte d'urgence, je ne vais pas le laisser me filer entre les doigts.

Nous atteignons finalement une énième rue, perpendiculaire à la grande avenue. Je renifle les environs, mais toutes les personnes présentes dans les bâtiments alentours semblent soit endormies, soit saoules.

Je ne pense pas que les chasseurs soient suffisamment malins pour me tendre un piège de cette teneur, ce n'est pas leur stratégie habituelle. Mais d'un autre côté, un déserteur ne leur a jamais encore échappé, alors il vaut mieux rester sur ses gardes.

Le garçon me mène jusqu'au milieu de la rue, où il s'arrête, vraisemblablement devant sa boutique.

Je me rapproche jusqu'à me trouver derrière lui. Alors qu'il s'escrime à faire tourner la clé dans la serrure, je me décale pour observer la vitre qui s'étend sur le côté de l'entrée.

Un tas de bibelots y sont entreposés, d'anciens vases, de vieilles balances à épices, des bocaux remplis de mixtures et des petites fioles de toute sorte.

Le garçon finit par forcer sa porte. Elle s'ouvre en grinçant. Il fait un pas à l'intérieur, puis me tient la porte, à la manière d'un majordome.

« Je t'en prie, entre. »

Mon regard s'attarde encore un instant sur la vitrine. Outre les objets curieux, c'est mon reflet qui m'interpelle le plus. Il n'a rien d'humain.

Ce n'est même pas moi.

De l'autre côté de la vitre, un loup énorme me rend mon regard.

Quelque part, très loin, j'entends ;

« Au fait, je m'appelle Alistair. »

Malgré le brouillard qui envahit mon cerveau, je m'oblige à faire un pas après

l'autre, et tel un automate, j'entre dans la boutique d'Alistair, abandonnant le loup dehors. Sauf que je le sens, me suivre.

J'essaie d'ignorer la sensation. De son côté, Alistair éclaire sa boutique. La lumière m'aveugle un instant, puis je découvre l'étendue étrange de l'endroit ; je me fige comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

Est-ce réellement un piège, en fin de compte ?

La salle se divise en deux parties, d'un côté des étagères débordant de poudres, de flacons et de corbeilles plein d'objets insolites, et de l'autre une vaste et longue table surchargée de becs Bunsen, de fioles, de petits radiateurs, et de flacons remplis de liquides colorés ou fumants. Un véritable petit laboratoire.

« C'est mon plan de travail », explique Alistair. Je suis alchimiste. » ajoute-t-il comme pour me rassurer.

Je plisse les yeux en l'observant un peu mieux ; en quoi cela est-il censé me rassurer de savoir qu'il est alchimiste ?

Toute sa boutique pue la Discordia.

Si les temps médiévaux ont mis au jour la Confrérie, ils ont aussi donné naissance à un groupe opposé. Tout comme notre organisation, ce dernier se compose d'êtres humains, à la différence que ceux-là protègent les loups-garous, allant même jusqu'à les qualifier d'espèce en voie de disparition.

En tant que Carnage, ou par mon titre entier, le Carnage du Vidauban, je ne les tiens pas en très haute estime, et ils me le rendent bien.

Mais quelques secondes me permettent de réaliser que ce type n'a aucune idée de qui je suis. Il ignore à la fois que je suis membre de la Confrérie et un

loup. L'odeur ne ment pas.

« Viens par-là », dit-il. J'habite à l'étage. »

Je le suis lentement dans les escaliers, analysant chaque son et chaque effluve de la maison. Seuls me parviennent l'odeur de Alistair et les divers mélanges de ses poudres. Plus celles de plusieurs membres de la Discordia, mais c'est ancien.

« Ça, c'est ma chambre. Toi, tu peux prendre celle d'en face. Et la salle de bain est là. »

Il me désigne une porte vers le fond du couloir. Comme je le regarde sans rien dire, il précise :

« Tu as besoin de prendre une douche.

-J'ai faim. »

À ses yeux écarquillés, il a l'air surpris de m'entendre parler pour dire autre chose que des menaces.

« Euh, oui bien sûr. Je vais préparer à manger, d'accord ? »

Je ne bouge pas, alors il ajoute, comme s'il parlait à une enfant ;

« Tu ne veux pas te doucher d'abord ? »

J'en ai envie, mais j'ai encore plus envie de remplir mon estomac. Finalement, j'acquiesce brusquement.

Il sourit, entre dans la salle de bain, attrape une serviette dans un placard et me la tend.

Je la prends en prenant garde de ne pas toucher sa peau. Il ressort dans le couloir et ajoute :

« À côté du lavabo il y a un placard avec des vêtements. Choisis ce que tu veux. »

Sans demander de précisions, je ferme la porte à clé.

Je me glisse sous le jet d'eau sans retirer mon tee-shirt. Puis, alors que l'eau

laisse échapper le sang de la blessure, j'essaie d'enlever le bandage qui pourrit sur ma peau depuis cinq jours. Un éclair de douleur me traverse lorsque je détache le tissu de ma blessure, mais je réussis à ne pas m'évanouir.

Sifflant de douleur, je jette le tee-shirt sale et imbibé d'eau sur le sol de la salle de bain. J'entreprends ensuite de me savonner et me débarrasser de la crasse de ces derniers jours. Ça fait plus de bien que je ne veux l'admettre.

Mes oreilles bourdonnent lorsque je jette un coup d'œil à mon épaule. L'eau qui ruisselle dessus me pique, mais les veines noires qui partent de la blessure et parcourent tout mon bras droit sont effrayantes.

J'ai lu suffisamment de manuels d'anatomie lupine pour savoir ce que cela signifie.

Toutes ces années, j'ai toujours pensé pouvoir me sacrifier pour la Confrérie.

Maintenant, je découvre que ce n'est pas le cas. Donc, pour rien.

Alors, pour rien.

Je vais vivre sans savoir contre quoi je suis prête à échanger ma vie.

Je ne vais pas mourir tout de suite, cela dit.

Je vais d'abord devenir un monstre.

CHAPITRE TROIS

Mes vêtements sales et roulés en boule sous le bras, je descends les escaliers. Mon hôte s'affaire derrière son laboratoire personnel. Aux effluves qui s'élèvent de son bureau, il prépare ses repas au même endroit que ses potions. Il s'arrête un instant lorsqu'il me voit. Mes cheveux sont encore trempés. Je porte un vieux tee-shirt et un jogging délavé que j'ai déniché dans sa salle de bain.

En fouillant dans l'armoire à pharmacie, j'ai également trouvé de quoi rafistoler mon épaule. Un nouveau bandage couvre ma plaie et je suis parvenue à y déverser du désinfectant sans perdre connaissance. Maintenant que je sais que la métamorphose est entamée, la plaie me paraît moins terrible.

« Où est ta poubelle ? », demandé-je.

Alistair met du temps à répondre.

D'ailleurs, je connais déjà la réponse. L'odeur caractéristique conduit à un placard en dessous du robinet, derrière lui. Mais il est de la Discordia. Je ne veux pas lui permettre de deviner ce que je ne suis pas encore.

Il se déplace et m'indique ledit placard.

« Ici »

Je m'avance pour y jeter mes vêtements, tandis qu'il retourne à sa cuisine.

Je l'observe un instant faire cuire un ragoût dans une casserole et du poulet aux légumes dans une poêle, ainsi qu'un steak aux champignons dans une deuxième.

Attend-il d'autres invités ou a-t-il compris à quel point je suis affamée ?

Je reste en arrière, mais je prends conscience qu'il est grand. Je l'avais déjà remarqué dans la rue. Je me corrige maintenant ; il doit faire presque deux mètres. Une véritable asperge comparée à mon petit gabarit.

« Si t'as soif, n'hésite pas » dit-il en me présentant le robinet, ainsi que des verres sur le côté. J'ignore le geste, concentrée sur la viande qui grésille. Il n'a pas l'air si vexé que ça. Il se contente de finir la cuisine. Il m'indique ensuite une petite table installée contre le mur droit, au fond de la boutique, sur laquelle il déplace le tout. L'alchimiste me présente une chaise en plastique et m'installe devant l'amplitude de nourriture. Mon hôte s'assoit en face de moi. Je remarque qu'il n'a pas d'assiette.

Je commence à piocher dans les divers contenants pour mettre quelques bouchées dans mon plat. Constatant qu'il ne fait toujours pas mine de se servir, je saisis finalement la poêle de poulet pour la poser directement sur mon assiette et l'engloutis, avant de la retirer pour attraper la casserole. Et ainsi de suite.

Si je m'écoutais à cet instant, j'estimerais faire des bruits de mastication répugnants. Mais je ne possède plus ce genre de conscience. Mon ventre se moque de la politesse. Mon cerveau n'en fait pas grand cas non plus, cela dit. Même à la Confrérie, je ne suis pas réputée pour ma délicatesse ou ma grâce. Je lèche la dernière assiette, la repose et quand mes yeux se relèvent, Alistair sourit. Je plisse les yeux.

« Je ne me moque pas », précise-t-il.

Je hausse les épaules, indifférente.

« Encore ? », demande-t-il en désignant les plats vides.

Je secoue la tête.

« Parfait, dit-il. Je te mettrai des provisions dans un sac quand tu partiras demain. »

Il se lève.

« Encore désolé pour tes yeux. Mais une nuit dans un vrai lit saura réparer ce déboire, non ? »

Je pense qu'il espérait me faire rire. C'est raté ; je ne ris pas. Jamais.

« Tu as les mains qui tremblent. »

Elles sont posées sur la table à manger. Je les glisse sur mes genoux, serrant les poings sous la table. Mes griffes essaient de sortir.

Alistair ne fait pas d'autres commentaires. Il se lève pour rassembler les assiettes. Son butin dans les mains, il s'éloigne ensuite du plan de travail. Je me lève à mon tour pour étirer les muscles de mes bras, malgré l'épaule abîmée.

Soudain, un fracas du côté du laboratoire m'apprend qu'Alistair a laissé échapper sa vaisselle sur le sol.

Mes yeux se posent sur les assiettes brisées en morceaux aux pieds de l'alchimiste. Ce dernier a le regard braqué sur le mur, derrière moi. Mon sang se fige. Je n'ai pas besoin de vérifier pour savoir que mon ombre n'est pas humaine. Comme mon reflet, elle possède des contours animales. Le regard d'Alistair glisse du mur jusqu'à moi.

Alors il murmure, ahuri :

« Tu es un loup. »

Ma tentative de dissimulation a duré en tout et pour tout une heure et demie.

Après la petite révélation, Alistair ne semble pas vouloir reprendre la parole, alors je brise le silence à sa place :

« Je veux dormir. »

Il ouvre la bouche plusieurs fois avant de parvenir à sortir une phrase :

« D'accord. »

J'hoche la tête et me dirige vers l'escalier. Je sens son regard sur moi tandis que je grimpe les marches. J'entre dans la chambre qu'il m'a indiquée en arrivant et

m'assieds sur le lit. Je tends l'oreille et entends Alistair ramasser lentement les bouts d'assiettes sur le sol avant de les jeter à la poubelle. Je distingue également ses ronchonnements :

« ... essaie de faire une pause de la Discordia et le premier jour de vacances tu tombes sur un loup-garou... on essaie d'être sympa, d'aider une jolie fille et c'est un loup... un putain de loup, bien joué Ali... »

Un moment, il finit par s'interrompre. Je crois qu'il se rappelle soudain les caractéristiques principales de la métamorphose, à savoir l'ouïe aigüe.

J'abandonne mon espionnage pour me glisser sous les draps. J'étais certaine de mettre de peiner à m'endormir, mais entre la douche chaude et la digestion d'un ventre bien rempli, je tombe comme une masse entre les bras de Morphée.

Lorsque je descends le lendemain matin, Alistair est déjà habillé. Il enfle des chaussures dans son hall.

« Je vais faire des courses, annonce-t-il.

-Je viens. »

Il ne proteste pas et me prête des chaussures trop grandes pour moi ; elles sont trop petites pour lui appartenir, mais mes orteils flottent quand même dedans.

Le supermarché se trouve à deux rues de la boutique et ce n'est pas l'un de ceux où j'ai chapardé cette semaine, ce qui est positif. Alistair prend un caddie, puis nous nous baladons entre les rayons. Il engorge son caddie au fur et à mesure ; tout y passe, boîtes de céréales, biscuits, paquets d'œufs, steaks, légumes frais, épices...

« Je suis transformée depuis deux semaines, » lui dis-je.

L'alchimiste manque de lâcher sa brique de lait. Je hausse le sourcil devant son expression indéfinissable. Finalement, il articule avec difficulté :

« Il reste moins de quinze jours avant ta première pleine lune ? »

Je grimace. Si j'ai toujours détesté les ultimatums, celui-ci est cependant particulièrement pénible.

Alistair se gratte la gorge en posant la brique de lait dans le caddie parmi les autres produits. « Euhm... Écoute, si tu restes encore un peu chez moi, je peux t'aider. C'est compliqué à expliquer mais je m'y connais un peu en...

-Tu es de la Discordia, » le coupé-je.

Cette fois, il renverse carrément une dizaine de paquets de biscuits en percutant son caddie contre le rayon. Il s'agenouille aussitôt pour commencer à les ramasser. Je le regarde faire, jusqu'à ce qu'il les ait tous remis en place.

Finalement, il se tourne vers moi en prenant une grande inspiration :

« Comment tu le sais ? »

Je tapote mon nez.

« Bien sûr, » grommelle Alistair.

Il soupire, puis marmonne ce qui ressemble à une insulte envers l'univers. Il se reprend en me regardant :

« Donc je n'ai pas besoin de t'expliquer pourquoi il vaut mieux que tu restes avec moi. »

Il fait une pause avant d'ajouter :

« À moins que tu n'aies un endroit où aller ou quelqu'un à rejoindre ? »

Je lève les yeux au ciel, puis m'éloigne dans le rayon de céréales d'où nous venons. Je prends des mini-cookies céréales et reviens vers Alistair pour les ajouter au caddie.

« Je préfère ceux-là, » dis-je.

Alistair hoche plusieurs fois la tête. Il reprend le caddie et nous continuons nos courses.

En rentrant dans la boutique, je demande pourquoi il ne travaille pas aujourd'hui.

« On est samedi, » explique-t-il en déchargeant les sacs de courses sur son plan de travail avant de les ranger dans son réfrigérateur. Je suis de repos le week-end. »

Cela me mène à ma question suivante.

« Tu fais quoi exactement ? »

Debout, près de la table à manger, je contemple le spectacle. Alistair se transforme en un fou furieux lorsqu'il manipule ses ingrédients et fait exploser ses mixtures. Après trois démonstrations où les liquides se mettent à fumer ou à dissoudre des barres de fer sur son plan de travail, je réévalue son état psychiatrique comme profondément dérangé. Finalement, il retire les lunettes de protection qui lui laissent des traces autour des yeux – il ressemble beaucoup à un aviateur et sourit :

« Tu vois ? C'est utile pour plein de trucs. Je suis très demandé dans le coin. »

Ce dernier commentaire vise sans doute à m'impressionner, mais me plonge plutôt dans la perplexité ; ce type doit effectivement être un membre important de la Discordia. Avec de telles qualités, il est sûrement indispensable pour la cause. Je me demande sur combien de ses bombes j'ai failli mourir ces dernières années.

Je m'apprête à lui poser quelques questions sur l'organisation, même si je ne sais pas encore à quoi me serviront de telles informations ; il est hors de question que j'essaie de les échanger à la Confrérie contre ma vie sauve. Jamais on ne me laisserait placer une syllabe, on m'écharperait avant. Je n'ouvre

cependant à peine la bouche quand une douleur fulgurante traverse mon corps.

Je grince des dents en m'appuyant contre la chaise. Chaque fois que je pense avoir atteint un seuil de la douleur, elle triple. C'est tout bonnement insupportable. Je suis certaine qu'après quelques bonnes inspirations, j'aurais repris le contrôle. Mais à ce moment-là, je sens seulement une présence dans mon dos. Puis les doigts sur mon bras.

« Hé, ça va ? »

Ça fait disjoncter l'animal. Je me tourne en grondant vers Alistair, lequel se recule précipitamment. Sans bouger, je l'observe avec concentration tandis qu'il met son plan de travail entre nous.

Je m'avance ensuite lentement, savourant d'avance ce sentiment de chasse circulant dans mes veines.

À ce moment, les canines apparaissent. Elles se bousculent entre mes dents humaines, m'étirant la mâchoire et causant un mal de chien ; c'est le cas de le dire. Je fais ensuite craquer mes doigts, le bout me démangeant à cause des griffes qui ne tarderont pas à sortir.

Alistair dit quelque chose, mais le comprendre ne fait pas partie de mes priorités ; je n'ai pas encore mangé ce matin, et mon estomac commence à me le faire savoir.

Je connais la rapidité des loups-garous. Je l'ai déjà vue à l'œuvre lors de mes missions ; cette fois, j'en ai un aperçu plus personnel. Une seconde je me tiens là, debout. La suivante, je me jette sur le plan de travail, renversant bocal et tubes en verre pour essayer d'atteindre Alistair. Ce dernier se précipite sur le robinet de sa cuisine. Hâtivement, il le dévisse et se tourne vers moi.

Je note qu'il est rapide pour un humain. Je me souviens après que mon regard plonge dans le sien ; cela me ramène à la veille dans l'impasse, parce que comme à ce moment-là, et malgré mon attaque, aucune peur d'aucune sorte ne teinte ses pupilles. Cette fois, cependant, il ne me lâche pas de la poudre irritante, mais le tuyau d'eau du robinet en pleine figure. La pression m'envoie balader sur la table de travail et me fait glisser sur le sol jusqu'à l'autre côté de la pièce.

J'émetts un bruit étranglé, et j'entends vaguement l'alchimiste refermer le robinet. Ses pas approchent, hésitants. Je me relève en m'appuyant contre le mur, trempée jusqu'aux os et lui lance un regard noir. Visiblement, ça a l'air de le rassurer d'être ainsi fusillé du regard.

Plus tard, alors que je suis séchée et que j'ai changé de vêtements, Alistair me conduit jusqu'au salon, à l'étage. Il me propose de m'asseoir sur le canapé et revient chargé de tasses de chocolat chaud et de paquets de biscuits. Je continue de l'assassiner du regard alors qu'il s'en va chercher la télécommande de la télévision. Enfin, il s'installe à côté de moi, à bonne distance néanmoins, et allume l'écran, accroché sur le mur d'en face.

« Tu veux regarder quoi ? »

Nous optons pour un thriller. Je m'empiffre de biscuits. Le générique de début n'a même pas commencé lorsqu'il lance :

« Au fait, je ne connais même pas ton nom. »

« Gabrielle. » répliqué-je, concentrée sur les biscuits.

Alistair m'en pique quelques dizaines et en croque un, avant d'ajouter :

« Les Gabrielle que je connais sont gentilles en général.

-Et ?

-Je ne te trouve pas particulièrement agréable au niveau... énergétique, disons.

-C'est peut-être dû aux crocs ? » suggéré-je.

Il secoue la tête en engouffrant un autre biscuit dans sa bouche :

« Non, crois-moi... C'est juste toi. »

Alistair s'endort au cours du deuxième film. Je me dis que sa nuit a dû être agitée ; qui parviendrait à fermer l'œil en sachant qu'un loup dort à deux pas de la porte ?

Je me lève du canapé pour m'étirer. Mon épaule est toujours douloureuse et même mes vêtements ne parviennent plus à camoufler ma maladie, puisque les veines s'obscurcissent jusque sur le dos de ma main.

Je m'apprête à éteindre la télévision lorsque je l'entends. Ses bottes résonnent au bout de la rue. Un long manteau frotte l'air autour d'elle. Elle s'arrête devant la boutique d'Alistair. Au lieu de faire sonner la clochette, elle saisit des clés dans son sac à main et les introduit dans la serrure. Le bruit du verrou qui cède hurle dans mes tympans comme autant de grenades explosives.

Je me force à secouer la tête et à écouter plus attentivement. C'est peine perdue ; mon ouïe surdéveloppée s'est faite la malle. Je n'entends plus que les battements de mon propre cœur. Ces derniers ne sont pas frénétiques, cependant, mon entraînement de chasseur m'ayant appris quelques techniques de relaxation. Adoptant le calme serein d'un prédateur, je me positionne près de l'encadrement de la porte.

La fille appelle Alistair une ou deux fois depuis le rez-de-chaussée, avant de se décider de monter à l'étage. Si mes oreilles me font défaut à présent, mon odorat ne me trompe pas ; elle est de la Discordia.

Pour ma défense, cette organisation a constitué l'ennemi principal de la Confrérie durant ces cent dernières années et je n'étais en fuite que depuis

quelques jours ; j'aurais pourtant dû me souvenir que la situation avait quelque peu changé.

Les réflexes sont cependant profondément ancrés. Je ne réfléchis pas lorsqu'elle passe la porte du salon. Un coup à l'estomac et son sac dégringole sur le plancher. Une clé de bras et elle est immobilisée devant moi. Quelques secondes, seulement, puisqu'avec une vitesse relativement impressionnante, elle saisit un couteau dans sa botte et manque de m'écharper la main.

À peine est-elle de nouveau sur pieds, face à moi, que je la désarme puis la tacle à la gorge. D'un coup de genou, je touche un nerf dans sa cuisse qui la fait de nouveau tomber sur le sol. Je la saisis par le col de son manteau et la traîne jusqu'au rebord de la fenêtre. Elle se débat faiblement, mais plus pour longtemps, puisque je vais lui offrir une petite chute, quand une voix dans mon dos hurle :

« Gabrielle ! Non ! »

Je fige mon geste. Malgré ses nombreuses tentatives, la fille ne parvient pas à me faire lâcher prise. Un coup d'œil par-dessus mon épaule m'apprend que le tintamarre de la bagarre a réveillé Alistair. Il se tient à côté du canapé, les mains levées comme pour calmer un cheval sauvage. Sa mâchoire est crispée.

« Gabrielle, répète-t-il lentement. C'est une amie. »

Je renifle une fois, observe la fille dont le regard alterne entre moi et Alistair. Elle possède de longs cheveux blonds brillants, à présent ébouriffés, et des yeux bleus qui désirent profondément me voir morte - j'y suis habituée depuis le temps.

D'un geste, je rejette la fille sur le plancher puis je m'écarte jusqu'à la porte où je m'adosse contre l'encadrement. Je ne pense pas qu'Alistair ait jamais été convaincu que mon changement de décisions soit de son dû ; il comprend

parfaitement que les choses se déroulent selon mon bon vouloir. La fille a simplement de la chance d'être encore vivante et de le rester, si j'en décide ainsi.

Alistair s'agenouille près d'elle.

« Ça va ? »

Elle le repousse, essoufflée, et se redresse en époussetant son manteau. Son regard se pose sur moi avec la tendresse d'une kalachnikov.

« Qui est-ce ? »

Alistair se plante entre moi et elle.

« Fauste, je te présente Gabrielle. Gabrielle, voici Fauste. »

Il a encore la marque du coussin sur la joue et les cheveux en pagaille.

« Je te croyais en vacances, observe Fauste. Je pensais que tu devais partir pour Barcelone demain.

-Je sais, mais j'ai rencontré Gabrielle hier soir. »

Les sous-entendus qui traversent le regard de Fauste, lorsqu'elle lève un sourcil perplexe, font rougir Alistair.

« Non ! Non, non ! » s'empresse-t-il de corriger en secouant les mains. C'est un loup. Un nouveau loup. »

L'expression de Fauste, lorsque ses yeux se tournent vers moi, change d'animosité contre un tout nouvel intérêt.

« Nouveau ? Elle a de bons réflexes pour une novice.

-À vrai dire, ce n'est même pas une novice ; sa transformation date d'il y a deux semaines. »

Cette fois, l'expression de la fille se mue en profonde dubitation.

« Je ne te crois pas. »

Pourtant, elle s'approche de moi, m'analysant de la tête aux pieds, comme pour jauger un sujet de laboratoire.

« Attention, je mords, » avertis-je alors que deux mètres nous séparent.

La fille a le bon sens de ne pas chercher à combler l'espace vide. Alistair, avec un enthousiasme feint, tape dans ses mains :

« Je vais préparer du thé.

-Ça ne sera pas nécessaire, grogne Fauste en récupérant son sac sur le sol.

J'étais simplement venue te déposer un colis. Tu rempliras ta commande quand tu rentreras de vacances. »

Alistair se gratte la nuque.

« Je ne partirai pas de sitôt.

-Comment ça ? demande-t-elle en me lançant un coup d'œil. À cause du loup ?
»

Il grimace.

« Non, j'ai été arrêté vers Gambarette. Je suis suspect pour le Massacre. Ils m'ont relâché parce qu'ils n'avaient rien sur moi, mais je ne suis pas censé quitter le pays pendant un temps...

-Tu te fourres toujours dans de ces situations, grommelle Fauste en sortant un paquetage de son sac pour le poser sur la table basse.

-La bonne nouvelle, c'est que ta commande sera prête d'ici deux jours. » glisse Alistair.

Fauste grogne, puis me regarde.

« Et elle ?

-Elle ? répète Alistair, confus. Elle reste. Pourquoi ?

-Tu ne peux pas gérer un nouveau loup.

-Je l'emmènerai chez toi à l'approche de sa première pleine lune.

-Pourquoi pas tout de suite ?

-Je reste. »

Leurs yeux se tournent vers moi, synchrones. Je les mets au défi de contester

ma décision.

Alistair esquisse un sourire d'excuses à l'adresse de Fauste, mais elle hausse les épaules, l'air indifférente - ce qui n'est réellement qu'une façade. L'odeur de son inquiétude me pique les narines.

« On se revoit dans deux jours alors, dit Fauste.

-Préviens de l'heure de ta visite cette fois. » lance Alistair.

Les épaules de Fauste se tendent lorsqu'elle me frôle pour rejoindre le couloir, mais je ne bouge pas.

J'attends qu'elle ait descendu les marches, claqué la porte de la boutique et que ses bruits de bottes disparaissent jusqu'à trois pâtés de maisons, avant de reporter un regard sur l'alchimiste. Il arrange son canapé et plie la couverture.

« Tu lui as dit ce que j'étais. »

Il se fige, repose la couverture et me regarde en fronçant les sourcils.

« Je n'aime pas ça, » ajouté-je.

Il réfléchit à quelque chose à dire, mais j'ai déjà quitté la pièce pour rejoindre ma chambre.

Deux jours plus tard, au petit matin, les marques noires de mes veines atteignent mon torse et commencent également à se propager sur mon cou. Mes activités de ces derniers jours se réduisent essentiellement à manger, faire les exercices quotidiens de la formation de chasseur et dormir. Alistair me propose parfois de regarder un film ou m'autorise à le regarder travailler sur ses potions. Mais pour le reste, il est préférable pour tout le monde – à savoir moi, lui et le reste des habitants de cette ville – que je reste cantonnée à l'intérieur jusqu'à ce que la prochaine pleine lune soit passée. Il est presque onze heures et Alistair est très concentré sur les mixtures diverses qui mijotent

dans son laboratoire. Je l'observe depuis la table où je grignote des ailes de poulet. Le loup me laisse un peu plus tranquille lorsqu'il a l'estomac plein. Nous attendons Fauste pour le déjeuner. Alistair a déjà préparé un repas de midi, mais pour éviter que je mange son invitée, il me donne de quoi picorer en attendant. Depuis la fin du week-end, j'ai pu l'observer à la tâche ; à la fois planqué derrière ses préparatifs de potions, mais aussi ses échanges avec les clients.

Hier, nous étions lundi et ce n'est pas moins d'une trentaine de personnes qui ont circulé dans la boutique toute l'après-midi. Je n'aurais jamais imaginé qu'une telle adresse puisse être aussi prolifique. Les compétences d'Alistair y sont cependant pour quelque chose ; il est visiblement reconnu dans son domaine.

Aujourd'hui également, de nombreuses silhouettes ont passé la porte toute la matinée. Alistair ne va pas tarder à fermer la boutique le temps du déjeuner. J'ai fini par ne plus prêter attention à toutes les différentes odeurs et les émotions des gens – cela perturbait l'animal plus que nécessaire.

« *Nec venenatis grvida sagittis, Fusce, pharetra...*

- Qu'est-ce que tu dis ? me lance Alistair.

-Rien. C'est juste une vieille chanson.

-Oui. *Interger vitae*, non ? »

Je lui jette un regard perplexe. Comment peut-il connaître cet air ?

Il sourit ;

« Du fameux Horace, à une époque bien lointaine...

- Mmh... »

C'est surtout un air patriotique de la Confrérie.

« J'ai entendu dire que la Confrérie s'était attribuée cette chanson pour leur compte, sans en connaître la véritable signification. »

À croire qu'il lit dans mes pensées, alors je marmonne ;

« Ça parle de danger. De loup. De monstre. »

Alistair fronce les sourcils ;

« Bien sûr que non. Ça parle de l'équilibre. Celle qui s'installe lorsque l'homme n'a pas peur de la nature. »

Deux clients pénètrent dans l'établissement, interrompant notre discussion.

Comme tout bon commerçant, Alistair attend que ces bonhommes fassent le tour des lieux, dépassant ainsi l'horaire de fermeture.

Ce qui m'interpelle d'abord, c'est le gabarit de l'un d'entre eux. Non pas que les chasseurs soient tous grands, mais la plupart des élites ont le gabarit qui va avec le boulot et celui-là est un véritable colosse. Aucun d'entre eux ne paraît nerveux ou agité ; mais la Confrérie apprend très vite à ses membres les différentes manières de duper les loups. Notre survie en dépend après tout. Je finis d'engloutir une nouvelle aile, lorsque la dernière preuve à l'appui se présente devant moi. Le plus petit d'entre eux s'avance vers le comptoir d'Alistair ;

« Vous vendez de la Belladone ? »

Je n'entends pas la réponse d'Alistair. Mes yeux sont focalisés sur la dent d'argent de son interlocuteur. Leurs odeurs me sont inconnues ; ils n'appartiennent pas à ma branche de la Confrérie. En revanche, des rumeurs circulent au sein de l'organisation. Le Carnage du Vidauban, par exemple, a droit à une publicité toute particulière à travers les différentes bases du Bassin Méditerranéen. Le Croc d'Argent aussi.

Le type le plus énorme jette un filet de fer dans ma direction, mais je me suis déjà aplati sur le sol, esquivant son geste, avant de me relever et de lui cogner dedans la tête la première comme un bouc. Il ne bouge pas et m'envoie valdinguer contre une étagère d'épices. Un peu sonnée, j'esquive un coup de

hache. La lame se plante dans le mur. Je reconnais ce modèle, les lames sont rétractables.

Ma plus grande question jusqu'à présent c'est de savoir si ces chasseurs sont là parce que Alistair est un membre de la *Discordia* ou pour moi. La réponse s'éclaircit lorsque le petit envoie un shuriken qui me vrille l'épaule en criant :
« *Proditor !* »

Cela signifie traître.

Après avoir entaillé ma peau, le shuriken termine sa course en renversant des bocalux, les brisant en mille morceaux sur le sol. Je ramasse un bout de verre coupant et le plante dans la cuisse du géant. Ce dernier m'envoie un coup de coude dans la figure puis réussit à dégager sa hache du mur.

Mon nez est cassé, je titube en arrière.

Je sens la présence du petit dans mon dos, les sens néanmoins focalisés sur le plus grand des adversaires face à moi.

Je les aurais maîtrisés, là n'était pas la question. Pendant les batailles tout le monde écope de quelques égratignures, ça fait partie du jeu. Comme les échecs, ce n'est pas parce qu'on a perdu un pion que la partie est finie, et ce n'est pas parce qu'on perd un peu de sang, qu'on est vaincu.

Moi je le sais.

Pas Alistair.

Je m'apprête à esquiver une attaque de la hache, puis manœuvrer pour la planter dans le ventre du petit chasseur. Les actions sont parfaitement claires dans ma tête.

Je fais un pas, quand une ombre s'interpose entre le grand adversaire et moi.

L'alchimiste jette une poudre aveuglante à la tête de l'assaillant. Je bondis pour intercepter la hache avant qu'il ne coupe en deux Alistair et en un craquement

sec, je casse le bras et récupère l'arme. Cependant, le grand se débat comme un fou. Il me jette contre une étagère, saisit Alistair par le col et l'envoie valdinguer sur sa table de travail. L'alchimiste glisse en fracassant tout son matériel de laboratoire avant de s'écraser en bout de piste sur le carrelage. Il ne se relève pas.

J'éventre le plus de grand des adversaires et menace l'autre de la hache.

« Tu n'auras jamais de répit, *Proditor*, siffle le dernier debout. Nous ne serons pas les seuls à te traquer. D'autres viendront.

-Alors vous serez les premiers d'une longue série à mourir. »

Notre ultime combat ne dure pas très longtemps. En trois minutes, c'est plié ; le chasseur agonise sur le plancher et je le finis à coups de hache.

Une fois le calme retombé, à la fois dans la boutique et en mon for intérieur, je commence à essuyer méthodiquement la lame de ma hache, avant de la faire rétracter. Je me dirige ensuite vers le robinet, bois au filet d'eau, et m'asperge le visage. Je possède encore mes réflexes de fin de mission. Un gémissement retentit dans mon dos.

« Ah merde. » marmonné-je.

J'avais oublié. Je me retourne lentement vers Alistair, blessé et toujours allongé sur le sol, qui grommelle jusque dans son inconscience.

En m'agenouillant, je remarque qu'il porte des coupures sur les bras et le crâne, dues à tous les tubes brisés renversés pendant l'altercation. J'essaie de déplacer Alistair hors des débris. Vu sa corpulence et mon petit physique, c'est fastidieux. Je sais que les loups-garous sont censés posséder une force plus élevée que la moyenne, mais ce n'est pas encore mon cas.

C'est ainsi que me trouve Fauste en pénétrant dans la boutique et je n'ai encore rien nettoyé du carnage.

J'entends son hoquet à la vue des corps et des étagères renversées. Je la perçois, essayant de conserver son sang-froid, aller se servir à boire et demander d'une voix blanche si Ali va bien.

Elle a l'air à peine soulagé lorsque je lui réponds qu'il n'a que des égratignures. Son attention est focalisée sur le sang et la chair.

Je réussis à traîner Alistair jusqu'à l'étage pour l'affaler dans son fauteuil. En partant à la recherche d'une trousse de soin dans la salle de bain, je peux entendre la respiration laborieuse de Fauste en état de choc.

Pourtant, deux jours plutôt, elle a eu des réflexes solides de combattante lors de notre altercation. Je suis certaine qu'elle en a vu des horreurs. Pas souvent comme celles-ci, peut-être.

Il faut dire que le Carnage du Vidauban porte bien son nom.

CHAPITRE QUATRE

Des points de sutures marbrent la tempe de l'alchimiste et une dizaine d'autres parcourent ses bras. Je ne suis pas douée avec les aiguilles, mais j'ai fait de mon mieux pour ne pas trop l'écharper. En passant les doigts sur sa peau avec le fil, je note de nombreux stigmates de brûlures sur ses avant-bras. Les risques du métier, j'imagine. On ne devient pas le meilleur alchimiste du coin sans saborder quelques potions et prendre de véritables explosions dans la figure. La tête renversée en arrière sur le dossier, Alistair est avachi dans le fauteuil, un bandage apposé autour du crâne. Quelques boucles de cheveux s'en échappent. Au moins, le tissu n'est plus imbibé de sang. C'est le troisième que Fauste change.

Assise sur le canapé, je désinfecte mes propres égratignures. De temps en temps, Alistair ronchonne dans son sommeil. Décidément, il lui faudrait mourir pour qu'il arrête de parler celui-là.

Nous sommes en début de soirée et Fauste n'a toujours pas décampé. Elle veut sans doute attendre de voir si Alistair se réveille, mais j'ai très envie qu'elle parte. Je suis fatiguée et je n'aime tout simplement pas sa présence.

En nettoyant la scène sanglante de la boutique, j'ai mangé le plus gros de l'après-midi. Fauste n'est pas parvenue à donner un coup de main. Je reniflais aisément ses haut-le-cœur et également sa répugnance à mon égard ;

« Comment peux-tu manger à la vue de tout ceci ? a-t-elle craché alors que je grignotais en bout de pain tout en balayant le verre brisé.

-Mon estomac s'en fiche de tout ceci. » ai-je répliqué.

J'ai ainsi nettoyé la boutique, mais Alistair allait avoir du travail dès demain afin de remplacer toutes les denrées et les produits détruits. Je me suis ensuite rendue à l'étage, j'ai pansé mes propres plaies et allumé la télévision.

Mes yeux sont à présent rivés sur un dessin animé, et ceux de Fauste, braqués sur moi. En fouillant dans le réfrigérateur tout à l'heure, j'y ai trouvé des canettes de bières. L'idée de me saouler m'est alors venue rapidement. D'après les manuels de la Confrérie, une fois la transformation terminée, à condition d'y survivre bien sûr, le métabolisme du loup devient si efficace, que l'alcool n'a plus beaucoup d'effets.

Je me dis que je dois en profiter tant qu'il est encore temps. Les canettes qui s'amoncellent sur la table basse ne font pas grandir l'estime que Fauste me porte jusque-là.

Sa désapprobation m'obstrue les narines. J'éternue.

« Tu ne pourrais pas camoufler un peu plus tes émotions ? je grommelle.

-Tu mets mon self-control à rude épreuve. »

Je vide la cinquième canette.

« Il ne manquerait plus qu'un loup bourré. » ronchonne Fauste.

Comme je ne réponds pas, le silence retombe, seulement entrecoupé par les voix du dessin animé.

« Tu as vraiment été mordue il y a seulement deux semaines ? » demande finalement Fauste.

Mes yeux restent rivés sur l'écran alors que je réplique :

« Pourquoi est-ce que cette question pue la méfiance ? »

Fauste se gratte la gorge.

« Hé bien... j'ai déjà vu des loups. Beaucoup. »

Moi aussi.

Et donc ?

Fauste reprend en soupirant :

« Les premières étapes de transformation conduisent généralement à plus de confusion que cela et plus d'animalité. »

Elle fait une pause avant d'ajouter ;

« Tu m'as l'air encore étonnamment humaine. »

Je tire sur la manche de mon tee-shirt pour lui montrer l'étendue de mes veines noires.

« Je te contredis sur ce point. Je me sens de moins en moins normale.

-Et pourtant, tu es maître de toi-même. »

Je ne l'encourage pas dans son raisonnement, mais je comprends ce qu'elle veut dire.

Au sein de la Confrérie, j'étais un soldat. Par conséquent, de toutes les bêtes que j'ai rencontrées, le face à face n'a pas duré suffisamment longtemps pour en apprendre davantage sur elles et il s'est terminé par leurs mises à mort.

Cependant, afin d'approfondir les connaissances de nos archives, la Confrérie possède également des scientifiques dans ses rangs et ces derniers ont étudié de jeunes sujets loups pour en analyser toutes les caractéristiques.

C'est pourquoi je sais qu'effectivement, avant la pleine lune, les loups deviennent plus agités et nerveux... Mais lors de la première pleine lune ?

Avant de ressentir les effets de l'astre, ils sont tout bonnement enragés, cherchant simplement à tuer, à sentir le sang dans leur gorge et la chair entre leurs griffes.

Depuis ma désertion, j'attends avec crainte cet état-là. Je suis prête à me réveiller chaque matin, hors de contrôle. Pourtant, ça n'est pas encore arrivé.

Faust m'observe toujours avec curiosité, mais je l'ignore, concentrée sur la télévision et le goût de la bière.

À ce stade-là, je n'ai pas d'hypothèses complètes à formuler concernant ma condition particulière, mais mon inconscient a tout de même formulé quelques pistes, bien malgré moi.

Une partie de mon être pense que je suis académique, rigide et tellement entraînée à devenir un individu efficace et raisonné en toutes circonstances, que cet aspect de ma personnalité garde le dessus sur la bête, en dépit de la transformation qui s'opère.

Quant à l'autre moitié de moi-même, elle formule une hypothèse des plus nébuleuses, que je m'efforce encore, d'ignorer tant que je le peux.

Je me renfonce dans le dossier du canapé.

« Ça ne saurait tarder, tu sais ?

-Comment ça ?

-Je sens la bête qui s'éveille petit à petit. Elle prend peut-être son temps, mais elle m'engloutira tôt ou tard. »

Je ne sais pas si cette perspective m'horrifie ou me réjouit ; je crois que le loup est content à cette idée, pas moi.

« Ne l'appelle pas comme ça. » lance Alistair.

Je sais qu'Alistair fait semblant de dormir depuis quinze minutes. J'ai entendu sa respiration s'accélérer, mais comme il ne faisait pas mine de sortir de sa transe, je n'ai rien dit. Je ne m'attendais cependant pas à ce qu'il intervienne dans la conversation.

Fauste bondit sur pieds pour le rejoindre près du fauteuil. Il se redresse, avec l'air d'être passé sous un rouleau compresseur. Son air est un peu vague ; Fauste lui a donné des médicaments à travers une piqûre il y a quelques heures.

Mais ses yeux se fixent quand même sur moi.

« Ali ? » demande Fauste en lui touchant le bras.

L'alchimiste grommelle qu'il va bien tout en se redressant, s'asseyant ainsi plus droit. Je l'observe en silence. Il a l'air un peu fâché. Je peux comprendre. Après tout, il s'est mangé une table de travail en pleines dents dans la matinée.

« Tu es un loup. » dit-il.

Je ne comprends pas tout de suite qu'il s'adresse à moi. Par son silence, je comprends qu'il s'attend à une réplique de ma part ;

« Je vais devenir un véritable cauchemar.

-Un loup.

-C'est la même chose. »

Il secoue la tête avant de se figer parce que ça ne doit forcément pas être très bon pour sa commotion cérébrale, ainsi que ses points de sutures.

« Je reste pour la nuit Ali, dit Fauste. Je vais préparer du thé et un dîner. Tu dois manger.

-Je dois manger aussi ! » lancé-je tandis qu'elle quitte la pièce pour rejoindre la cuisine au rez-de-chaussée.

Je décapsule une autre cannette. Au regard ahuri d'Alistair passant sur les cannettes d'aluminium vides et écrasées sur la table basse, je prends une gorgée avant de dire ;

« Ne t'inquiète pas. Je te rembourserais. »

Un jour. Surement.

Il me lance un nouveau regard effaré.

« Et je ne suis pas suffisamment imbibée pour t'attaquer non plus, précisé-je.

Loup ou pas.

-Je ne m'inquiétais pas pour ça. »

Pourtant, quelque chose le tracasse.

Je m'apprête à insister quand Fauste revient avec une rapidité étonnante, chargée de toutes sortes de plats réchauffés ; gratin dauphinois, hachis parmentier...

« Ce sont des plats préparés, reniflé-je.

-Tu as dévalisé mon congélateur ? demande Alistair.

-Tu as besoin de forces. Et je suis nulle en cuisine. » réplique Fauste.

Alistair grimace, laissant savoir qu'il a déjà pu goûter les catastrophes culinaires de son amie.

Je m'apprête à m'emparer d'une barquette, mais Fauste la saisit avant moi pour la mettre sous le nez d'Alistair.

Je dois faire une drôle de tête parce qu'au lieu de manger, Alistair me regarde avec des yeux moqueurs.

« Donne-lui quelque chose, dit-il à Fauste. On dirait un chiot à qui on a piqué son os. »

La comparaison ne me plait pas du tout.

Je ne la relève pas parce qu'une seconde plus tard, Fauste me remet un hachis parmentier dans les mains. Je commence à manger à gros coups de fourchettes quand Fauste marmonne ;

« D'après leurs tenues, ils appartenaient à la Confrérie. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien te vouloir ? »

La question s'adresse à Alistair. Curieusement, Fauste n'a pas abordé ce sujet-là de toute l'après-midi, mais je pense qu'elle se faisait trop de soucis pour Alistair pour réfléchir rationnellement.

Son malentendu me réconforte. Cependant, Alistair réplique aussitôt ;

« Ce n'était pas après moi qu'ils en avaient. »

Il me regarde de nouveau. Je commence à en avoir marre qu'il me regarde. À chaque fois, il le fait accompagné d'une question que je n'aime pas. À chaque fois, on dirait qu'il essaie de sonder mon âme.

À la Confrérie, personne ne me regardait ; correction, on me regardait, mais de loin. Comme des troupes de gazelles ayant la conscience d'un lion dans les parages. On me regardait par biais ou dans mon dos, mais jamais dans les yeux. La plupart des soldats me pensaient capable de péter un plomb au premier coup d'œil.

Je reviens dans le présent. Fauste parle ;

« Ils t'ont pourtant salement amoché, dit-elle à Alistair.

-Parce qu'il est stupide. » grommelé-je.

Ils ont le culot d'avoir l'air surpris ; mais qui se met en travers d'une proie, à savoir moi, et son prédateur, à savoir, le chasseur, sans penser en écoper les conséquences ?

Pendant un moment, ils ne disent rien. Alistair en est à sa quatrième bouchée alors que j'ai terminé ma propre portion. Il finit par demander :

« Il semblerait que tu t'es fait de puissants ennemis, Gabrielle ? »

Je hausse les épaules et saisis une autre barquette.

« Tu les as déjà rencontrés auparavant ? demande Fauste en s'asseyant sur le canapé à côté de moi.

-Pas ceux-là, marmonné-je, la bouche pleine.

-D'autres chasseurs ? » devine-t-elle.

Je laisse le silence parler à ma place. Ce dernier s'éternise, quand Fauste demande soudainement :

« Qu'est-il arrivé au loup qui t'a mordu ? »

Alistair se penche en avant, l'air curieux lui aussi.

« Mort, dis-je.

-Des chasseurs l'ont tué ? »

Oui.

Moi.

Je hausse les épaules.

L'irritation de Fauste envahit mon espace vital.

« Tu n'es pas très coopérative. On essaie de t'aider, je te signale.

-J'ai faim.

-Tes secrets ont failli coûter la vie à Alistair, réplique-t-elle.

-N'exagérons rien, marmonne ce dernier.

-Il t'a gentiment hébergé et toi tu refuses de nous donner la moindre information. C'est si irrespectueux que je n'arrive pas à croire que... »

La seconde suivante, je me lève brusquement, renversant par la même occasion la table basse dont le contenu se déverse sur le sol.

« Non mais ça va pas la tête ! crie Fauste en bondissant sur ses pieds. Tu es complètement... »

Je montre les dents, aussi pointues que des lames.

Un étrange sourire s'étire sur mon visage. J'ai l'impression que pour la première fois, le loup et moi, on est d'accord ; on ne l'aime pas.

« Attention, murmuré-je. Tes mots dégringolent de ta bouche comme si tu savais à qui tu t'adressais. »

Fauste se fige, toujours assise sur le canapé, surplombée par mon ombre. Je plonge mes yeux de prédateurs dans les siens.

« Souviens-toi de ce que les chasseurs ont subi au rez-de-chaussée et ferme-là. Tu n'as pas le pouvoir nécessaire pour me dire ce que je dois être ou ce que je dois faire. »

Je sors de la pièce avant qu'elle ait le temps de cligner des yeux et je me réfugie dans la salle de bain. Ma peau est brûlante. Je me glisse sous la douche toute habillée. L'eau me fait du bien.

La Confrérie était peuplée de brutes plus épaisses les unes que les autres. Je n'ai jamais laissé personne me faire du tort, ni prononcé une seule insulte sans une bonne balafre en conséquence ; Fauste a de la chance d'avoir encore toutes ses dents.

Lorsque je rejoins ma chambre, j'entends encore Alistair et elle qui discutent dans le salon. Je peux facilement laisser trainer mes oreilles, mais je suis au-delà de ça ; je n'ai plus qu'une envie et c'est dormir.

Lorsque j'oublie de temps à autre la transformation, mon corps se charge de me le rappeler avec des montées d'énergies ou des épuisements soudains.

Pour le coup, je m'assoupis comme une masse. Je plonge dans le sommeil si profondément que j'ai littéralement l'impression de dégringoler d'un building.

Le rêve se révèle également peuplé de yeux mornes, froids et vides de centaines de loups morts.

Alors que je ne pensais ouvrir les yeux qu'au petit matin, une décharge électrique dans tous les membres me réveille en plein milieu de la nuit.

Le réveil sur la table de nuit annonce trois heures du matin. Mes oreilles discernent les bruits nocturnes dans la rue. Mon odorat m'apprend qu'un orage couve, au-dehors. Je me sens plus en alerte que jamais.

Mon estomac fait part d'une protestation, alors après avoir enfilé des vêtements secs que m'a prêté Alistair, je me glisse hors de la chambre pour rejoindre l'escalier. Mon flair et mon ouïe m'apprennent que l'alchimiste dort dans sa chambre, tandis que Fauste roupille dans le salon. Je passe les vingt minutes suivantes à dévaliser le frigo.

Lorsque j'ai terminé le dernier quignon de pain, je prends conscience d'une chose redoutable.

J'ai été accompagné durant tout mon périple. Le loup est plus présent que jamais dans ma conscience, se remplissant la panse avec une satisfaction non masquée.

J'avale la bouchée de pain et une autre pensée encore plus terrifiante me traverse l'esprit.

Malgré tout ce que j'ai avalé, j'ai encore faim.

Cependant je n'ai pas faim de nourriture, j'ai faim de mort.

La certitude est là.

Cette nuit, je vais tuer.

L'heure qui suit demeure très floue. Lorsque je reviens à moi, je ne porte qu'un tee-shirt et un pantalon de jogging. Mes pieds sont nus sur les pavés des rues étroites et le brouillard au ras du sol, glisse entre mes orteils. Mes sens sont aux aguets. Mais surtout, je cherche une proie.

Pas une cible facile comme les deux animaux qui roupillent dans ma tanière. Je cherche un défi.

J'ai déjà quatre cadavres à mon actif mais aucun n'a résisté très longtemps.

Sillonnant la ville depuis un peu d'une heure, je n'ai jusque-là dégoté que des personnes imbibées d'alcool. Mes narines frémissent lorsqu'une odeur familière les atteint. Des talons claquent sur les pavés et une femme se présente au détour d'une rue.

Un long manteau qui virevolte au gré de la brise. J'évalue la puissance de mon adversaire et la juge digne à combattre. Nous commençons une danse toute particulière, agrémentée de coups et d'esquives qui résonnent dans l'atmosphère nocturne.

Mais personne ne fait le poids face à moi.

Je déniche finalement une faiblesse dans sa garde et saisit son poignet alors qu'elle élance son bras pour me cogner. Avec un geste fluide, je la fais passer par-dessus mon épaule et comme une poupée de chiffon, je la balance à travers la rue contre une voiture. Je m'approche quand une explosion me frappe sur l'épaule droite, me rappelant la douleur de ma vieille blessure. Je serre les dents et une autre ombre apparaît, préparant une nouvelle valse de poudre explosive.

Je l'entends prononcer mon nom, mais je détale déjà en courant pour éviter une énième explosion. Après une course d'une vingtaine de minutes, je m'arrête sur une grande place. La brume m'accompagne. Mes crocs sont acérés, mes griffes de sortie et l'odorat aiguisé. Je longe les petites boutiques et les restaurants répartis autour de l'espace public.

La voix retentit de nouveau dans mon dos.

« Ce n'est pas toi. » dit-elle.

Je fais volte-face. Son ombre est immense. Elle envahit les pavés de la place, éclairés par des lampadaires, mais la mienne, animale, est plus impressionnante. Je grogne, sachant que mes crocs luisent dans la lumière.

Cette démonstration est supposée être dissuasive pour n'importe qui.

Cependant, l'ombre ne recule pas. Elle n'a jamais montré de peur face à moi auparavant. Ma transformation n'y change visiblement rien.

« Cette rage, continue l'ombre en effectuant un autre pas dans ma direction, ce n'est pas toi.

-Faim.

-Tu es trop maître de toi pour te laisser déborder par ces accès d'émotions et des instincts aussi primaires, » reprend Alistair, l'air de plus en plus convaincu. Alors qu'il se trouve à quelques mètres, j'émetts un grognement guttural qui résonne jusque dans ma cage thoracique. Une proie n'approche jamais du prédateur. Alistair ne se considère visiblement pas comme un encas potentiel. Je discerne en dépit de son ton doux, qu'il prépare ses mains au-dessus de ses poches, prêt à lancer de nouvelles poudres maléfiques.

Je m'accroupie sur le sol, l'examinant minutieusement, prête à bondir de mon côté.

Alistair cherche mon regard des yeux. Il continue de babiller des inepties, tout en approchant, ce qui est une très mauvaise idée. Il me facilite la tâche ; après l'avoir éventré, je le mangerai avec plaisir.

« Cette faim, ce n'est pas toi, » persiste-t-il cependant.

Je grogne une nouvelle fois, prête à passer à l'attaque, quand précipitamment, il commence à réciter :

« *Integer vitae scelerisque purus...* »

Je me fige. Alistair remarque aussitôt mon changement de comportement, pourtant subtil, et reprend d'un air plus assuré :

Integer vitae scelerisque purus

Non eget Mauri jaculis neque arcu,

L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime

N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,

Il fait un autre pas en avant et continue ;

*Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.

Ces mots tintent de manière différente. Alistair ne loupe pas le coche et en remet une couche.

« Non, répète-t-il. Cette faim, ce n'est pas toi. C'est juste une émotion. Toi, tu es Gabrielle. »

Et il reprend :

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,*

Je baisse les yeux sur le sol. La brume s'enroule autour de mes chevilles, comme un maléfice. Alistair avance toujours et mon cœur tambourine maintenant au ralenti.

Il termine ;

Terminum curis vagor expeditis,

Fugit inermem.

Au-delà des limites de mon domaine,

Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.

Les bruits alentours me paraissent moins bruyants, l'espace d'une minute, alors que ses doigts me frôlent.

« Tu es sacrément stupide, dis-je d'une voix claire et dénuée d'intonations animales pour la première fois depuis le début de l'altercation. J'aurais pu t'arracher la tête. »

Alistair est pris dans un fou rire perturbant alors que son autre main se resserre sur mon autre épaule et qu'il me plaque contre lui.

Tout son corps est secoué de rire, mais je crois que c'est une méthode comme une autre pour évacuer son soulagement.

« Tu peux me lâcher, je ne vais pas m'enfuir, dis-je après une minute.

-C'était un câlin, rectifie-t-il en s'écartant. Pas une prise d'otage. »

Je renifle de dédain. Il secoue la tête. Parmi les points de sutures couvrant toujours une bonne partie de son visage, certains ont sauté, laissant couler quelques filets de sang le long de ses joues.

Soudain, il semble réaliser et me lâche soudainement pour s'éloigner :

« Désolé, c'est ton épaule blessée. »

Je suis sans doute distraite et fatiguée, parce que je sursaute presque lorsque Fauste surgit soudainement à côté de nous. Elle boîte. Elle me regarde comme si elle s'attendait à des excuses, mais je suis presque ravie par sa douleur. Cette émotion n'appartient qu'à moi.

Le loup a déserté.

Finalement, elle se tourne vers Alistair.

« Elle doit rejoindre la Citadelle. »

Plus tard, alors que nous avons rejoint l'appartement et que Alistair rafistole Fauste dans le salon, je grignote des biscuits dans le fauteuil. Cela fait dix minutes qu'un débat à mon propos est ouvert entre eux, auquel je prends grand soin de ne pas participer. Je suis douchée, débarbouillée et j'ai encore faim.

« Ça va aller, elle va finir par le contrôler, dit Alistair. Tu as vu ? Elle reprit le dessus rapidement comparé à d'autres.

-La lune approche, Ali, l'a contredit Fauste.

-Elle réussira.

-Elle a tué quatre personnes... et visiblement, ça n'a pas l'air de la traumatiser plus que ça. »

Ses yeux s'arrêtent sur moi alors que je vide le paquet de biscuits. Je hausse les épaules. J'en ai en réalité déjà tué mille de plus.

Elle grimace lorsque Alistair met du désinfectant sur un de ces poignets, ce qui la détourne de moi. Elle reprend :

« Ça ne peut pas continuer. Elle doit suivre quelques bases. Je l'amène à la Discordia.

-Très bien, soupire Alistair. Allons-y. »

Fauste l'arrête d'un geste.

« Pas toi. Tu as toujours un travail que je sache. Tu ne vas pas arrêter toute ta vie pour elle quand même. »

Alistair a l'air d'hésiter, avant de hocher la tête.

« Très bien. Vous y resterez combien de temps ?

-Ça dépendra de ses progrès. »

Alistair soupire et finalement, se lève :

« Je vais préparer des provisions, sinon elle risque de te dévorer sur le chemin de la citadelle. »

Je crois que c'est censé être une blague, parce qu'il me sourit en quittant le salon. Je me lève en prenant un autre paquet de biscuits et remarque l'encadrement d'une photographie. Je le saisis.

« C'est sa sœur. »

Fauste plisse les yeux en guettant ma réaction face à cette confession.

J'acquiesce.

« Elle a été mordue et a été tuée par un chasseur. » continue Fauste.

Je hoche de nouveau la tête et repose l'encadrement.

Nous descendons dans la boutique, où Alistair prépare un sac plein de nourriture comme si nous étions des vacanciers qui s'en iraient pour une semaine de trajet en voiture. Il me présente ensuite un sac de sport.

« Des vêtements, précise-t-il. Et une brosse à dent. »

J'acquiesce et saisit le tout.

Fauste lance :

« Bon, nous verrons ce que ça donnera.

-Je passerais quand je pourrais, glisse Alistair.

-J'en suis sûre. » grommelle Fauste.

Nous nous apprêtons à quitter la boutique, lorsque je m'arrête avant de passer la porte d'entrée. Je me retourne et ne peux m'empêcher de lancer :

« Comment as-tu su ? »

Alistair, planté au milieu de la boutique, n'a pas l'air de comprendre, alors j'ajoute :

« Pour *interger vitae* ? Comment as-tu su que ça marcherait ? »

Il a un drôle de sourire.

« Je n'en étais pas sûr. »

Il fait une pause puis ajoute :

« Mais tu fredonnais la comptine hier. L'émotionnel joue beaucoup lorsqu'il faut maîtriser les loups, parce qu'il faut se raccrocher à sa part d'humanité. J'ai tenté le coup. »

Il s'arrête. Je reprends :

« Tu disais que la chanson parlait de l'harmonie entre l'homme et la nature.

-Oui, plus précisément, de l'équilibre lorsque l'homme n'a pas peur de la nature, mais... la Discordia évoque aussi une autre signification. »

J'attends. Alors il finit par lâcher :

« Ils disent que c'est également l'équilibre qui s'installe lorsque l'homme n'a pas peur de sa propre nature. »

Ses mots m'atteignent comme un coup de poing dans le ventre, mais je n'en laisse rien paraître. J'acquiesce, tourne les talons et sors de la boutique.

L'atmosphère humide et brumeuse de l'extérieur m'apaise.

J'ai réellement l'impression qu'Alistair essaie de lire dans mes pensées lorsqu'il me regarde, mais il ne peut pas réellement les connaître, n'est-ce pas ?

Ma conversation avec Fauste, lorsqu'il était inconscient après l'attaque de la Confrérie, me revient.

« J'ai déjà vu des loups. Beaucoup, avait-elle dit. Les premières étapes de transformation conduisent généralement à plus de confusion que cela et plus d'animalité... Tu m'as l'air encore étonnamment humaine. »

J'avais alors admis ma première hypothèse met en avant le fait que je sois si disciplinée et maître de moi-même, que cet aspect de moi prend le pas sur le loup qui essaie de sortir.

C'est une bonne théorie... que je préfère à la seconde.

Parce que quelque part, très profondément enfouie dans les débris de mon esprit, une petite voix se pose une question étrange ; et si, au contraire, je ne suis pas encore devenue une bête complètement enragée parce que je suis le Carnage ?

Parce que je suis déjà à moitié sauvage ?

CHAPITRE CINQ

La Citadelle est située au cœur du Massif des Maures, sur un pan rocheux ironiquement appelé le col de Gratteloup. En voiture, Fauste et moi descendons depuis Fayence vers Roquebrune-sur-Argens, où mon regard s'attarde sur le Rocher, immense élévation rocailleuse dissimulée dans un voile de brouillard.

Le trajet se fait en moins d'une heure et cela me fait un peu grincer des dents, sachant que depuis l'aire de Gambarette, j'ai crapahuté plusieurs jours la forêt pour atteindre Fayence. Notre voyage se poursuit cependant plus au Sud, tandis que notre véhicule s'enfonce dans les bois par une route goudronnée, mais sinueuse.

« Connais-tu l'histoire des loups garous ? » demande finalement Fauste après une heure relativement silencieuse.

Je préfère rester concentrée sur l'extérieur. La conductrice soupire d'agacement et me lance :

« Tu n'es peut-être pas bavarde, mais il va bien falloir faire un effort à un moment donné, Gabrielle. »

Je fais la moue, l'observe et finalement marmonne :

« Lycaon, Souverain d'Arcadie, aurait été transformé en loup par Zeus pour avoir servi de la chair humaine à table. »

C'est à Fauste de garder le silence ; je ne sais pas si elle est choquée d'entendre ma voix ou de voir que je possède un minimum de savoir.

« Exacte, finit-elle par dire. Bien que les mythes se confondent, la plupart des dires considèrent que la mutation ou la malédiction, appelle ça comme tu veux, trouve ses origines dans le Péloponnèse, en Grèce.

-Mmh. »

Je commence à dessiner des formes dans la buée de ma vitre, quand je relance :

« J'ai aussi entendu dire qu'il s'agissait plutôt des Maures. »

Fauste paraît pensive lorsque je me tourne vers elle.

« Effectivement, acquiesce-t-elle, c'est une des possibilités. Pendant la période antique, des rumeurs couraient sur des magiciens qui pouvaient se transformer en loup, de l'autre côté de la Mer Noire... cela dit, l'origine même des Maures restent assez insaisissables. D'un peuple à l'autre, la définition diffère. Selon certains, il s'agissait des Sarrasins, d'autres les considéraient comme des originaires d'Afrique. »

Rien que j'ignore, jusque-là.

« Les informations sont peu nombreuses, continue Fauste alors que la voiture commence à tourner et s'engager sur des chemins plus terreux et moins bien déterminés. Parce que l'essor des loups garous s'est produite au Moyen-Âge. C'est à cette époque qu'ont été constitué respectivement la Confrérie et la Discordia. Depuis lors, les uns décident d'éliminer le plus de loups possibles et les autres essaient de les sauver. »

Je trouve son explication un peu trop tranchée, mais je ne vais pas argumenter avec un membre de la Discordia. En revanche, je trouve amusant les similarités des connaissances que possèdent les deux camps, pourtant pleinement opposés.

Alors que rien ne distingue un bosquet d'un autre, Fauste arrête le véhicule et enclenche le frein à main.

« Nous devons continuer à pieds, dit-elle en ouvrant la portière. Ça ne te dérange pas ? »

Je crois qu'elle espère secrètement que je me plains, sauf que j'ai passé des nuits dehors dans des ruelles crasseuses alors peu de choses me dérangent. Je

récupère le sac que m'a prêté Alistair et l'enfile par-dessus mon épaule. Je saisis ensuite le cabas rempli de nourriture et laisse à Fauste la seule responsabilité de son sac à main. Je prends d'ailleurs un malin plaisir à garder une avance de plusieurs mètres pendant notre avancée, bien qu'elle doive me guider oralement pour prendre la bonne direction.

Après une trentaine de minutes, nous émergeons des bois, me révélant alors la Citadelle. Cette dernière est aussi haute que large, tel un large bloc, visiblement construite pour son aspect militaire et non esthétique. Deux parois sont creusées dans la pierre, tandis que les autres murs sont composées de briques claires. La forme de la bâtisse me rappelle un mélange entre une abbaye et une forteresse. Perchée sur le sommet des crêtes rocheuses, j'y vois surtout une ressemblance avec l'Église de la Bonne-Mère, régissant sur Marseille.

Alors que nous pénétrons à l'intérieur, je reste en arrière, laissant Fauste prendre la tête de notre escadron. En parcourant les lieux, je m'attends à les voir grouiller de personnes, comme c'est le cas pour toutes les bases de la Confrérie, mais je ne renifle que deux individus présents dans le bâtiment, outre Fauste et moi.

La première journée consiste à me faire découvrir la bâtisse, composée de divers chambres, de salle de bains d'une cuisine et d'une salle de sport. Fauste me présente celui qu'elle appelle mentor, un quinquagénaire costaud, au passif militaire de toute évidence, répondant au nom de Bolkonski.

Ce dernier m'explique en quoi consiste son rôle davantage par les actes que la parole et consacre les heures suivantes à évaluer mes compétences à travers différents exercices sportifs ; levée de poids, course, saut, cardio, tout y passe. On m'amène ensuite à l'extérieur ouest, où s'étend un plateau rocheux sur

plusieurs mètres, dont la pente retombe en pique dans la forêt. Diverses empreintes m'indiquent que la Discordia utilise cet endroit pour disputer des matchs. À la vue des marquages, je pencherais pour du basket ou de football. Fauste me fait ensuite visiter l'infirmerie et la chambre qui m'est attribuée. Comme le soir tombe, je n'en découvre pas davantage pour aujourd'hui et m'endors avec peine, tous les sens à l'affût, dans un endroit que je ne connais pas encore.

La journée suivant est consacrée à divers exercices physiques, dont l'orientation en forêt. J'excelle partout, mais cela m'étonne moins que mes évaluateurs. L'exigence de la Discordia est loin d'égalisée celle de la Confrérie, et d'après ce que j'ai compris, un échec ne condamne pas à la cage, ici.

« La Citadelle est souvent vide, m'explique Fauste tandis que nous mangeons dans la grande salle à manger, dont la disposition des tables n'est pas sans me rappeler celle de la Confrérie. Mais demain, tu auras l'occasion de voir quelques membres de notre organisation. Nous te présenterons.

-Nous nous disputons régulièrement des parties de jeux sportifs ou nous nous entraînons au combat. Cela varie et dépend, tant que nous travaillons ensemble. » m'explique Bolkonski.

Je mange en les observant, m'abstenant de répondre. Je commence à me demander pourquoi on m'a réellement emmené ici.

Que je me transforme en loup, ici ou chez Alistair, ne semble rien changer.

J'ai deux hypothèses pour expliquer pourquoi ces leaders de la Discordia, parce que je suis de plus en plus certaine qu'ils en sont les deux principaux coordinateurs, s'intéressent autant à ma faculté physique.

D'un côté, il est possible qu'ils envisagent de me recruter pour leur cause. Comme la Confrérie, la Discordia accueillerait volontiers de nouveaux soldats, d'autant plus s'ils sont compétents.

Mais d'un autre côté, ces évaluations sont peut-être également destinées à mesurer ma force et quelle puissance serait nécessaire s'il devenait inévitable de devoir neutraliser mon loup, lorsqu'il se réveillerait à la prochaine pleine lune, assoiffé de sang.

Peut-être qu'aucune de ces théories n'est-elle correcte. Ou peut-être les deux hypothèses sont-elles exactes. L'une n'annule pas l'autre, après tout.

Le lendemain, je rencontre d'autres membres de la Discordia et mes questions se multiplient. Ils puent tous l'humain. Je me demande combien de membres appartenant à la catégorie des loups garous existent réellement dans cette organisation ? Sont-ils devenus trop dangereux pour les mêler aux humains ? La Discordia les a-t-elle enfermés quelque part où ils ne peuvent nuire personne ?

Où la Confrérie ferait-elle si bien son travail qu'il n'existerait plus beaucoup de loups ?

Les bras croisés, j'observe les douze individus en maillot de sport qui s'échauffent sur le plateau.

Les membres, ici, sont libres d'aller et venir comme bon leur semble, mais je remarque Fauste établie tout de même en calendrier leur permettant de se rassembler au moins deux fois par semaine afin de faire le point sur la situation de chacun, pallier aux urgences et maintenir l'esprit d'équipe.

Cette dernière nous examine depuis l'autre côté du terrain avec la satisfaction d'un professeur, tandis Bolkonski, debout à sa droite, porte un sifflet autour du cou et un ballon sous le bras.

Je n'ai jamais joué à des sports collectifs : la Confrérie ne nous prépare pas à cela. Je suis un peu curieuse de découvrir la suite.

Bolkonski, notre arbitre attitré, nous distribue dans deux équipes distinctes avec un capitaine à la tête de chacune. Le mien est une fille grande qui répond au nom de Jeanne. Elle sourit beaucoup et rigole pour rien. Chaque équipe se regroupe de son côté respectif du terrain et c'est lorsque Jeanne commence à parler stratégie, que je prends un peu plus conscience de l'utilité de ce jeu. Il est question d'attaquants, de défenseurs, de gardien de bus, de position, de flexibilité et de précision.

Fauste est rusée. Je lui jette un coup d'œil. Ce match de football ressemble en tout point à un combat, où il est question de plan de bataille, de préparation, et d'un travail de cohésion afin d'atteindre le même objectif.

Nous commençons par une partie dite amicale où il s'agit simplement de s'entraîner. Cela me laisse l'occasion de me familiariser avec les règles. Après une demi-heure, Bolkonski annonce finalement un vrai match.

À mon grand étonnement, je me débrouille bien. Non seulement je suis en excellente forme physique, mais je parviens également à me déplacer en harmonie et à communiquer avec mon équipe. Une petite voix, au fond de ma conscience, souffle que j'ai pourtant toujours été solitaire dans mes combats ; ces tactiques ressemblent d'avantage à ce qu'une meute de loup feraient.

Jeanne me fait une passe, je marque et elle se précipite dans ma direction, ainsi que le reste de mon équipe pour me donner des tapes sur l'épaule.

« On leur a mis la pâtée ! » hurle Jeanne.

Je reste crispée sous leurs hurlements d'enthousiasme, mais je subis, parce que le loup semble ne voir aucun inconvénient à récolter les honneurs de ses efforts.

Mon odorat m'annonce alors une présence familière. Mes yeux glissent jusqu'au bord du terrain où Alistair se tient debout, aux côtés de Fauste. Bolkonski, lui, récupère le ballon, tout en sueur après avoir suivi nos mouvements pendant plus d'une heure. Il applaudit à tout rompre.

Alors que tout le monde récupère des bouteilles d'eau à l'intérieur d'une glacière apportée par Fauste, je vais la rencontre de Alistair. Il me fait un coucou de la main. Je réponds d'un signe de tête.

Il m'observe de haut en bas.

« Ça va ? »

J'acquiesce une nouvelle fois. Finalement, j'hésite et dit :

« Les hommes de la Confrérie ne sont pas revenus chez toi ? »

Il secoue la tête.

« Non, et j'ai mis en place quelques pièges s'ils leur en prenaient l'envie... En revanche, ils doivent être irrité d'avoir raté un loup parce qu'ils te cherchent partout. »

Je retiens une grimace.

À la Confrérie, les déserteurs sont généralement supprimés le lendemain de leur fuite. C'est un miracle que je sois toujours vivante, mais je bafoue leurs honneurs en ayant réussi à leur échapper aussi longtemps. Ils vont vouloir regagner leur dignité et ne renonceront jamais.

« Tu veux te joindre à la partie ? » demande Fauste en désignant le terrain.

Alistair secoue la tête ;

« Non, je suis surtout venu pour discuter de ta commande, Fauste. Je l'ai apporté.

-Bien. Allons parler à l'intérieur. »

Ils s'apprêtent à s'éloigner, quand je lance :

« Qu'est-ce que je fais, ici ? »

Fauste et Alistair se tournent vers moi. Ils ne disent rien, alors je continue :

« Je suis seulement venue parce que je pensais que vous pouviez m'aider à canaliser la bête. Mais je peux repartir tout aussi rapidement si ce n'est pas possible. »

Alistair se tourne vers Fauste :

« Mais vous avez foutu quoi avec elle pendant deux jours ?

-On l'évaluait, réplique Fauste. Il faut que nous sachions qui nous amènons à la citadelle avant de... transmettre nos connaissances. »

Alistair pince les lèvres, mais ne réplique rien.

Fauste doit lire sur mon visage que j'envisage de partir dans la seconde, car elle enchaîne :

« Mais maintenant que nous savons de quoi tu es capable, nous allons commencer à t'enseigner les différentes méthodes utilisées afin de canaliser ton loup. »

Je fronce les sourcils :

« Elles marcheront ? »

Fauste cherche ses mots, avant d'admettre :

« Rien n'est certain. Mais il s'agit des meilleures techniques, récoltées après des années de recherches et de tentatives. »

J'aurais préféré plus de certitudes, mais je me peux me contenter de ça pour l'instant. Si dans quelques jours, rien ne me convient, je pourrais toujours m'enfuir : il semblerait que je sois douée pour cela à présent.

« Tu peux retourner sur le terrain, » me dit finalement Fauste alors que Bolkonski rallie les troupes.

J'entends qu'on crie mon nom dans mon dos. Alistair ajoute :

« Retournes y avant que Jeanne ne te récupère de forces. Crois-moi après aujourd'hui, elle n'est pas prête à te laisser partir. »

Le regard qu'échange Fauste et Alistair me fait dresser les poils de l'échine. Ils savent quelque chose que j'ignore. Alors qu'ils regagnent l'entrée de la citadelle, j'espère que l'affaire, qu'elle quel soit, ne me concerne pas.

Si tel était le cas, s'ils avaient appris mon identité, je serais condamnée. Sans aide, la bête ne tarderait pas à prendre le dessus sur mon esprit et elle garderait son emprise jusqu'à la fin de ma vie.

Je commence une partie de football, puis à la pause, je regagne l'entrée avec le prétexte de devoir aller aux toilettes. Je perçois la présence de Fauste et Alistair dans le salon. Heureusement, je n'ai pas besoin d'entrer la pièce pour entendre ce qui se dit. Restant dans l'ombre du couloir, je tends l'oreille.

Alistair parle :

« C'est à propos de ta commande. J'ai créé la fiole, mais elle ne sert à rien sans le grimoire arcadien.

-Je sais. J'ai envoyé plusieurs membres à sa recherche, mais cela fait huit mois et toujours aucun signe. »

Alistair prend une grande inspiration et dit :

« Je refuse que la découverte de Silvia devienne obsolète. Elle ne doit pas être morte pour rien.

-Je sais, Ali. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour cela ne soit pas le cas. »

J'espère en apprendre plus, mais ils gardent le silence longtemps, comme s'ils étaient chacun plongés dans leurs pensées et une pause aux sanitaires ne devrait pas excéder dix minutes, alors je recule et quitte le bâtiment pour rejoindre le terrain.

À l'issue de trois autres matchs, que mon équipe remporte aisément, nous devons aller nous doucher. Après le dîner, j'apprends que beaucoup de personnes vont repartir chez elles, notamment Alistair. Parmi les sujets de conversations du repas, je semble revenir régulièrement dans les propos, surtout concernant le fait j'ai l'air saine d'esprit pour un loup tout récent. Je pense que personne, s'ils avaient la moindre idée de l'individu qu'ils avaient invités à leur table, ne m'auraient considéré comme saine d'esprit. Je pourrais même ajouter un mauvais jeu de mot en insinuant que c'est inviter le loup dans la bergerie. La soirée est avancée lorsque quelques personnes repartent à pieds dans les bois pour regagner leurs voitures, garées plus bas. Une brise douce vient balayer le col rocheux, et des filets de brouillard apparaissent, dansent et l'entourent. Les mains dans les poches, Alistair se poste face à moi.

« Je dois partir, mais j'essaierais de revenir pour la pleine lune. »

Étrangement, j'avais presque oublié l'ultimatum de la pleine lune. Je sens bien que la transformation atteint presque sa phase finale, mais mon corps ne souffre plus ; mes muscles me paraissent plus solides, mes sens très puissants et c'est comme une sensation d'invincibilité qui m'habite, parfois ; mais j'oublie ce qu'il en est.

Parce que toutes ces sensations ne m'appartiennent pas.

Elles appartiennent à *l'autre*.

Je dois faire une drôle de tête, parce que des effluves d'irritation jaillissent soudainement d'Alistair.

« Je reviendrais, d'accord ? Tu n'auras pas à traverser cela toute seule. »

Je ne lui dis pas que ce n'est pas sa parole que je remets en doute, mais ma propre perspective, alors j'acquiesce. Je m'apprête à tourner les talons, quand

il saisit mon avant-bras. Je m'immobilise et le regarde. Je pourrais facilement me dégager et il le sait.

« Mais n'oublie pas, souffle-t-il. Si... certaines nuits, la lune t'appelle, c'est seulement un combat. Chose dont tu sembles en avoir l'habitude.

-Interger vitae, dis-je. C'est moi contre moi-même. »

Il acquiesce. J'ai une sorte de sourire :

« Tu parles d'un combat équitable... »

Il a l'air un peu surpris, peut-être par mon sourire, puis prend rapidement une expression espiègle :

« Je te trouve suffisamment féroce pour affronter n'importe quoi. Surtout si c'est toi-même. »

Il me lâche enfin et nous repartons chacun de notre côté.

Dès le lendemain, Fauste décide de m'enseigner quelques techniques basiques de contrôle. J'en connais déjà beaucoup, parce qu'il faut du sang-froid pour être chasseur, mais Fauste voit plus loin que mes méditations bouddhistes habituelles.

La pleine lune approche. Je le sens dans mon corps, mais aussi à travers certaines variations de la forêt. La nature répond à l'attraction lunaire, qu'il s'agisse de la faune ou de la flore. Les bruits sont différents, comme s'ils devenaient plus vifs et même la couleur des feuilles semble plus éclatante.

« Nous allons faire de l'hypnose, m'annonce Fauste. C'est comme de la méditation, mais plus poussée, puisque nous allons essayer de t'aider à maîtriser ton inconscient. »

Nous sommes installées dans un des trois salons de la citadelle. Je suis tenue de m'allonger sur le canapé tandis que Fauste prend place dans un fauteuil. Je patience et lentement, Fauste commence à psalmodier des mots sans réels sens et chaque consonne qu'elle articule, chaque voyelle sur laquelle elle appuie, me plonge de plus en plus dans un état cotonneux où même les barrières les plus raisonnés de mon cerveau disparaissent avant même que je m'en rende compte.

Mais avec ma raison disparue, c'est autre chose qui surgit depuis les tréfonds de mon esprit. Quelque chose d'incontrôlable.

Je perçois la bête et tous ses états d'esprits. Elle n'appartient pas à ma conscience, malgré le fait que nous soyons liées ensemble par un fil difficile à expliquer. Elle n'est pas moi, et pourtant...

Il aurait suffi de peu pour que le loup m'engloutisse. Cependant, Fauste s'y est visiblement préparée, parce que des syllabes percent le voile qui vient de me tomber dessus, et je distingue quelque chose de familier ;

*« Integer vitae scelerisque purus, non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis... »*

Le monstre se calme, ce que Fauste doit repérer parce qu'elle insiste d'un ton plus convaincu :

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,*

Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.

*Sive per Syrtes iter aestuosas,
Sive facturus per inhospitalem Caucasum,
Vel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes.*

*Qu'il ait à faire la route, à travers les Syrtes torrides,
À travers le Caucase inhospitalier
Ou les pays qu'arrose l'Hydaspe fabuleux.*

Lorsque je reviens complètement à moi, je suis recroquevillée dans un coin du salon, tremblante. Fauste, elle, m'observe toujours depuis son fauteuil.

Retrouvant une respiration plus sereine, je murmure :

« Je vois que Alistair vous a donné la formule magique.

-Ne sois pas fâchée contre lui, me dit-elle. Il l'a fait pour ton bien.

-Je ne suis pas fâchée. » marmonné-je et c'est la vérité.

Qui sait ce qui serait advenu de mon esprit si Fauste n'était pas parvenue à refouler le loup.

Je passe l'après-midi à m'entraîner dans le gymnase, en compagnie d'autres personnes. J'entends régulièrement parler de Alistair, un membre visiblement important de l'organisation. Ses mixtures auraient fait la différence pendant de nombreux combats, au fur et à mesure des années précédentes. Et jusqu'à récemment, également les compétences d'une fille, une regrettée Silvia.

Remarquant que j'écoute, un des membres me lance :

« Il a perdu sa sœur, Silvia. Ça remonte à presque un an, à présent. »

Je me contente de hocher la tête, mais je devine qu'elle n'a pas du décéder dans des circonstances agréables. Nous disputons ensuite un autre match et les membres de la Discordia semblent apprécier de plus en plus mes facultés sportives.

Quelques jours s'enchainent ainsi. Dans un sens, mon quotidien ne diffère pas beaucoup de l'entraînement que je suivais en tant que chasseuse. Je m'exerce à la course, au combat et participe parfois à une partie de football. Je fais semblant de ne pas voir à quel point Bolkonski et Fauste me surveillent de près. J'en ignore toujours la raison exacte, mais je commence à me dire qu'ils font peut-être de même avec tous leurs rescapés.

Le reste de mon programme est dédié à l'hypnose, et si la bête se manifeste de temps en temps, Fauste demeure impressionnée par mon sang-froid naturel. J'essaie de cacher à quel je répugne de plus en plus le loup, lorsqu'il m'expulse de ma conscience.

Et cela continue, s'enchaîne et se répète.

Sport. Hypnose.

Sport.

Hypnose.

Je ne détecte pas de grands progrès au niveau de la seconde discipline, mais Fauste paraît sincèrement enjouée chaque fois que j'émerge d'une session de transe.

Sport. Hypnose.

Sport.

Hypnose.

Sport.

Hypnose.

Au fur et à mesure des jours, je remarque que les membres de la Discordia donnent souvent l'impression de faire des cachotteries. Cela dit, cela se produit d'une manière inconsciente, seulement parce qu'ils laissent échapper des mots dont je n'ai pas connaissance, de temps à autre. Le grimoire arcadien revient régulièrement à mes oreilles et cela me sonne étrangement. Comme s'il existait plus que la Confrérie, comme si les membres de la Discordia s'entraînaient pour une tout autre mission dont je n'avais pas encore conscience.

De temps en temps, Alistair réapparaît. D'une part pour faire des rapports et apporter des commandes spécifiques d'alchimie à Fauste, et dans un second temps, j'ai la sensation qu'il me surveille aussi.

La plupart le connaît et tous semblent lui témoigner un certain respect.

J'imagine que ses tours de chimie ont aidé plus d'un membre à se sortir du pétrin. Pourtant, le qualificatif pour le décrire le plus demeure « bizarre ».

Fauste me répète plusieurs fois que les gens n'apprécient pas souvent Alistair à sa juste valeur.

Il semblerait qu'il soit trop occupé à perfectionner ses talents d'alchimiste pour vraiment créer des liens avec les autres membres de l'organisation.

Étrangement, cela me rappelle mes séances d'entraînements à la Confrérie, où je poursuivais mes propres objectifs d'excellence, au détriment de la relation d'équipe.

Alistair ne s'est d'ailleurs pas présenté depuis trois jours, lorsqu'il surgit au sommet du col et s'avance sur le plateau où nous pratiquons nos échauffements. Il approche de Fauste et je tends l'oreille tandis qu'il requiert une réunion en tête à tête avec cette dernière.

Ils s'éloignent tous les deux lentement jusqu'à la Citadelle.

Je me concentre sur la suite de ma matinée, dédiée à courir à travers la forêt, sur les pentes escarpées. Je m'arrange pour écourter ma session en mettant le plus d'énergie possible. Après une tape d'encouragement de la part de Bolkonski, il m'autorise ensuite à partir de doucher. J'ai toujours eu une condition physique remarquable, grâce à mon entraînement depuis l'enfance, mais j'ignore pourquoi, les exercices que je pratique ici me revigore d'une manière toute nouvelle.

J'ai, un instant, mis cela sur le compte de ma transformation. Après tout, les loups garous sont reconnus pour leur puissance et leur force élevées, mais après un temps, je pense finalement que cela est dû à l'environnement. Courir dans la forêt m'apporte un tout autre sentiment que de faire un tour de piste sur du goudron. Il y a des bruits différents, le gazouillis des oiseaux, les bruissements des cerfs, la sensation de la terre sous mes pieds, et d'une puissance qui en remonte, tel un cœur qui bat. Cela me rend plus vivante.

Alistair et Fauste sortent du deuxième salon, au moment où je pénètre dans le couloir. J'adresse un signe de tête à leur intention. Fauste déclare devoir gérer une autre affaire et s'en va. Je reste face à Alistair. Il m'observe d'une drôle d'expression. On dirait qu'il essaie de me jauger, mais à propos de quoi ?

En temps normal, ce que les gens pensent de moi m'est égale d'une puissance phénoménale. Pourtant, à cet instant, j'ai vraiment envie de le savoir.

« Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? » demandé-je.

Il pince les lèvres, puis lâche :

« On m'a dit que tu avais perdu le contrôle hier. »

Je ne peux pas le nier puisque l'information vient probablement de Fauste et qu'elle y était, alors je hausse les épaules.

« C'est passé. »

C'est au tour de Alistair de hocher la tête. Comme je me doute du sujet de leur précédente conversation, je lance de but en blanc :

« C'est quoi le grimoire arcadien ? »

Alistair se fige. Il s'apprête à me questionner, alors je tapote mon oreille du bout des doigts.

« Bien que je déteste plus de choses que je n'apprécie pendant cette transformation, certaines sont utiles. »

Finalement, Alistair n'hésite pas beaucoup. Comparés à d'autres personnes, son odeur à lui n'est jamais saturée de méfiance lorsqu'il se trouve en ma présence. C'est ce qui m'a poussé à lui poser la question. Alors il s'écarte de la porte du salon et m'invite à y entrer.

Sur la table basse, reposent encore des tasses vides, une théière et, merveilleux, des biscuits. Je m'assois et commence à grignoter. Alistair prend place dans un fauteuil face à moi. J'observe vaguement la pièce. Excepté une énorme cheminée et le mobilier, il y a un mur couvert de photos. Je comprends rapidement que c'est une sorte d'hommages aux membres de la Discordia qui ont péri ces dernières années.

J'essaie de réfléchir si la Confrérie a mis en place un arrangement similaire pour leurs morts, mais je n'en ai pas souvenir.

Finalement, tout en tapotant son fauteuil du bout de ses doigts, Alistair entame son explication :

« En Grèce, il existait un roi du nom de Lycaon...

-Oui, je sais. Il a été transformé en loup par Zeus. » le coupé-je.

Alistair déglutit et hoche la tête :

« Oui, exacte, mais c'était le Souverain du Royaume d'Arcadie et il a passé sa vie à essayer de trouver un remède à sa condition. »

Je repose mon prochain biscuit, car la conversation commence à éveiller de ma part un tout nouvel intérêt.

« Un remède ? répété-je.

-Oui. Il a commandé à ses meilleurs érudits de trouver une solution et l'un d'entre eux a déchiffré un parchemin qui relatait la puissance d'un objet capable d'un tel miracle. Il s'agissait d'un grimoire, d'où la mention, le grimoire arcadien. »

Je fronce les sourcils :

« Il existe vraiment ? »

Cela me paraîtrait ahurissant. La Confrérie serait certainement au courant si une telle chose était possible, non ?

Mais Alistair acquiesce, visiblement réticent :

« Oui. Dans ma profession, on considère cette relique comme un guide d'alchimie très puissant. Ses pages contiendraient plusieurs formules, comme celle qui permettrait de changer le plomb en or.

-Le plomb ne peut pas être changé en or.

-Et les humains ne se transforment pas en loup, réplique Alistair. Je sais... cela paraît difficile à croire. »

Comme je ne l'interrompe pas, il reprend sa tirade en soupirant, les yeux rivés sur le plafond :

« J'ai une sœur, Silvia. Enfin, j'avais. Elle était alchimiste, comme moi, mais elle était également loup, comme toi. »

Je reste immobile. Mes sens m'informent que Alistair est parti dans une autre période de sa vie, bien plus sombre.

« L'année dernière, elle est partie à la recherche du grimoire. Elle avait trouvé un parchemin indiquant que le grimoire se trouvait sur la Terre des Maures... »

Il garde le silence un instant, alors je le relance en posant doucement la question :

« Mais les Maures sont difficiles à définir, n'est-ce pas ? On ne connaît pas réellement l'ethnie précise que mentionne les textes.

-Oui, confirme Alistair. Alors elle a parcouru quelques territoires et elle est allée jusqu'en Afrique. »

Mes yeux se posent sur le mur couvert de photos. Je trouve sans mal celle qui représente Silvia.

« À son retour en France, elle m'a appelé pour dire qu'elle avait finalement localisé l'endroit. Elle ne désirait pas en parler au téléphone, mais elle n'a jamais eu l'occasion de me le révéler en personne parce qu'elle a été tué par des chasseurs avant de revenir à Fayence. »

La première pensée que j'ai, c'est que j'espère que cela n'a pas été par moi. Puis la seconde est de me demander pourquoi cela me perturberait-il tant ? Après tout, je ne me suis jamais fourvoyée quant à qui je suis ; depuis la nuit des temps, je fais couler le sang. Cela en a toujours été ainsi.

Mon esprit n'en a jamais fait d'état d'âme à ce propos.

Pourtant, alors que j'observe la photo, tout ce que je vois sur le visage de la fille, ce sont les traits similaires qu'elle partage avec Alistair.

C'est étrange ; si cela avait été lui qui avait été transformé, puis tué, je n'aurais jamais eu vent de son existence, ou plutôt je me serais simplement dit, youpi un loup de plus.

Alistair se gratte la gorge pour contenir son émotion et ajoute d'une voix plus claire :

« Donc nous en sommes là. La Discordia essaie de retrouver ce grimoire, mais les pistes de Silvia sont toutes floues et je parviens à rien.

-Vous voulez ce grimoire pour sauver les loups garous ? » demandé-je.

Alistair se penche en avant :

« Oui, mais pas de la manière dont tu l'imagines. Vois-tu, le grimoire a cela de particulier qu'il n'est utilisable qu'une seule fois. »

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas, alors il continue :

« Parmi les pages couvertes de formules et de sortilèges, une seule doit être choisie et utilisée. Ensuite, le livre est automatiquement détruit par la magie. »

Je cligne des yeux.

« C'est le sacrifice de la magie, m'explique Alistair. Les magiciens savent depuis toujours que trop de pouvoirs est une mauvaise chose et que cela peut se retourner contre eux... C'est pourquoi nous espérons trouver ce grimoire pour neutraliser les agissements de la Confrérie. Cela devrait permettre de mettre fin à leur règne de terreur. »

Le silence retombe et finalement, je demande :

« On ne pourrait pas plutôt demander à éradiquer le virus du loup garou ? Pas de loups, pas de chasseurs. »

Alistair sourit un instant devant mon raisonnement, puis secoue la tête :

« Non, désolé, c'est plus... compliqué que cela. Je crains que le loup ne devienne une part si importante de son hôte, que le sort se contenterait seulement de tuer tous les loups garous.

-Et si une seule personne en fait la demande ? insisté-je. Si une seule personne fait cette demande précise ? »

Alistair a un regard triste :

« Qui serait capable d'utiliser le sort pour une seule personne alors qu'il peut en sauver des milliers ? »

J'acquiesce lentement puis prends une grande inspiration, mais j'ai les mains qui tremblent. Bon sang, si j'avais pensé pouvoir entrevoir une telle chance un jour... et si la Confrérie avait connaissance de ce grimoire...

Finalement, Alistair se lève :

« Allez, il est temps d'aller manger. »

Mon estomac est d'accord, cependant mon mental est occupé par d'autres problèmes. Remarquant que je ne bouge pas, Alistair ajoute :

« Je reste ici pour la nuit. La pleine lune est pour demain. J'imagine que tu en ressens déjà les effets, mais au moins, je serais là pour t'aider. »

Je hoche distraitemment la tête et me lève :

« Alors tu essaies de le retrouver ? »

Il m'adresse un regard d'incompréhension, donc je précise :

« Le grimoire arcadien.

-Oui. J'essaie. »

Mes yeux se portent sur le mur d'hommages et il suit mon regard jusqu'à la photographie de sa sœur.

« Où est-elle décédée ? demandé-je. Peut-être que l'endroit où elle a été tué peut nous donner des indications sur ce qu'elle a trouvé. »

Seul le silence me répond. Je me retourne et insiste ;

« Alistair ? »

Mais alors, je remarque les tremblements de ses mains. Il est figé, le regard posé sur la photo. J'approche et répète, plus doucement.

« Alistair ? »

Quand je pose mes doigts sur son bras droit, il les agrippe de son autre main. Trop fort.

« Je.. n'arrive.. pas à... respirer. »

Tout son corps est secoué de soubresauts pendant qu'il essaie de chercher de l'oxygène qui n'existe plus que dans sa tête. Je comprends qu'il s'inflige une sacrée attaque de panique.

Sans un mot, je l'enjoint à suivre mon mouvement pour le mener lentement vers un fauteuil. Haletant, il s'empêtre les pieds et se serait écrasé sur le sol si je ne l'avais pas retenu. Je parviens à le relever à moitié et il tient debout jusqu'à s'avachir dans le siège. Son torse se soulève difficilement. Il n'arrive plus à parler.

Je m'agenouille à côté de lui, retrousse sa manche droite et maintient son avant-bras dénudé sur l'accoudoir du fauteuil. D'un geste, je saisi un couteau qui repose sur la table basse, encombrée de tasses à thé. Il n'est pas très aiguisé mais il fera l'affaire. Tandis que d'une main je maintiens son poignet, de l'autre, je laisse la lame tracer une mince ligne sur la peau de son avant-bras. Je ne réussis pas à esquiver son coup de pied. Tombant brusquement à la renverse sur le plancher, ma tête vient cogner le pied de la table basse et le couteau m'est arraché. Cette fois, c'est moi qui est le souffle court en me tenant les côtes.

Je l'entends vociférer, mais difficilement parce que des cloches résonnent dans mes oreilles à cause de l'impact de mon crâne. Je cligne plusieurs fois des yeux. Je perçois un mouvement, puis la silhouette de Alistair me surplombe. Il est incrédule, le couteau à la main, le sang de sa blessure dégoulinant le long de son bras jusqu'à sa main. Je comprends plus ou moins ce qu'il crie :

« Putain de merde ! C'est quoi ce bordel ! »

J'essaie de lâcher quelques syllabes, mais inaudibles pour lui à cause du coup de pied qui m'a sans doute fêlé une côte. La main posée contre mon abdomen douloureux, je réussis néanmoins à m'asseoir.

« Plus... respirer, marmonné-je.

-Qu'est-ce que tu dis ? »

Alistair s'agenouille devant moi, demeurant cependant à quelques bons mètres, les sourcils froncés. Je tousse pour clarifier ma gorge et répète ;

« Tu respires... *maintenant*. »

L'information met du temps à monter jusqu'à son cerveau. Mais lorsqu'il comprend ce que j'entends par-là, son regard alterne entre moi, son bras blessé et le couteau.

Entre temps, j'ai également récupéré mon souffle.

« C'est une technique, murmuré-je. Ta concentration s'est focalisée sur la douleur, pas sur l'oxygène. »

Nous restons longtemps assis sur le sol, muets et immobiles. Il se contente de me regarder pendant que ma respiration se calme.

CHAPITRE SIX

Lorsque nous passons au repas, dans la salle à manger, le bandage que porte Alistair suscite quelques questions. Il relate l'anecdote à la table qui se compose de Fauste et Bolkonski tandis que je me resserts trois fois, affamée.

« Tu n'avais pas besoin de me charcuter pour arrêter une crise de panique. » lance-t-il après une pause.

Je hausse les épaules :

« C'est comme ça que j'ai appris. »

Pendant un moment, personne ne dit rien, puis Bolkonski propose qu'on passe au dessert. La nourriture de la Discordia est vraiment bonne. Celle de la Confrérie était plus... basique.

Étant donné que j'ai faim tout le temps, manger avec gourmandise me satisfait d'autant plus.

« Cette nuit, tu devras te souvenir de tes séances d'immersion, Gabrielle, me sermonne Fauste. Il faut que tu restes concentrée sur ce qui te relie à toi-même. Mais nous serons tous les trois présents pour te canaliser si nécessaire, d'accord ?

-Si nécessaire ? répété-je. *Si ?*

-Bon d'accord, admet Fauste. Il est très peu probable que tu gardes le contrôle, mais l'idée serait de ne pas renoncer d'avance.

-Et gardes à l'esprit que c'est ta première pleine lune, ajoute Bolkonski. Tout le monde se rate à la première. Tu auras le temps de gagner en maîtrise lors des prochaines. »

Alistair ne dit pas grand-chose, mais je sens son regard sur moi chaque fois que j'ai les yeux posés ailleurs.

« Donc vous allez faire quoi ? demandé-je. Me mettre des menottes ? »

Fauste acquiesce.

« Oui, dès la fin du repas, nous t’emmènerons dans notre pièce spécialisée. Elle est conçue de telle sorte qu’elle retient les loups garous, même au sommet de leur puissance. »

J’acquiesce et me dépêche de manger. Le loup est impatient de sortir. Je le sens.

Une fois les assiettes vides, nous nous levons.

« Commencez à y aller, nous lance Alistair. Je débarrasse la vaisselle et je vous rejoins. »

Fauste et Bolkonski acquiescent et nous commençons à emprunter le couloir. Je me sens un peu irritée que Alistair ne nous accompagne pas. Il disait qu’il resterait avec moi.

« Je crois que notre Ali n’est pas pressé de t’envoyer en cellule, Gabrielle, me tance Bolkonski. Tu sais, c’est parfois pénible de voir quelqu’un se débattre de ses chaînes. »

Je grince des dents, mais ne réplique rien. Si une seule personne doit trouver cela pénible, ça devrait être moi.

Un frisson me parcourt le dos et remonte jusqu’à ma nuque. C’est sans doute une illusion d’optique, mais j’ai l’impression que l’ombre du loup s’allonge sous mes pas.

Lorsque le bruit des bottes de Fauste sur le carrelage résonne comme une détonation dans mes oreilles, je comprends que ce n’est pas réellement mon cerveau qui me joue des tours ; c’est seulement le loup qui s’éveille, plus puissant et plus fort que jamais.

Je me fige et frémis.

Mes compagnons s’arrêtent également et échangent un regard.

« Gabrielle ? tente Bolkonski.

-Mmh...

-Est-ce que tu peux encore tenir jusqu'à la cellule ? » demande doucement Fauste, mais c'est plutôt le ton qu'on emploie avec un cheval sauvage qu'on essaie de ne pas brusquer.

J'aimerais répondre par l'affirmative. Mais le son qui sort de ma gorge est un grondement féroce. Les effets de la pleine lune commencent à s'amplifier dangereusement et l'impact que cela a sur mon corps commence à en modifier la structure.

« C'est un peu tôt pour une transformation, non ? s'enquiert Bolkonski envers Fauste d'un air inquiet.

-Trop tôt, oui... » répond cette dernière.

Finalement elle se tourne vers moi et murmure :

« Reste tranquille Gabrielle et écoute-moi attentivement... *Integer vitae scelerisque purus, non eget Mauri jaculis neque arcu, nec venenatis gravida sagittis...* »

Elle n'a pas le temps de continuer sa tirade car je me jette sur elle. Elle ne doit sa vie sauve qu'à la réaction rapide de Bolkonski qui dégaine son épée en argent et m'entaille le bras. Je pousse un gémissement de douleur et cela laisse le temps de reculer à Fauste, laquelle se positionne derrière le maître d'arme.

« Fauste ! lance Bolkonski. Pourquoi est-ce que ça n'a pas fonctionné ? »

Mes yeux se lèvent alors vers lui et je montre les dents. Je sens la transformation qui s'opère, plus énergisante que les fois précédentes. Les odeurs deviennent soudainement très puissantes et mon intérêt pour les deux humains se perd complètement au profit d'une autre envie. Les effluves des chênes atteignent mes narines. L'atmosphère nocturne m'appelle. Je veux aller dehors.

Je ne me souviens pas avoir quitté la citadelle, mais lorsque je suis de nouveau conscience, je me trouve dans les bois du Massif et je cours. L’emprise du loup s’amplifiant, je ralentis, tandis que la transformation s’accélère. Mes muscles s’étirent et mes os craquent. Je ne peux m’empêcher de pousser des hurlements de douleur. Ce n’est pas seulement une nouvelle peau qui prend la place de l’ancienne, mais également un autre esprit, plus vif, plus alerte et plus sauvage qui occupe désormais mon enveloppe corporelle.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis graviora sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L’homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N’a pas besoin des javelots, ni de l’arc du Maure,
Ou d’un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Sive per Syrtes iter aestuosas,
Sive facturus per inhospitalem Caucasum,
Vel quae loca fabulosus lambit Hydaspes.*

*Qu’il ait à faire la route, à travers les Syrtes torrides,
À travers le Caucase inhospitalier
Ou les pays qu’arrose l’Hydaspe fabuleux.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra*

*Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

La voix murmure la comptine, encore et encore, sans jamais s'arrêter.
J'ouvre les yeux sur le visage de Alistair. Il est accroupi, et se tient à bonne distance, mais sa main est levée dans ma direction. Je cligne des paupières et prend conscience des canines qui sont réabsorbées au profit de mes dents humaines et de mes cheveux qui tombent dans mon dos.

« Alistair ? » lâché-je.

J'ai l'impression de lire du soulagement sur son visage, mais ma vue est envahie de points noirs. Mon sweat-shirt et mon jogging sont couverts de terres.

Bolkonski surgit à côté de moi, l'épée levée. Je voudrais grogner si j'en avais encore la force. En remarquant ma forme humaine, il baisse son arme, l'air également soulagé. Une seconde plus tard, Fauste apparaît et se poste à la gauche de Alistair.

« Je croyais que la chanson était son ancre émotionnelle ? lance Alistair, l'air inquiet.

-Il semblerait que son ancre émotionnelle ait changé, » remarque Fauste.
Son regard alterne alors entre Alistair et moi, comme si elle avait compris quelque chose qui nous dépassait.

Je repense à cette nuit, allongée sur mon lit. Au dehors, le soleil est déjà haut dans le ciel. Je ne suis pas blessée et je n'ai tué personne. Pourtant, j'ai envie de vomir. Je me suis transformée en loup et je n'étais plus moi-même. J'aurais pu disparaître complètement au profit de la bête.

Quelqu'un toque à la porte. Sans bouger, je lance :

« Entre. »

Alistair pénètre dans la pièce, l'air mal à l'aise.

« Tu as préparé ton sac ? Nous partons dans vingt minutes.

-Mmh... »

Je m'attends à ce qu'il quitte la pièce, mais le silence s'éternise. Comme il ne bouge pas, je me redresse.

« Tu n'es pas obligée de revenir avec moi, dit-il finalement. Si tu n'en as pas envie, tu peux...

-Non. Je viens. »

Il acquiesce, mais il a toujours l'air à côté de la plaque, alors j'ajoute :

« Je ne serais pas moi... Si tu n'avais pas été là, je serais partie. Je veux dire... j'aurais disparu »

Il n'a toujours pas l'air de comprendre, mais je n'ai jamais appris à dire merci.

Il acquiesce une nouvelle fois et dit :

« Très bien. Je te laisse rassembler tes affaires. On quitte la Citadelle dans quelques minutes. »

Alors qu'il rejoint le couloir, je fixe encore un moment la porte, puis je commence à mettre mes quelques vêtements dans mon sac, avec une seule pensée en tête ; cette fois, je suis revenue. Je suis revenue à moi parce que

Alistair a prononcé les mots justes, au bon moment, mais cela amplifie une autre crainte ; qu'en est-il d'un jour où il ne sera pas là ?

Cette fois-là, je n'en reviendrais pas.

J'en suis certaine.

J'y resterais.

Métaphoriquement, le loup prendra le dessus complet de moi, et pour être tout à fait réaliste, les autres, qu'il s'agisse de la Discordia ou de la Confrérie, devront m'abattre.

Lorsque je regagne le ré de chaussé de la Citadelle, Fauste et Bolkonski sont là pour dire au revoir à Alistair. Ils me permettent de retourner chez lui parce qu'ils sont mobilisés pour une affaire plus importante et d'après ce que j'en ai entendu ce matin, l'affaire en question est liée au grimoire arcadien.

D'autre part, Alistair semble être la seule personne qui soit en sécurité avec moi. C'est Fauste qui a relevé ce dernier point pendant le petit déjeuner et bien que je pourrais la contredire avec un argumentaire très complet, j'ai décidé de garder le silence. J'emboîte le pas à Alistair pour descendre une pente du col, et m'attends à ce que Fauste suive Bolkonski à l'intérieur de la citadelle, mais cette dernière nous accompagne.

« Ali va me déposer à Fayence, » donne-t-elle en guise d'explication à l'intention de mon regard interrogateur.

Je pense qu'il s'agit plutôt de me surveiller le temps du trajet, mais je fais semblant de la croire. Le voyage en voiture se déroule dans une atmosphère professionnelle, pendant laquelle Fauste et Alistair échangent des remarques concernant leurs responsabilités pour la Discordia. Contrairement à ses dires, Fauste nous escorte jusqu'à la boutique, au point de rester pour prendre un café. Finalement, elle se lève en saisissant son sac à main.

« Et n'oublie pas la réunion dans deux semaines, lance-t-elle à Alistair.

-Peut-être que si Gabrielle se contrôle toujours, elle pourra nous accompagner. »

Fauste me jette un regard circonspect :

« J'en doute. »

Il faut dire que je n'ai pas beaucoup parlé depuis qu'on a quitté la citadelle, et bien que cela ne soit pas nouveau, je crois qu'ils parviennent à faire la différence entre mon mutisme volontaire et celui que j'adopte parce que la perspective de me transformer de nouveau me terrifie tout bonnement. Pourtant, on ne peut pas dire qu'au travers des années, beaucoup de choses m'aient effrayé.

Alistair accompagne Fauste à l'extérieur de la boutique et je les entends marcher jusqu'au bout de la rue. J'ai le sentiment qu'il ne veut pas que j'entende ce qu'il a l'intention de lui dire. C'est ce qui me pousse à sortir par la fenêtre de ma chambre pour me glisser au-dessus des gouttières et enjamber silencieusement les tuiles pour passer de toits en toits jusqu'à l'endroit où les deux cachottiers se tiennent. Je ne suis qu'une ombre, même en levant les yeux, ils ne m'apercevraient pas.

En revanche, j'ai la voie libre pour écouter leurs propos.

J'intercepte Fauste, qui soupire ;

« Je ne suis pas sûre, Ali. Elle est nouvelle, nous devons rester discret.

-Mais elle pourrait être un atout. Tu as vu la manière dont elle se bat ? Et comment elle gère la situation ?

-Justement. Plus j'en apprends sur elle, plus j'ai la certitude que c'est une psychopathe. »

Il y a un silence, puis Alistair dit ;

« Tu te trompes.

-Tu as mis du temps à répliquer. Toi aussi tu le penses, ne le nie pas.

-Je pense qu'il y a autre chose. Elle est... »

Il n'arrive visiblement pas à me qualifier. Sa voix paraît un peu vulnérable lorsqu'il reprend ;

« J'aimerais juste lui donner une raison de se battre. »

Une raison de me battre ?

« La Discordia peut l'y aider, » ajoute-t-il, plus fermement.

Fauste rajuste son sac à main et grommelle ;

« J'y réfléchirais. »

Lorsque Alistair revient dans le salon, je sirote mon café, mais milles questions fourmillent dans mon esprit.

En cette fin d'après-midi, je lui donne un coup de main dans la boutique. Je me surprends à apprécier revenir dans cet endroit. Alistair reprend sa tenue d'alchimiste et m'explique la différence entre telles poudres et tels onguents. Mais lorsque la nuit tombe, elle fait disparaître toute trace de sécurité. Mes cauchemars sont peuplés de yeux vides, froids et morts et malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à me réveiller.

« Gabrielle, Gabrielle, réveilles-toi. »

Mes yeux s'ouvrent à la voix de Alistair.

L'odeur du sang m'atteint en premier les narines. Lorsque je suis complètement éveillée, je comprends conscience que mes griffes sont sorties pendant mon sommeil et que je me suis labourée les bras. Je me redresse pour m'asseoir, tressaillant à la vue des blessures sanguinolentes. Agenouillé près du lit, Alistair semble prêt à tourner de l'œil. Il garde cependant une certaine contenance lorsqu'il me dit :

« Cela guérira rapidement. La régénération des loups garous est très puissante. D'ici deux jours, il n'y paraîtra plus rien. »

Il marmonne deux trois malédictions à mon égard, puis quitte la pièce. Je crois qu'il est parti se recoucher, quand il revient avec une vieille sacoche de médecin. Je devine tous ses remèdes d'alchimiste à l'intérieur. Alors qu'il s'applique à désinfecter du mieux qu'il peut mes plaies, je lui explique :

« Je n'arrivais pas à me réveiller. »

Concentré depuis quelques minutes, il sursaute en entendant ma voix.

« Quoi ? bredouille-t-il.

-Je faisais un cauchemar et je n'arrivais pas à me réveiller, » insisté-je.

Il hoche ma tête, terminant en silence de mettre des pansements. Les boucles de ses cheveux sont toutes aplaties, démontrant que je l'ai sorti du lit. Après quelques minutes, il commence à ranger son matériel et referme sa sacoche.

« Tu veux en parler ? demande-t-il en se redressant.

-De quoi ?

-De ton cauchemar.

-Je n'ai pas huit ans. »

Il retient un sourire, mais c'est trop tard pour que je ne le remarque pas.

« Je ne voulais pas te réveiller, dis-je.

-Oh non, tu ne m'as pas réveillé. »

Mon odorat m'apprend qu'il ment. Et aussi qu'il est épuisé, alors je prétends un bâillement et le congédie de la main.

« La bête a besoin de dormir, maintenant. »

Il a l'air d'hésiter, mais finit quand même par sortir.

Mon odorat m'indique aussi qu'il passe le reste de la nuit à dormir derrière ma porte. Et même sans être un loup, je pourrais entendre ses ronflements jusque dans la chambre.

Je cours, fait une passe à Jeanne et cette dernière marque pour la seconde fois. Aussitôt, notre équipe est secoué de cris de joie. Une semaine s'est écoulée depuis la pleine lune et Fauste est revenue de sa mission, visiblement bredouille et sans grimoire. Pour compenser son échec, elle a décidé d'organiser une nouvelle réunion des membres et semble ravie de nous voir nous disputer un match de football. Cette fois, Alistair est de la partie. Il est plutôt mauvais, mais ça ne l'empêche pas de s'amuser.

À la pause, je récupère une bouteille d'eau et en bois quelques gorgées avant de m'en verser directement sur la tête. Mon attention se focalise sur les voix d'Alistair et de trois autres membres de la Discordia, parce que j'entends mon nom prononcé dans la conversation. L'idée que je distingue leurs propos semblent ne déranger personne puisqu'ils se trouvent à seulement quelques mètres de distance.

« Pourquoi est-ce que tu la gardes avec toi ? C'est trop dangereux.

-Elle se contrôle.

-C'est un nouveau loup. Elle ne contrôle rien du tout. »

Ils commencent à débattre, jusqu'à ce que le ton monte. En approchant, Fauste tape dans ses mains et grommelle son mécontentement.

« Que passe-t-il ici ? » s'agace-t-elle.

Je m'avance à mon tour, captant leur attention, alors j'énonce :

« Je préfère rester avec lui. Du coup il n'a pas le choix. »

Alistair hausse les sourcils parce qu'il sait que ce n'est pas tout à fait la vérité, mais je hausse les épaules. Il est vrai que je ne le dérange pas tant que ça, mais

il est visiblement le seul à pouvoir calmer mes pertes de contrôle, alors pourquoi voudrais-je m'en séparer ?

Lorsque Fauste annonce une nouvelle partie, je discerne plusieurs émotions négatives à mon encontre sur le terrain de jeu. Certains membres deviennent plus agressifs dans leurs gestes, mais j'essaie d'ignorer ce détail. Il était cependant plus facile de prétendre ne pas connaître l'animosité qu'on me nourrissait lorsque je n'avais pas à la sentir si distinctement.

L'après-midi touche à sa fin, quand je m'assois au soleil. M'accordant quelques minutes, j'observe la vaste vallée vert boisée, ainsi que la plaine, qui s'étend sous le Massif. La brume n'est pas très présente aujourd'hui. Mais depuis quelques jours, le printemps s'intensifie, annonçant les débuts d'un été brûlant.

Je finis par m'assoupir. Je manque de sommeil ces temps-ci, mes nuits étant envahie par des loups morts et cette fois-là, ça ne rate pas. Ma respiration devient plus laborieuse et au milieu des ombres qui envahissent mon esprit, je sens soudainement une présence à côté de moi.

Aussitôt, mon instinct de protection s'éveille. Les secondes suivantes, la chair est sous mes griffes, une voix m'interpelle et je reçois un coup sur le crâne. Un souvenir me manque, puis je reviens à moi. Camouflée sous un buisson, aux abords du bois qui longe le plateau, j'observe. Du sang dégouline sur ma tempe mais je sens déjà la plaie de mon crâne qui cicatrise. Ces derniers temps, ma guérison devient plus rapide, mes sens plus aiguisés, et je commence à sentir à quel point le loup devient moi.

Mes yeux sont rivés sur les individus rassemblés devant la Citadelle. J'en reconnais quelques-uns, mais les autres me font l'effet de silhouettes floues.

Fauste panse une vilaine lacération qui parcourt le bras de Bolkonski.

« C'est ma faute, dit-il.

-Elle a manqué de t'arracher la gorge. » réplique Fauste.

Elle enroule ensuite quelques bandes de tissu pour fabriquer une écharpe afin de mieux maintenir son bras blessé.

« Je me suis approché, insiste Bolkonski. Je l'ai surprise pendant qu'elle était en train de dormir.

-Tu aurais pu mourir.

-Elle n'a pas fait exprès.

-Je n'en suis pas si sûr, réplique quelqu'un dans la foule. Cette fille fait froid dans le dos. »

Fauste se lève et laisse les autres continuer le débat avec Bolkonski pendant qu'elle se dirige à l'intérieur de la Citadelle.

Je suis complètement un animal lorsque je fais le tour de la bâtisse et me glisse par la porte arrière de la cuisine. Alistair est assis, accoudé à la table, le visage caché entre les mains. Près du comptoir de travail, Fauste saisit la bouilloire et la pose bruyamment sur la table.

« Que crains-tu ? s'agace-t-elle en servant le thé dans deux tasses. Il n'y a pas plus féroce qu'un loup dans les environs. Il ne lui arrivera rien.

-Ce n'est pas ça... » marmonne Alistair en retirant lentement ses mains.

Il n'enchaîne pas tout de suite, mais après réflexion, il soupire :

« Elle déteste son loup. Elle se déteste elle-même. Je crains qu'elle... ne s' imagine pas vivre avec la bête à l'intérieur d'elle.

-Tu as peur qu'elle se suicide ? » comprend Fauste.

Ces mots me glacent les veines.

Je ne distingue pas la suite de la conversation parce que je me suis déjà échappée par la porte pour rejoindre la forêt.

Je cours de toutes mes forces.

J'ai l'impression d'être parcouru de décharges électriques et la terre me transmet son énergie. Je ne ralentis le rythme que lorsqu'une douleur sourde se déverse dans mes muscles et mes os. La transformation s'inverse.

Parce que dans une autre vie, j'avais cru pouvoir le faire.

J'avais cru pouvoir me sacrifier. J'avais cru pouvoir mourir pour ma cause.

Mais j'aime trop vivre pour accomplir un tel geste.

Ou je suis plus lâche que je l'imaginais.

Et si tel est le cas, devenir un loup n'est-il pas un prix suffisamment élevé à payer pour ma faiblesse de caractère ?

J'ignore combien de temps s'est écoulé lorsque je regagne la citadelle. D'un pas certain, je me dirige dans la cuisine, mais elle est vide, à présent. Je me rends finalement dans ma chambre, avec l'idée de prendre une douche, mes vêtements étant couverts de terres et de crasses.

Proprement vêtue, je croise Fauste dans le couloir. Cette dernière est visiblement soulagée et surprise de me voir en forme humaine. Elle m'annonce par la même occasion que le dîner est servi. Tout le long du repas, Alistair ne me décoche pas un mot. J'ai la nette impression qu'il m'évite. Fauste insiste pour que nous dormions tous deux à la citadelle ce soir, ce que Alistair accepte après m'avoir adressé un regard interrogateur auquel j'ai répondu par l'affirmative.

Je dors mal, mais ma présence de Alistair dans le couloir, derrière la porte de ma chambre, me conforte dans l'idée que je ne risque pas de me transformer au beau milieu de la nuit.

Lorsque je me réveille, l'odeur de Alistair n'est plus présente dans les alentours.

En ouvrant les volets de ma chambre, je découvre que la matinée est très avancée. Depuis que j'ai quitté la Confrérie, je n'ai jamais dormi aussi tard. Je fais l'effort de m'habiller en tenue de sport, et regagne la cuisine à l'étage du bas.

Alistair y prépare du café, près du robinet. Passant à côté de lui, j'ouvre le réfrigérateur et prends du lait. Je me déplace ensuite, ouvre un placard et récupère une boîte de céréales. Je dépose mon butin sur la table, emprunte un bol, une cuillère et enfin, je m'installe.

Tout ce temps, Alistair garde les yeux rivés sur la machine à café. Mes yeux fixés sur son dos, je fais tourner les céréales dans mon bol.

« Je ne comptes pas mourir, tu sais ? »

Ses épaules se figent. Il y a un silence. Lentement, Alistair récupère sa tasse de café, mais ne me confronte toujours pas.

« D'accord, lâche-t-il d'une voix sèche.

-Vraiment. » insisté-je.

Après quelques secondes, il se retourne, la tasse à la main. Nonchalant, il s'appuie dos contre le comptoir de la cuisine.

Mes yeux cherchent son regard. Il les trouve pour moi. Son expression est plus sérieuse que jamais.

« Je te crois. » finit-il par dire.

Je hoche la tête, satisfaite, et reprend une bouchée de céréales.

Nous nous apprêtons à quitter la Citadelle, lorsque Fauste surgit soudainement, et je prends alors conscience de l'effervescence qui a envahi la bâtisse ainsi que tous ses résidents.

« Une embuscade sur la Nationale ! annonce Fauste. Un escadron de chasseurs a pris en chasse Jeanne et Greg en voiture. »

Bolkonski surgit du couloir, accompagné de sept autres membres de la Discordia. Tous sont armés jusqu'aux dents, qu'il s'agisse d'épées, de pistolets ou de simples de coutelas.

« Allons-y ! » ordonne-t-il.

Sans réfléchir, je suis le mouvement de la troupe, tandis que nous dévalons la pente jusqu'aux véhicules, garés plus en contre-bas. Nous sommes quatre, incluant Fauste, Bolkonski et Alistair, à nous entasser dans la voiture de ce dernier. Le véhicule démarre en trombe, faisant jaillir des particules de poussières, tandis qu'il regagne le chemin terreux.

Les mains sur le volant, Alistair me lance :

« Gabrielle, vérifie mes poches de poudres dans la boîte à gants. »

J'énumère les produits qui s'y trouve tandis qu'il acquiesce ou grimace en demandant de mélanger tel minéraux avec tel autre. Lorsqu'il est enfin satisfait, je referme la boîte à gants. Nous sommes partis depuis dix minutes, quand je déclare ;

« J'ai besoin d'une arme.

-Non, toi tu restes en arrière. » réplique Bolkonski.

Cette protestation est si absurde que j'en reste muette pendant quelques secondes. Gabrielle Veermer qui reste en retrait pendant un combat ?

On a toujours préféré m'envoyer sur le front car c'était l'assurance de remporter une bataille sans subir trop de pertes.

« Je sais me battre, dis-je après un silence.

-Peut-être, concède Fauste. Mais tu es un jeune loup. C'est trop dangereux de t'envoyer au milieu d'un...

-Le loup est d'accord. » la coupé-je.

Personne ne réplique cette fois, alors je considère cela comme une approbation de leur part.

Les chemins de terres sont bientôt remplacés par des lignes goudronneuses, avant que nous ne rejoignons une route de campagne. Alistair roule encore quelques minutes, et c'est le temps qu'il faut pour atteindre la voiture accidentée de Jeanne. Le véhicule se trouve sur le bas-côté, retourné sur le flanc. À sa gauche, la forêt continue de s'étendre. Au-delà de là, pas très loin au-dessus de nous, s'élève le Rocher de Roquebrune.

En descendant de la voiture, je renifle aussitôt le sang, la peur et l'excitation de la chasse. Mais plus que ces odeurs, c'est celle de la mort qui me fait éternuer et elle appartient au corps de Greg, étendu près du véhicule.

Fauste avance tout de même pour vérifier s'il respire.

je ne prends pas la peine de lui dire que c'est inutile ; j'ai autre chose en tête.

On ne peut plus rien pour lui, en revanche, Jeanne n'est pas là et les chasseurs non plus.

Mon ouïe distingue vaguement le brouhaha d'une ville, pas très loin.

« Quelle est la commune la plus proche dans les environs ? » lancé-je en essayant de rassembler mes souvenirs géographiques.

-Le Muy, répond Bolkonski, l'épée levée, tendu et inquiet. C'est un petit village.

-Alors c'est par là qu'ils sont partis. »

Mon loup est ravi de la tournure des événements. La perspective d'une chasse le rend toujours fébrile.

« Allez-y, » lance Fauste.

Aussitôt, Alistair, Bolkonsky et moi délaissons le véhicule et nous glissons dans la forêt.

Le Muy est effectivement une très petite localité. Mes anciens réflexes de chasseurs analysent immédiatement les lieux. Si j'avais été aux commandes d'une unité de la Confrérie, créer du grabuge ici serait une très mauvaise idée, bien trop facilement repérable. Je renifle l'odeur de Jeanne tandis que nous parcourons les ruelles étroites, non sans rappeler une bourgade moyenâgeuse. D'autres membres de la Discordia sillonnent également les corridors parallèles. Mais le loup distingue surtout pas moins de douze soldats de la Confrérie à proximité.

Alistair, Bolkonski et moi nous apprêtons à tourner dans une ruelle, lorsque j'entends des pas ennemis. Je fais signe aux autres de se plaquer contre le mur. Dès que le soldat passe devant nous, je l'immobilise en quelques prises.

« Vous êtes combien, exactement ? » murmuré-je à son oreille.

Le soldat crache des mots en latin et m'insulte de *sale bon samaritain de la Discordia*, alors je lui brise le cou.

Tandis qu'il s'affaisse, je récupère le pistolet à sa ceinture et étrangement, le fait de tenir une arme familière dans le creux de ma main, m'apaise. La mort, la traque, tout cela est mon domaine d'expertise. C'est ce pourquoi j'ai été entraîné toute vie et c'est tout ce que je sais faire.

Je me redresse, mes yeux se posent sur Alistair et Bolkonski, qui eux observent le cadavre.

Depuis le temps, Alistair a compris que mon passé a été couverts d'embuches. Qu'aucune personne ne peut détenir de telles aptitudes de combats en ayant eu une vie paisible.

Mais il ne sait pas à quel point.

Mon ouïe capte des sons de combat trois ruelles plus loin, et je fais signe aux autres de me suivre.

La Confrérie va bientôt regretter d'avoir formé le meilleur tueur depuis des décennies.

Me glissant entre les corridors de la ville, je sème vite Alistair et Bolkonski, pas suffisamment rapides à mon goût. Quelques mètres plus loin, je découvre Jeanne aux prises avec deux soldats de la Confrérie. Elle ne possède visiblement pas l'avantage, dans cette ruelle étroite. Sans hésiter, j'avance, colle une balle de pistolet dans le front de l'un, puis rate l'autre, mon projectile atteignant son épaule. Qu'à cela tienne ; je bondis, mes jambes balayent les siennes, ma botte cogne son crâne et je tire une nouvelle balle entre les deux yeux.

Jeanne a du sang qui coule le long de son cou et un bras qui semble blessé, mais elle est vivante.

Je lui adresse un signe de tête et repart, concentrée sur les autres assaillants. Des bruits dans une rue adjacente, m'indiquent un autre affrontement. Je grimpe sur un toit, marche lentement jusqu'à l'autre rebord et discerne quelques membres de la Discordia en altercation contre pas moins neuf membres de la Confrérie.

Mais là où réside le problème, c'est que la Confrérie entraîne des tueurs, et la Discordia, des défenseurs. Ces derniers n'ont aucune chance.

Ou, plutôt, il n'en avait aucune.

Je glisse du toit, atterrit sur les épaules d'un soldat et lui tire dans la tête. Dans un autre geste, je récupère un coutelas de son uniforme, esquive quelques balles, puis me jette sur l'ennemi suivant.

À l'odeur, je sais déjà que certains soldats de mon unité couvrent le terrain. Leurs visages surpris m'offrent d'ailleurs de précieuses secondes d'avance afin de les tuer. Pendant le combat, j'écope d'une petite entaille le long du bras, une légère éraflure sur le genoux, mais globalement, je suis en forme. Je me sens presque de nouveau moi-même.

Mais dès l'instant où cette pensée se profile dans mon esprit, je comprends mon erreur.

La bête me prend en traître au pire moment. Je m'apprête à achever l'avant dernier assaillant, quand mon regard tombe sur le reflet du loup dans la vitrine d'une façade. Aussitôt, un soubresaut me secoue.

Je croyais pourtant qu'il était d'accord pour me laisser les rênes dans ce combat. De toute évidence, la bête est trop impatiente pour ça.

Et c'est le moment que choisit la femme pour intervenir.

Je l'entends à peine approcher, quand elle surgit. Des effluves de Confrérie dans l'air, elle essaie de me pourfendre d'une épée médiévale.

« *Proditor !* » siffle-t-elle.

Après deux coups, je parviens à la désarmer. Mais quelques secondes plus tard, elle me bloque avec une prise, puis me propulse sur la gauche, contre la façade.

Des craquements retentissent dans mes oreilles. Je passe à travers la vitre. Les éclats de verre transpercent ma peau et l'instant suivant, je retombe sur le carrelage de l'établissement.

Un autre membre de la Confrérie apparaît et mitraille la façade.

Je m'aplatis sur le sol, félicitant mon loup pour son manque de jugeote. C'est alors qu'un des soldats s'écroulent sous un coup de Bolkonski et une explosion atteint la femme dans le dos. Derrière eux, apparaissent le maître d'arme, ainsi qu'Alistair.

Je me relève, pas si blessée que cela, et m'avance tandis que les deux ennemis sont tenus en joute par des membres de la Discordia. Mon oreille m'indique la présence de Fauste, à quelques mètres. Je marche, enjambe ce qu'il reste de la vitrine, et regagne la rue. Sans perdre une seconde, les griffes sortent de ma main droite.

« Gabrielle, nous avons besoin d'otage, lance précipitamment Bolkonski.

-Gabrielle, arrêtes toi ! » m'ordonne Fauste en faisant un pas vers moi.

Mais je n'écoute personne, et je fais ce que j'ai à faire

Ils ont vu mon visage. Ils doivent mourir.

CHAPITRE SEPT

« Une réunion ? » répété-je.

Alistair et moi sommes installés sur son canapé et peinons à choisir quel film nous voulons voir depuis dix minutes déjà.

-Oui, reprend-t-il. Une réunion de la Discordia. »

Il se lève pour récupérer des couvertures dans une étagère, tout en continuant à mon adresse :

« Je pense que tu peux apporter beaucoup à notre cause. »

À la suite du combat, la Discordia a mis en place un plan de nettoyage au Muy. Grâce à l'influence de Fauste, la police a conclu à une rixe de rues. Nous sommes tous rentrés à la citadelle pour faire le point de la situation, à la fois stratégique et médicale. Il était temps de lécher ses blessures et préparer la prochaine bataille. Je terminais de panser mon bras, quand Bolkonski s'est approché en souriant :

« On dirait que l'instinct de meute te gagne, Gabrielle. »

Me voyant hausser un sourcil, il a clarifié ;

« C'est un instinct de meute. Tu as envie de les protéger.

-De les protéger ? Qui ça... ? »

J'ai froncé les sourcils en reprenant ;

« Les membres de la Discordia ? »

-En quoi est-ce si absurde ? » a demandé Bolkonski, sans doute surpris par mon ton si ahuri.

J'y ai réfléchi un instant.

Bien sûr, au cours de ces dernières années, j'avais protégé certains individus de la Confrérie. Si on désertait en plein combat ou qu'on ne portait pas assistance à un camarade, nous étions jeté dans la cage ; le loup garou qui s'y trouvait

vous réduisait en charpie si vous ne parveniez pas à tenir plus de dix minutes contre lui. Autrement dit, ce n'était pas une fin enviable, en plus d'un déshonneur sur toutes nos prouesses de chasses précédentes.

Mais, Bolkonski a tort. Je n'ai pas réellement aidé la Discordia, tout à l'heure. Je me suis plutôt aidée moi-même.

Cela dit, malgré l'exécution des deux soldats désarmés, ce que les membres de la Discordia ont considéré comme un accès de fureur du loup, j'ai en parallèle marqué des points dans leur estime. Cela s'est confirmé alors qu'Alistair et moi nous apprêtions à quitter le col. Fauste s'est avancée, se lançant dans une tirade habituelle sur le fait d'être prudent en rentrant à la maison, mais alors que nous tournions les talons pour descendre la pente, nous avons entendu dans notre dos ;

« Et Ali ? »

Ce dernier a fait de nouveau face à Fauste et j'ai jeté un coup d'œil en arrière.

« C'est d'accord, a-t-elle dit en m'observant. Elle peut venir à la réunion à la fin de la semaine. »

Alors que nous regagnions la boutique, Alistair m'a expliqué plus en détails l'organisation de la Discordia, constituée de petits groupes répartis géographiquement à travers l'Europe, avec un leader à la tête de chaque cohorte. Plissant les lèvres, je me suis fait la réflexion qu'ils étaient bien moins organisés que la Confrérie, mais je n'ai rien répliqué. Nous avons ensuite débattu le reste de la soirée du film que nous voulions regarder.

Alistair attrape les couvertures sur l'étagère, tandis que mon regard tombe sur une sélection de films de loups garous. Je la parcours en silence, tandis que mes pensées se perdent dans les méandres de mon esprit, pour en fin de compte, n'en faire surgir que le pire.

« Il y a une vieille citation qu'on m'a souvent répété ; il paraît que lorsqu'on tue une personne, le paradoxe, c'est qu'on la fait vivre en nous pour toujours...

Qu'elle nous hante. »

Alistair se retourne lentement vers moi, alors j'ajoute en le regardant :

« Depuis que je subis la transformation, je me rappelle de celui qui m'a mordu.

Toutes les nuits. »

Alistair approche et dépose doucement les couvertures sur le canapé, mais il ne s'assoit pas.

« Je n'avais jamais compris cette citation, continué-je, mais maintenant, elle prend tout son sens. Toutes les nuits, mes yeux rencontrent ceux d'un loup mort, et dans leur reflet, j'y vois le mien.

-Tu as tué celui qui t'a mordu. » comprend doucement Alistair en s'installant à côté de moi.

Il ne me touche pas, mais il est présent, demeurant silencieux un moment, avant de dire :

« Je me doutais que ça n'avait pas été facile... Ta vie avant moi, je veux dire. »

Mes yeux glissent vers la télévision et je montre un film policier.

« Tiens, on n'a qu'à essayer ça.

-Vendu. » acquiesce Alistair.

Nous lançons le film, Alistair me donne une couverture, se couvre de la sienne, puis après un énième silence, il dit :

« Lorsque Fauste t'a posé la question, la première fois, tu as dit que c'était des chasseurs, qui l'avait tué... »

Je hausse les épaules. Il me file un coup de coude :

« Bon, je comprends que tu aies menti. Tu ne voulais qu'on sache alors à quel point tu es dangereuse. »

La véracité de ces mots me glacent le sang. Je ne parviens pas à maîtriser l'émotion.

« Hé, c'était une blague. » me dit Alistair.

J'essaie de sourire, mais cela se transforme en grimace.

Tout le long du film, j'essaie d'ignorer la sensation du loup qui observe. J'ai l'impression que la bête me ronge de plus en plus à l'intérieur, autant physiquement que psychologiquement. Elle a réussie à prendre le dessus dans la bataille du Muy et elle n'a pas abandonné. Elle attend simplement son heure. Je m'endors au milieu du film, mais me réveille à la voix d' Alistair qui grommelle tout seul :

« Je perds la tête. C'est tout.

-Qu'est-ce que tu dis ? grommelé-je, en gardant les yeux clos.

-Mmh, rien.

Je soulève les paupières et remarque qu'il s'est déplacé entre temps. Alistair est assis dans le fauteuil, au coin de la pièce. Il regarde le vide, malgré le fait que la télévision soit toujours allumée.

« Tu veux pas aller dormir dans un vrai lit pour une fois ? » lancé-je.

Pensant que je m'étais rendormie, ma voix le fait sursauter. Ses yeux croisent les miens.

« Quoi ? demande-t-il.

-Je sais que tu passes tes nuits devant ma porte. »

Pendant un moment, il ne trouve rien à répondre. Puis finalement, il lance en soupirant ;

« Je veux seulement éviter que tu te blesses.

-Ce n'est pas possible.

-Les autres voient en toi une combattante aguerrie et que le fait que tu maîtrises très bien ton loup, mais moi, je sais ce qu'il en sait. Je sais que tu as du mal avec lui, et... »

Je me redresse lentement pour me mettre en position assise, alors que la couverture retombe à moitié par terre.

« Je n'ai pas tant de mal que ça, » dis-je.

Son irritation m'atteint les narines.

« Je sais, je sais, » grommelle-t-il.

Je cligne plusieurs fois des yeux, puis dit :

« Non, tu ne sais pas. »

Il relève la tête.

« Tu ne comprends pas, répété-je. Il y a une raison pour laquelle la bête reste si calme avec moi. Je ne suis pas si forte que ça... »

Il hausse les sourcils, alors je développe ;

« Parce qu'elle et moi... nous sommes pareilles. »

Ignorant son expression, je continue ;

« J'ai beau tourner la question encore et encore dans ma tête. J'ai beau chercher une autre alternative, il n'y a qu'une réponse possible ; nous nous ressemblons trop pour représenter une véritable menace et s'engager dans une lutte de pouvoir. Prendre l'ascendant sur l'autre n'est pas nécessaire quand ce dernier possède la même essence que toi. »

Je n'entends presque pas Alistair se lever, et me crispe lorsqu'il vient s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

« De quoi est-ce que tu parles ? » demande-t-il finalement.

Je pince les lèvres, réfléchissant à la meilleure manière de le formuler ;

« Je suis trop sauvage pour elle. »

Alistair m'observe, puis détache lentement ses mots lorsqu'il reprend avec un sourire ;

« Pour être honnête, je pense que tu es trop sauvage pour n'importe qui, mais... »

Alistair se perd dans sa réflexion, alors mon attention se concentre un instant sur le film, qui continue de se dérouler à la télévision.

« ... tu sais, *interger vitae* ? reprend finalement Alistair. Je pense que le fond du poème se compose d'une autre philosophie... et celle-ci se poserait la question suivante ; quelque part, ne sommes-nous pas tous sauvages ? »

Ses mots restent dans ma tête toute la nuit, et les jours suivants. J'y repense même alors que nous sommes en chemin pour la réunion de la Discordia.

Depuis le siège passager, j'observe l'extérieur, où défilent des près et des champs de cultures, qui sont ensuite remplacés par des bosquets d'arbres fournis, avant qu'un panneau n'annonce l'arrivée à Callas. L'endroit du rendez-vous n'est pas très loin de Fayence, mais j'ai quand même l'impression que le trajet a duré une éternité.

« Tous les villages se ressemblent dans le coin, observé-je en faisant des comparaisons entre les habitations en pierre que nous longeons et les maisons étroites du Muy.

-C'est ainsi qu'elles ont été construites, répond Alistair en descendant de la voiture. Ces hameaux représentaient la propriété de certains Seigneurs à l'époque du Moyen-Âge.

-On ressent... le poids historique, » me risqué-je à dire, mais c'est pire que ça.

Peut-être est-ce à cause du loup, mais je ressens une drôle de douleur dans l'estomac. Lorsque mes pieds se posent par terre, en sortant du véhicule, je

perçois comme de vieilles odeurs de sang, mais si anciennes que le reste du monde a depuis oublié les tragédies liées à cet endroit et seules demeurent quelques effluves que mon odorat affuté distingue encore.

Je laisse pourtant Alistair me guider à travers les petites ruelles, jusqu'à atteindre la sortie Nord de la ville. Nous nous éloignons ensuite de Callas, et nous enfonçons à travers un bosquet d'arbres. Après quelques minutes, une bâtisse à l'aspect neuf, presque industrielle, apparaît entre les branches des chênes. On dirait un entrepôt. J'entends du mouvement à l'intérieur et des odeurs si nombreuses et différentes qu'elles se mélangent. Je dénombre pas moins d'une vingtaine de personnes.

Lorsque nous passons le palier, la pierre froide apporte une fraîcheur sur ma peau qui contraste avec la chaleur de l'extérieur. Au milieu de la pièce, se tiennent plusieurs individus qui discutent, autour d'une grande table surchargée de documents, de cartes ; vraisemblablement, de plans d'attaque. Quelques personnes saluent Alistair, me jetant au passage des regards curieux. Je repère Bolkonski et Fauste parmi la foule, mais ce qui retient mon attention, ce sont les odeurs de loups garous. Je les renifle pour la première fois depuis mon évasion de la Confrérie, au point que je pensais que la Discordia n'en possédait pas.

Ils ressemblent davantage à des guerriers que les autres membres de la Discordia, et cela est sans doute due à la métamorphose. Mais leur présence me paraît également plus étouffante, comme si leurs énergies étaient si puissantes qu'elles camouflaient celles des autres, et j'en viens à ne ressentir que cela.

« Ainsi, vous avez bien des loups dans vos rangs, lâché-je.

-Bien sûr, sourit Alistair. On leur assigne en réalité les tâches les plus ardues de l'organisation... Pourquoi ? Tu en doutais ? »

Je hausse les épaules.

Nous nous dirigeons vers la table, où un groupe semble en grande discussion.

Alistair mentionne quelques noms, auxquels répondent respectivement lesdites personnes, puis il arrive au dernier de la file.

« Je te présente notre meilleur tacticien. On ne le voit pas beaucoup, mais il n'y a pas mieux que lui pour préparer nos actions. »

Son odeur atteint mes narines pour la première fois depuis que nous sommes entrés dans l'entrepôt, et lorsque le tacticien se retourne, il manque de lâcher ses plans.

« Gabrielle ? »

Mon cœur cogne sourdement dans ma poitrine. Alistair s'avance à côté de moi ;

« Tu connais Gabrielle ? »

Marceau m'observe ; je n'y discerne aucune sympathie, seulement de la glace coupante. Il me croyait sans doute morte depuis des semaines. Il est sûrement déçu.

La vérité, c'est que je suis certaine de tous ses émotions dont les effluves m'irritent les narines ; j'essaie de ne pas les analyser plus longuement que nécessaire.

Marceau pose brusquement les plans sur la table et me fixe en croisant les bras ;

« Oui c'est ma sœur. Je peux savoir ce qui t'as pris de l'amener ici ?

-Ta sœur... répète Fauste en avançant, intriguée. Mais tu m'avais dit que ta sœur... »

Elle ne termine pas sa phrase, puis m'observe avec une expression de dureté que je ne lui ai encore jamais connu ;

« Ta sœur est le Carnage du Vidauban. »

Ce titre plonge la pièce dans une tension si palpable que mêmes les humains doivent la sentir qui plombe leurs épaules. J'essaie d'ignorer leurs troubles ; ce n'est pas simple, l'agitation émotionnelle imprègne tant l'atmosphère qu'elles laaturent. Ça me donne presque l'impression de ne plus pouvoir respirer.

« Que quelqu'un la sorte de là ! » s'exclame, soudainement un homme, sur la droite, les poings serrés.

Marceau recule d'un pas et m'observe, les sourcils froncés ;

« Tu es un loup maintenant ? »

Des murmures grandissent dans mon dos, inondés de menaces de morts.

Une autre personne s'écrie :

« Qu'on la tue ! »

-Loup ou pas, elle fait partie de la Confrérie, grogne quelqu'un d'autre en me reniflant de loin. Elle pue le sang des Veermer.

-Hé, grommelle mon frère.

-Pas toi. Tu m'as compris, grommelle le loup garou.

-Loup ou pas, elle n'a rien à faire ici. » proteste une autre personne.

Finalement, Bolkonski s'avance, en homme à la carrure imposante, il m'observe, puis balaie l'assemblée du regard.

« Elle ne peut pas rester ici. Nous non plus. Nous prendrons nos précautions au cas où elle révélerait cette cachette.

-Elle ne peut plus la révéler si elle est morte. »

S'ensuit un débat important concernant mon exécution potentielle, mais mon regard reste posé sur mon frère, qui ne semble pas vouloir prendre part à la discussion, autant pour me condamner que pour me défendre. Fauste,

Bolkonski, Jeanne et bien d'autres paillent dans mes oreilles, mais cela ne ressemble qu'à des crissements qui emplissent l'espace.

J'entends alors ses premiers mots depuis la révélation.

« On ne réussirait pas à la tuer. »

C'est Alistair qui a parlé.

Je peux distinguer la fureur qui s'échappe de chaque pore de sa peau. Mes yeux se portent sur lui, de même que les regards de toute l'assemblée.

Aux regards inquisiteurs des autres, il développe ;

« Elle est plus forte que nous tous réunis, dit-il en pesant chacun de ses mots. Si elle le souhaitait, elle pourrait tous nous décimer en moins de dix minutes. »

Je ne sais pas si c'est exact ; effectivement, je pourrais leur faire subir un pourcentage de pertes considérables, mais pas en m'en sortant indemne. Je me laisserais pas abattre comme un lapin, c'est certain, mais il doit surestimer mes compétences s'il me croit capable de m'en sortir sans une égratignure.

Son intervention a le mérite de faire réfléchir l'assemblée.

« Elle doit partir. » assène finalement Bolkonski.

Alistair hoche la tête, mais avant qu'il ait le temps d'ajouter quoi que ce soit, Bolkonski enchaîne :

« Relâchons-là sur le territoire des Veermer. Ils la charcuteront à notre place, et elle sait bien à quel point ils savent y faire avec les loups... mêmes les plus tenaces.

-Qui va... commence un autre.

-Je l'emmène, le coupe Alistair.

-Alistair, avertie Bolkonski. Elle pourrait...

-Je l'emmène. »

Je pense qu'il allait dire que je pouvais le tuer. Je ne sais pas comment Alistair peut être certain que je ne le ferais pas. Peut-être compte-t-il me tuer lui-

même ? Cette mort-là se révélerait mille fois préférables à ce qui m'attend sur les terres des Veermer. Parce que lorsque la Confrérie m'attraperait...

Si j'avais été quelqu'un d'autre, j'aurais certainement supplié. Je me serais mise à genoux. J'aurais laissé toute l'horreur que la perspective de cette fin m'habiter. J'aurais hurlé pour avoir leur pitié.

Mais je ne suis pas en position de pouvoir supplier et je ne mérite la pitié de personne ; je n'en ai jamais eu beaucoup pour mes propres victimes.

Alistair sort de la pièce, sans vérifier que je le suis. J'observe chacun des visages présents, dont celui de mon frère. Mon expression demeure aussi impassible que les leurs explosent d'émotions, reflétant la colère, le désir de vengeance et la satisfaction de ce qui m'attend d'ici quelques heures.

Alistair ne m'adresse pas un mot lorsque je grimpe dans la voiture dont le moteur bourdonne déjà. Il part à toute allure et s'engage sur la chaussée, descendant vers le Sud, direction l'autoroute. Les arbres défilent derrière les vitres de la voiture. De tout le trajet, Alistair ne demande rien, ne lâche pas une syllabe. Ses émotions, en revanche, tourbillonnent dans l'habitacle.

Je trace des dessins dans la buée de la vitre. La nationale est vide et déserte à cette heure aussi tardive ; je me concentre sur mes croquis sur la vitre. Je ne prête pas grande attention à l'extérieur, parce que mon cœur bat de manière douloureuse dans ma poitrine. Le temps s'étire, et les émotions de Alistair m'étouffent presque. J'ouvre la fenêtre pour obtenir un air plus frais, et c'est alors que je cligne plusieurs fois des yeux en découvrant les panneaux que nous dépassons. Je croyais qu'il m'emmenait sur la terre des Veermer, plus à l'ouest, mais nous allons dans la mauvaise direction, plein est.

Pour autant, je ne fais pas de commentaires. Au bout de longues heures silencieuses, Alistair quitte l'autoroute pour s'engager sur de petites routes de campagnes et notre voyage nous mène aux portes de l'Italie. À ce moment-là, Alistair fait déboîter la voiture sur le bas-côté et s'arrête brusquement. Je le regarde.

Les yeux rivés droit devant lui, il lâche ;

« Descends. »

Ses dents grincent, sa mâchoire est serrée ; s'il avait été un loup, il m'aurait déjà arraché la gorge.

Je pince les lèvres, mais hoche la tête.

Sitôt que j'ai refermé la porte, je sens ma gorge qui se serre, et ma respiration se faisant plus difficile. Je tourne le dos au véhicule et m'éloigne. Dans mon dos, j'entends la voiture qui démarre en trombe.

Lorsque je me retourne, elle a déjà disparu.

Alistair aussi.

Je redresse mes épaules, contrôlant ma respiration. J'ai l'impression que mon cœur s'est effondré sur lui-même à l'intérieur de ma poitrine.

Je ne sais pas exactement à quoi c'est dû ; la réunion désastreuse qui vient de se dérouler, le sentiment de trahison d'Alistair ou l'idée plus global, que je me retrouve toute seule.

Après ma morsure, j'ai quitté les miens. J'ai survécu un moment, cherchant des alliés qui n'existaient pas ; parce que le Carnage du Vidauban n'en avait plus.

Ceux qui étaient mes camarades de combat cherchaient à me tuer et ceux qui auraient aidé n'importe quel loup en perdition aurait préféré me voir morte aussi, en tant qu'ancien membre de la Confrérie.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

Le pire, c'est que je n'ai aucun argument pour aucun des deux camps. Je suis l'ennemi à abattre quel que soit la cause qu'ils défendent. Alors je commence à avancer. Je ne sais pas trop où je vais, aussi je me contente de longer la route, sachant que je pourrais traverser la frontière italienne d'ici quelques minutes.

*Sive per Syrtes iter aestuosas,
Sive facturus per inhospitalem Caucasum,
Vel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes.*

*Qu'il ait à faire la route, à travers les Syrtes torrides,
À travers le Caucase inhospitalier
Ou les pays qu'arrose l'Hydaspe fabuleux.*

Non, le pire, décidé-je finalement, c'est que j'ai moi-même profondément conscience de n'avoir donné aucune bonne raison à personne de vouloir m'aider. J'ai commis trop de torts envers tout le monde.

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

Dans un premier temps, je tends l'oreille pour espérer faire du stop, mais la route est obstinément déserte. Je renonce finalement à voir un véhicule, puis je me persuade que ce n'est pas si mal.

Je suis en forme, je suis un loup, je peux marcher jusqu'à la fin des temps si nécessaire.

Cela me fait même du bien ; l'avantage d'être redoutée par tous, c'est que je suis incontestablement le plus grand prédateur des environs. Je suis le monstre que personne ne côtoierait jamais. Peut-être que si j'avais le choix, je ne me côtoierais pas non plus, qui sait ?

Mais comme cette option n'existe pas, je continue de marcher en fredonnant la vieille berceuse de la Confrérie.

*Quale potentum neque militaris
Daunia latis alit aesculetis,
Nec Jubae tellus general, leonum
Arida nutrix.*

*Un monstre tel que la Daunie guerrière
N'en nourrit pas dans ses vastes bois de chênes,
Tel que la terre de Juba, nourrice aride des lions,
N'en a jamais connu.*

La nuit s'installe, la brume s'élève, la brise souffle doucement dans les branches des arbres et seules les étoiles me tiendront compagnie cette nuit.

Qu'avait dit Bolkonski ? Que j'apprenais l'instinct de la meute ? J'y réfléchis un moment, et il se révèle qu'il avait raison. Le Carnage du Vidauban n'a besoin de personne, mais le loup, à l'intérieur, ne s'est jamais senti aussi délaissé. Alors que le gravier crisse sous mes chaussures, seul son à retentir dans ce silence nocturne, je découvre une toute autre dimension à la sensation de loup solitaire.

Je suis tellement concentrée sur les ressentis de la bête, que j'en oublie les bruits extérieurs. C'est seulement au bout d'une demi-heure que je prends conscience que je suis suivie depuis un petit moment. Je ne perturbe cependant pas mon rythme, attendant d'analyser davantage la situation. Alors la brise tourne et l'odeur m'atteint les narines ; des soldats de la Discordia.

Non seulement je ne suis pas aussi seule que je le pensais, mais en plus, je suis traquée.

Lorsque j'ouvre yeux, je suis plongée dans la douleur et l'obscurité. La torture dure depuis quatre jours déjà. Même emprisonnée, je sais que la pleine lune est à présent haute dans le ciel. Depuis que j'ai pris ma forme de loup, sans aucune barrière, ni chanson pour me faire revenir, mes anciens camarades de chasse semblent être beaucoup plus enthousiastes à l'idée de me faire souffrir. On dirait que cela leur rappelle que je ne suis plus humaine, alors je ne mérite aucune hésitation, ni demi-mesures de leur part. Clio, notamment, mon ancienne camarade de chasse, semble y prendre beaucoup de plaisir.

L'unité m'a pris en embuscade à quelques mètres de la frontière italienne. J'ai reconnu certaines odeurs, mais la branche de la Confrérie marseillaise avait dû faire appel à une alliance générale, car ils étaient nombreux et pour beaucoup, inconnus. Au nombre de quarante, je suis parvenue à en éliminer presque deux dizaines, mais en écopant de sévères blessures qui m'ont affaiblie et qui ont facilité ma neutralisation pour le reste de la cohorte. La notion du temps est devenue très confuse, depuis, et je ne la distingue que sommairement grâce aux sensations que la pleine lune impose à mon corps, à savoir que le jour me rend plus faible, la nuit, plus incontrôlable.

Quant à la douleur, elle ne s'arrête jamais.

Les chasseurs de la Confrérie sont très doués pour faire subir les pires supplices à leurs proies ou leurs ennemis, en prenant bien garde de ne pas les achever. Ils veulent me faire tenir le plus longtemps possible afin d'être certains que

j'obtienne la punition que je mérite, et ainsi faire de moi, un exemple d'autant plus dissuasif.

La première semaine, se déroule ainsi sous l'influence puissante de la pleine lune. Mais la deuxième semaine s'entame dans un calvaire car dans mes marmonnements, il est établi que j'ai été en contact avec la Discordia.

La Confrérie a beau être animée par un désir de vengeance, ce dernier n'est rien comparé à la possibilité d'obtenir des renseignements concernant le camp ennemi.

Cela fait déjà longtemps que mon esprit erre dans le brouillard, apportant aux membres de la Confrérie, révélations sur révélations concernant les dispositifs de leurs opposants, le nombre de leurs groupes, leurs préparatifs, certains emplacements et je parviens même à énoncer des détails que je ne me souviens même pas avoir retenu, avant qu'une nouvelle lacération de souffrance ne me plonge dans les recoins les plus reculés de mon esprit. Je sens venir le traquenard lorsqu'un de mes geôliers « oublie » un soir de fermer la porte de ma cellule.

Si je m'échappe, ils espèrent que je les conduise directement au cœur de la Discordia. Ils connaissent déjà beaucoup d'indications, pourtant et sans mon aide, j'estime qu'il leur faudra à peine trois jours pour découvrir la localisation exacte. Ils espèrent quand même gagner du temps à mon insu

Je pourrais peut-être m'enfuir ailleurs.

Je suis certaine qu'ils ont dû y penser.

La seule raison pour laquelle ils seraient prêt à courir ce risque, c'est qu'ils m'ont porté une blessure trop grave pour guérir.

Ils me savent condamnée.

Je ne doute pas qu'ils soient persuadés de pouvoir me retrouver n'importe où. Blessée comme je le suis, ils ne mettront pas longtemps à me dénicher, et m'achever. Ou si je meurs avant, ils rapporteront ma dépouille en symbole aux hauts placés de Marseille.

Je revois Alistair, ces dernières semaines, plus inquiet pour moi, que je ne le suis pour moi-même. Allant même à l'encontre de ses pairs pour que j'ai la vie sauve, malgré son sentiment de trahison.

Ma décision est prise en une fraction de seconde.

Ils savent déjà tout.

Ils retrouveront de toute manière la Discordia.

Ils me retrouveront où que j'aie également.

Je vais mourir, et ça ne sera pas ici.

Je vais mourir, mais je peux encore accomplir une dernière action.

La seconde suivante, je passe la porte.

Je cours comme je n'ai jamais couru auparavant.

Je cours comme une proie.

Je n'ai jamais considéré la Confrérie comme une famille, mais la Discordia m'apparaît dans une couleur différente. Certaines personnes que j'ai rencontrés ces dernières semaines se révèlent maintenant être devenues comme des parties de moi-même.

Mais cela n'a même pas d'importance, ni même de sens.

Je crois simplement que je comprends ce que signifie l'instinct de meute.

Ce qui est ironique, en un sens, c'est l'impression de ne jamais avoir fait preuve d'autant d'humanité, alors que la transformation en loup-garou est terminée.

CHAPITRE HUIT

J'avance lentement dans la rue, la main pressée entre les plis de mon manteau. La douleur strie chaque partie du corps. Mes veines sont en feu, ma tête tourne. La lumière de la demi-lune habille le goudron de la chaussée d'une lueur nacrée. Quelques enseignes de magasins clignotent encore malgré l'heure tardive.

Je m'arrête un moment pour m'appuyer contre la façade d'un bâtiment. Je reprends ensuite ma progression. J'ai tellement mal que je n'arrive pas à pleurer. Je grince des dents pour m'empêcher de hurler à chaque lancement. Parfois un grognement animal m'échappe.

Mes jambes commencent à s'engourdir comme du coton et je suis obligée de m'arrêter une seconde fois. Plusieurs minutes s'écoulent : il faut que je continue ma route, sinon je vais finir par me laisser glisser sur ce trottoir, et mourir à même le sol.

Mon cerveau ne fonctionne pas cependant suffisamment pour m'invectiver avec quelques encouragements que ce soit. La douleur surpasse tout le reste. Quand j'y repense, j'essaie de me dire que j'aurais fini par reprendre ma route. Que j'aurais réussi à mettre un pied devant l'autre jusqu'à ce que mon souffle ne se tarisse.

La vérité, c'est que je n'en saurais jamais rien parce que je sens leurs odeurs avant d'entendre le bruit de leurs pas. Des baskets et des bottes cognent le trottoir d'en face.

Deux silhouettes apparaissent dans mon champ de vision, de l'autre côté de la rue.

Je me redresse en titubant. Sortant de l'ombre de la façade, je descends du trottoir.

Alistair me reconnaît le premier. Il porte un sac de course, qu'il lâche quand il m'aperçoit. En meilleure forme que moi, il traverse l'espace qui nous sépare en quelques grandes enjambées. Ses mains apparaissent autour de mes épaules. Tout son visage reflète l'incompréhension ;

« Gabrielle ? Mais...

-Alistair. »

C'est à peine un son, même pas un murmure à proprement dit. Je ne peux même pas certifier qu'il ait discerné son nom dans mon filet de voix. L'instant d'après, du sang envahit ma bouche et je m'avachie sur lui.

Surpris, il n'a pas le temps de me retenir et nous chutons tous les deux sur le goudron. Je pense qu'il prononce mon nom. Peut-être même plusieurs fois, mais la brume m'emporte enfin, libératrice. Le moment que j'attendais tant est arrivé.

« Gabrielle, hé, Gabrielle... Fauste ! Fauste, vite ! FAUSTE ! »

Alistair me secoue. Sa voix monte dans les aigus ; il a l'air complètement paniqué.

Je lève un instant les yeux.

La lune me sourit à travers le brouillard de mon champ de vision. Elle répète les mêmes mots, doucement, et inlassablement, dans un creux de ma tête ;

Gabrielle, tiens bon.

« Gabrielle, tiens bon, ça va aller, tiens bon. »

Mais la lune ne peut pas concurrencer la noirceur qui habite mon corps. Mon esprit lui appartient peut-être, mais je reste humaine. Les ombres ont une

emprise particulière sur moi depuis toujours ; à présent, elles se font une joie de m'inviter à les rejoindre pour danser avec elles.

Je crois avoir réussi à grommeler « j'arrive » avant de sombrer dans un puit sans fond.

Je sens le sang qui coule de ma bouche et les bras de Alistair autour de moi.

J'hoquète de douleur alors que les lueurs des lampadaires m'éblouissent dans la nuit. Les pas de l'alchimiste et de Fauste résonnent sur le trottoir. Je reprends conscience par intermittences. Parfois j'entends ;

« Gabrielle. »

Nous atteignons la boutique. Fauste envoie valser les potions d'Alistair de la table de travail et ce dernier me dépose avec une délicatesse relative sur le meuble. Je gémis. Les sons se disputent dans mes oreilles. Fauste a ouvert le robinet et s'affaire à fouiller des tiroirs.

Alistair est là. Je me demande pourquoi il ne lui donne pas un coup de main quand je prends conscience que je lui broie encore les doigts. Je le lâche.

Je veux dire quelque chose mais une gerbe de sang s'échappe à nouveau de mes lèvres pour dégouliner sur mon menton.

« Chut, chut, reste tranquille, » me somme Alistair, assis sur un tabouret à côté de moi.

Maintenant qu'il a les mains libres, il soulève les bouts de tissus et palpe mes membres. À chaque chair découverte, à chaque os qui apparaisse, il blêmit. J'ai l'impression qu'il va s'évanouir sur moi.

Je murmure inintelligiblement pour lui faire remarquer.

« Fauste ! hurle Alistair. Qu'est-ce que tu fiches ! Dépêche ! »

Je ne sais plus combien de blessures comportent mon corps. Je me rappelle vaguement une épaule déboitée, des leviers pour m'entailler les bras et quelques balles qui m'ont traversé le buffet.

Lentement, je réussis à lever une main pour en palper mon épaule et l'enfoncer dans ma blessure. La main d'Alistair apparaît sur la mienne pour m'empêcher de continuer, mais je l'ignore et trifouille dans la chair pour en sortir le petit projectile en métal. Ma main perd soudain toute sensation et la balle m'échappe. Elle résonne dans un bruit métallique très désagréable lorsqu'elle dégringole par terre.

Fauste intervient avec des compresses et Alistair s'affaire à les plaquer contre les blessures de mon torse, mais il n'est pas très concentré parce qu'il cherche mes yeux du regard.

« J'ai appelé l'équipe du doc, dit Fauste. Ils arrivent.

« Reste avec nous, dit Alistair. D'accord Gabrielle ? Reste avec nous.

-Je ne comprends pas, murmure Fauste, en l'aidant, les dents grinçantes. Je croyais que tu l'avais emmené de l'autre côté de la frontière.

-C'est ce que j'ai fait.

-Apparemment, les chasseurs l'ont quand même retrouvé. »

Chasseur. C'est vrai. Ça me rappelle...

« *Proditor*, murmuré-je.

-Gabrielle ? »

Alistair se penche au-dessus de moi, alors je répète. Fauste fronce les sourcils, en préparant une seringue.

« *Proditor* ? Cela signifie traître en latin. »

Elle contemple mon visage, puis son regard passe sur mon corps tout entier.

« La Confrérie l’a sans doute condamné comme un traître. Bon Dieu mais qu’est-ce qu’ils lui ont fait subir... Comment a-t-elle réussi à venir jusqu’ici dans cet état-là ?

-Non. » dis-je.

Pour la première fois, ma voix me paraît plus ferme.

« Proditor, répété-je, les yeux rivés au plafond. Je suis votre Proditor. »

Ma tête bourdonne. Je sens que les nombreux coups que j’ai reçu à l’arrière du crâne résonnent et quelques minutes d’inconsciences m’échappent.

Finalement, j’émerge pour les entendre chuchoter.

« Ali, murmure Fauste. Elle a perdu trop de sang.

-Non, grogne ce dernier. C’est un loup.

-Ali...

-Partez. » réussis-je à articuler.

Leurs regards se tournent vers moi. J’essaie de garder les paupières ouvertes, mais elles sont si lourdes et l’obscurité qui m’appelle est si douce.

Je ne suis pas venue jusqu’ici pour être sauver ; je me sais condamnée depuis la seconde où j’ai quitté la base de la Confrérie.

« Torture, grommelé-je. J’ai dû parler. Je suis votre Proditor. Partez.

-Merde, elle nous a tous balancé. » lâche Fauste en reculant.

Elle saisit Alistair par l’épaule pour l’écarter ;

« Vite ! Elle leur a sûrement donné ton adresse ! Il faut qu’on déguerpisse. »

Alistair se dégage.

« Non. Pas sans elle.

-Elle t’a vendu, abruti ! C’est le *Carnage du Vidauban*. »

Fauste a craché ces dernières paroles. Mon regard fixe Alistair depuis un moment, et quand ce dernier plonge son regard hésitant dans le mien, je

comprends qu'il est le premier et le seul, à voir la fille qui s'appelle Gabrielle derrière le titre de chasseur.

Un nouvel éclair de douleur me traverse toute entière. Je m'arc-boute, puis mes muscles se relâchent. Si je peux mourir maintenant, je ne demande que ça. Mais alors je sens les bras qui s'enroulent autour de moi.
« Tu ne mourras pas ce soir. »

Les heures suivantes sont teintées de rouge, d'obscurité et de flashes brefs comportant des visages et des mélanges de couleurs. Je retrouve également les sensations d'un matelas, d'un tissu frais sur mon front et de chuchotements.

Ma première vraie reprise de conscience me ramène dans une chambre d'infirmerie de la Citadelle. Les autres lits sont vides et je distingue des mouvements, des discussions aux alentours ; beaucoup parlent de moi. Je m'arrête sur une conversation en bas, particulièrement échauffée ;
« Allez donnez-moi ces putains de clés, Fauste.

-Tu ne peux pas la libérer.

-Ah non ? Eh bien si je ne le fais pas maintenant elle le fera elle-même ! Quitte à avoir des moignons au bouts des bras.

-C'est un loup, a répliqué froidement Fauste. Évidemment qu'elle va se ronger les pattes. »

Il y a un silence. Je devine Alistair qui se frotte le visage pour essayer de se calmer, comme il le fait lorsqu'une de ses potions ne parvient pas à obtenir un résultat probant. La suite de ses paroles est hachée ;

« S'il te plaît, Fauste.

-C'est non, Ali. »

Effectivement, je suis enchaînée à mon lit. Je perçois également du mouvement dans les environs, indiquant des préparatifs de la Discordia. Ils sont sur le départ pour éviter la catastrophe.

Finalement, j'entends Alistair qui grimpe les marches, puis il apparaît dans la pièce. Il s'assoit sur une chaise en plastique à côté de moi et entreprend tranquillement de nettoyer les blessures que je me suis infligées en essayant de me débarrasser de mes liens. Il désinfecte également d'autres coupures dues à ma détention au sein de la Confrérie, puis ma fuite jusqu'à Fayence. Il ne me demande pas si je vais bien, ou mieux, ou quoi que ce soit. Il est concentré sur les soins et relate simplement les derniers faits en date, comme s'il discutait des informations à la télévision.

« Le combat approche. »

Il passe un coup de chiffon sur ma joue.

« La Confrérie connaît maintenant l'existence du grimoire arcadien. »

C'est à cause de moi, mais il ne le dit pas. Sa voix ne trahit aucun ressentiment, mais son odeur me dévoile beaucoup d'émotions négatives.

« Nous savons où se il trouve, Gabrielle. »

Je me fige et l'observe. Il reste focalisé sur l'application de mes bandages.

« J'ai fait des recherches. J'ai cherché l'endroit où Silvia est décédée. Je pense que tu as raison, c'est là-bas. »

Je ne fais toujours aucun geste.

Pour la première fois, Alistair soupire ;

« Mais la Confrérie va le découvrir également. Ils savent déjà où elle a été tuée. Ce n'est pas très loin, en vérité ; sur le Rocher de Roquebrune... Nous allons sans doute ne pas pouvoir éviter un affrontement sanglant. »

L'image dudit Rocher s'impose dans ma tête, quelque part dans le Massif des Maures. Je suis presque rassurée de constater que je suis en état de réfléchir.

Le soulagement ne s'éternise pas et il est bientôt remplacé par des pensées d'autant plus sombres, lorsque Alistair reprend ;

« J'ai composé une potion, il y a plusieurs semaines. Elle doit permettre à celui qui la boit de donner plus de pouvoir à sa voix et exacerber la magie du grimoire. Ainsi, lorsqu'il prononcera la formule, cette dernière se répandra dans l'atmosphère plus puissante que jamais. »

Cela me rappelle une commande de Fauste, lors de mes débuts à la Citadelle.

« Nous nous y rendons demain. » lâche alors Alistair.

Je l'observe, mais il évite mon regard.

« Nous irons sur le Rocher. Au sommet de la pente Est, se trouve une vieille abbaye. D'après mes recherches, c'est un endroit particulièrement imprégné par l'âme des Maures, les premiers loups garous. Un tel sort aurait le plus de chance de fonctionner dans de tels lieux. »

Alistair range ses fournitures.

« Essaie de te reposer, » dit-il finalement.

Je n'ai presque pas de conscience lorsqu'il se lève pour quitter la pièce. Tandis qu'il s'éloigne, mon esprit est focalisé sur une seule vérité ; il y a un remède à ma maladie et je sais où il se trouve. Si je mets la main sur ce grimoire, plus d'influence de la lune et plus d'incontrôlables sensations. Je redeviendrais entièrement maître de moi-même. À peine cette pensée m'effleure-t-elle, que ma gorge se serre.

J'ai l'impression de tomber dans un puit sans fond. Le sol s'ouvre sous mes pieds et m'avale.

Cela m'atteint comme une pierre en pleine figure. Je prends conscience d'une chose de manière très soudaine et pourtant, si claire et évidente ; je ne serais plus jamais celle d'avant.

Je serais peut-être entièrement humaine, mais je ne peux pas redevenir la même personne.

C'est impossible. Cette personne-là s'est effacée au fur et à mesure de ma transformation, au fur et à mesure des semaines.

Elle n'existe plus.

Je commence à pleurer.

Je crois que pleure pour elle, qui n'est plus là, mais ce n'est pas parce qu'elle me manque. Je crois que je pleure surtout parce que j'ai de la peine pour moi.

Parce que je me souviens de qui j'ai été.

Et que je ne suis pas sûre de beaucoup l'aimer.

Ils me regardent tous ; je remets un masque que je n'ai plus porté depuis longtemps. Celui qui prédominait dans la Confrérie, puisque chaque chasseur était un prédateur. La chasse ne se réduisait pas seulement à la traque des bêtes, elle était constante entre les membres de la Conférie. Pour les hauts-placés qui se tirent dans les jambes, et les plus faibles qui font trébucher sur leurs amis à la moindre occasion afin de les détrôner.

Je suis attablée, le bras en écharpe, la figure couverte de cicatrices, en compagnie de Alistair et de Fauste. Je sens des vagues de haine provenir de tous les recoins de la salle à manger, notamment, très puissantes de Bolkonski. Fauste fait semblant d'ignorer l'animosité ambiante, ce qui ne l'empêche pas de régulièrement observer son épée, posée contre la table. Je me demande si

elle envisage de s'en servir à mon encontre au cas où je me jetterais sur elle ou si elle désire plutôt l'utiliser dans l'hypothèse où un membre de la Discordia m'attaquerait.

Si je suis en convalescence, l'atmosphère de l'organisation n'est absolument pas au repos. Les esprits sont tous portés sur la suite des événements et les heures intenses de combats qui s'annoncent pour les jours suivants. Fauste a délaissé son statut de leader administratif au profit du revêtement de chef militaire, démontrant une autre aptitude de son esprit synthétique.

« Demain, c'est la course pour le grimoire arcadien, dit-elle. Le Rocher de Roquebrune sera le théâtre de biens événements. Notre bataille sera dépeinte dans quelques années, sous le qualificatif de l'Affrontement du Massif des Maures. Malgré le temps qui nous manque, l'issue est encore de notre ressort. Et Gabrielle... »

Jusqu'au dernier moment, je me demande si elle va m'ordonner de rester à l'écart ou de venir avec eux, afin de regonfler les rangs. Je crois qu'elle-même n'en a aucune idée, jusqu'à ce que, finalement, elle hausse les épaules ;

« Fais comme tu veux. »

Je me fige dans mon geste, la fourchette entre mes doigts cassés. Lentement, je répète ;

« Ce que je veux ? »

J'ai un instant de réflexion.

Est-ce que, au cours de ces dernières années, la Confrérie m'a-t-elle déjà proposé de ne pas prendre part à un combat ? M'a-t-elle déjà donné le choix ? Mes yeux retombent sur le visage de Fauste, dont je ressens l'authenticité dans du ton.

Je souhaite me rendre dehors, prendre un peu l'air alors Alistair trouve l'excuse que je clopine un peu à cause d'une jambe cassée pour me servir de béquille

humaine et m'accompagner. Je crois surtout qu'il est persuadé que sa présence à mes côtés évitera les altercations possibles contre d'autres membres énervés.

Nous dépassons le terrain de football et nous asseyons sur le début de la pente, dans une végétation quelque peu sauvage. Les effluves de la forêt environnantes semblent m'apaiser aussitôt. Mais les poils qui s'hérissent sur mon échine m'indiquent que plusieurs paires de yeux nous observent, dans mon dos, depuis la Citadelle.

« Tout le monde me déteste, dis-je, lentement, après un long moment de silence.

-Et tu les blâmes pour ça ? » marmonne Alistair, arrachant des petites brindilles d'herbes à ses pieds.

Je fais la moue ;

« Bien sûr que non.

-Ça te fait mal de penser que tout le monde te déteste ? » demande-t-il alors, l'air curieux.

Je réponds la vérité ;

« Non plus. »

J'essaie de réfléchir afin de formuler ma pensée ;

« C'est juste un fait, dis-je finalement. Les gens ressentent des émotions à l'égard des autres, parfois bons, parfois mauvais. Souvent en proportionnalité avec les actions de la personne. »

Je regarde Alistair, avec une expression d'évidence ;

« C'est logique que personne ne m'aime, au vue de mon historique de trophées. »

Alistair serre les dents et recommence à arracher les herbes devant lui. Je soupire et m'allonge. Le ciel est bleu, sans nuage, infini, comme un écran géant au-dessus de ma tête.

« Et toi ? » finit par demander Alistair.

Du coin de l'œil, je vois son dos, assis en tailleur. Mon regard se reporte sur le ciel.

« Moi quoi ? »

-Est-ce que tu t'aimes bien ? »

Son dos ne bouge pas. Je le sens sur le qui-vive. Il retient presque sa respiration pour entendre clairement ma réponse.

« Pas vraiment. » avoué-je.

Lentement et sans me regarder, Alistair s'allonge à côté de moi dans l'herbe.

Nous contemplons tous les deux le ciel depuis trois minutes lorsqu'il dit ;

« Moi, je ne te déteste pas. »

J'ai quart de sourire sur le visage. Mes yeux sont toujours rivés vers le haut lorsque je réponds ;

« Je sais. »

Nous partons au petit jour. Nous descendons la pente du col et rejoignons les voitures. Le grimoire arcadien est dans toutes les conversations. Tous débattent des solutions que sa magie pourrait résoudre, expliquant qu'elle pourrait achever une guerre vieille depuis des centaines d'années.

« Comment peut-on lui faire confiance ? demande Bolkonski, en arrivant en compagnie de Fauste.

Les autres m'observent étrangement, alors je hausse les épaules, ce qui difficile, parce malgré ma guérison rapide de loup, je comporte encore de nombreuses séquelles de ma torture. Fauste pince les lèvres, mais réplique :

« Nous allons probablement mourir aujourd'hui, Bolkonski. Qu'elle soit là ou pas, ne changera rien.

-C'est une combattante aguerrie, » insiste-t-il.

Parmi les membres de la Discordia, il est le seul à avoir suivi mes aptitudes de guerrier depuis ma venue à la Citadelle. Il a raison de me craindre.

Fauste lui tapote l'épaule et me jette un regard ;

« Oui... Mais c'est tout ce qu'elle est.

-C'est un soldat, persiste Bolkonski.

-Pire que cela, répond Fauste. C'est un déserteur. Elle n'est rien. Ni pour nous, ni pour eux. »

Avant que Bolkonski puisse ajouter quelque chose, Fauste assène ;

« Elle vient peut-être avec nous, mais je connais les personnes dans son genre.

Ils sont prêt à tout pour survivre. »

Je prétends ne pas entendre le dernier commentaire de Bolkonski lorsqu'il grommelle ;

« C'est bien que ce qui m'inquiète. »

Ça ne me dérange pas. Après tout, il me déteste à présent.

Je grimpe aux côtés de Alistair et Fauste. Six voitures nous suivent, et la procession file le long de la forêt jusqu'à nous conduire au plus proche de notre destination. Après quelques minutes de route, tous les véhicules se garent près du Rocher de Roquebrune, sur le col Sud, à l'opposé total de la Citadelle. Nous descendons des voitures et chacun commence à récupérer fusils et pistolets dans les coffres des véhicules. Bolkonski prépare son épée, m'observe de temps en temps, mais se concentre davantage sur ses propres soldats.

Nous sommes cinq à nous enfoncer dans la forêt pour rejoindre l'endroit où la sœur de Alistair a trouvé la mort il y a plusieurs mois de cela. Fauste mène le

tête de file tandis que Bolkonski est resté en arrière afin de préparer les troupes.

Les émotions d'Alistair m'envahissent les narines alors que nous nous approchons de l'endroit où la course de Silvia s'est achevée. Je pense que c'est un tour psychologique que me joue mon cerveau après avoir vu sa photographie, mais je peux presque l'imaginer courir à travers la forêt, le livre sous le bras et comprendre que l'issue est déjà toute désignée. Sa respiration erratique, ses dernières décisions et même quelques effluves d'odeurs semblent encore flotter dans l'atmosphère autour de nous, comme si les arbres gardaient encore quelques réminiscences de sa présence. Je n'en dis rien à Alistair. Alors que nous atteignons une légère trouée dans les arbres, ce dernier se fige.

« Gabrielle ? » demande-t-il.

Je désigne d'un mouvement de menton où l'odeur du grimoire mène et il s'avance vers une souche renversée. Après avoir dégagé quelques branchages, Alistair semble extirper le grimoire des entrailles de la terre. Il le frotte pour en faire tomber des restes de terres et de brindilles. Ce dernier ressemble à un livre ordinaire. Des pages blanches, une couverture en cuir et je ne ressens aucune magie suspicieuse qui s'en dégage.

Pourtant, personne ne met en doute qu'il s'agisse bien du grimoire arcadien. Il ne manque plus qu'à faire l'ascension jusqu'à l'Abbaye des Maures qui se trouve au sommet du pan Est. Alistair sort la potion de sa poche. C'est une petite fiole, contenant un liquide doré.

« Alistair, c'est à toi de le faire, dit Fauste en s'avançant. Nous t'accompagnerons. Termine l'œuvre de ta sœur. »

Alistair hoche la tête.

Depuis des années, les chasseurs de la Confrérie ont appris à camoufler leurs odeurs afin de chasser les loups. Ce n'est pas que je l'ai oublié, mais mon esprit était trop concentré sur l'état esprit embourbé de Alistair pour discerner les signes. Je me jette sur Fauste au moment où la balle de fusil perce l'atmosphère. Le projectile vient se planter dans le tronc d'un arbre et il ne faut pas moins de temps pour que trois mitraillettes nous canardent, éclatant l'écorce des arbres, soulevant la poussière. Je perçois l'ombre qui apparaît derrière Alistair et reconnaît l'odeur de Clio.

Cette dernière essaie de l'attaquer au couteau, mais l'alchimiste la prend de rapidité et une explosion éclate à la figure de la chasseuse. Je me mets en position de combat et passe en mode machine alors qu'une dizaine d'assaillants surgissent de la forêt. Je bondis pour intercepter une autre attaque à l'encontre d'Alistair, désarme mon adversaire, mais un second parvient à atteindre l'alchimiste à la tête avec la crosse de son arme.

Le livre vole dans les airs. Clio le rattrape. Bolkonski intervient soudainement, sortant Alistair des prises de son ennemi.

Avec l'arme que je viens de voler, j'atteins Clio à l'épaule alors qu'elle s'apprête à nous tourner le dos. Le grimoire retombe dans les fougères. Je bondis aussitôt en avant, et Alistair, le crâne en sang, se précipite pour le récupérer. Nous l'atteignons en même temps.

Nos regards se croisent, nos mains se touchent et la seconde qui suit me semble durer une éternité.

L'attaque est rapide. J'élance ma main pour qu'elle l'atteigne à la gorge, il s'étouffe et je saisis le grimoire. Dans un autre mouvement, je subtilise la fiole de potion et effectue une rotation pour projeter un coup de pied dans l'estomac de Bolkonski, puis j'esquive une attaque au couteau de Clio.

J'aperçois l'expression de Fauste, les insultes de Bolkonski et le changement d'attitude des chasseurs de la Confrérie. Leur cible, c'est le grimoire. Leur attention se défait alors d'Alistair pour se concentrer sur ma personne. Bien campée sur mes jambes, le livre et la fiole à la main, je fais alors ce que je fais de mieux depuis quelques temps ; je m'enfuis.

Je cours, serrant le livre entre mes bras et commence à grimper la pente du Rocher de Roquebrune.

Je suis la créature la plus rapide de ces bois et j'ai déjà démontré par le passé à quel point ma survie dépassait celles des autres.

Personne ne pourra jamais me rattraper.

Je détiens mon avenir entre mes mains.

Je perçois les cris de frustrations, les émotions de peur, de haine et les sentiments de trahisons qui explosent dans mon dos, depuis les membres de la Confrérie à ceux de la Discordia, tandis que je m'élève toujours plus haut à travers les arbres. Mes pieds cognent la roche sans pitié. Des ombres surgissent, tandis que des chasseurs en embuscade passent à l'attaque et que la tension du combat monte.

Cette vague électrique me pousse à avancer toujours plus vite, et à me battre toujours plus fort.

Je suis trop près du but.

Je ne peux pas m'arrêter.

Jamais.

Il n'y a qu'une seule chose que je puisse faire.

Après tout, ne suis-je pas Gabrielle Veermer ?

Ne suis-je pas le Carnage du Vidauban ?

Ne suis-je pas le Proditor de tous ?

La lune est énorme, pas tout à fait ronde comme un disque, mais d'un jaune surnaturel, constellée de tâches d'ombres. Les lames s'entrechoquent et les balles sifflent. La Bataille fait rage. Elle inspire des âmes violentes et sanglantes. Elle transforme les êtres humains en véritables bêtes sauvages.

Je cours à en perdre haleine. Mes pieds esquivent sans effort les cailloux de cette pente rocheuse et aux crevasses traîtresses.

Je n'ai jamais été aussi seule, mais je ne me suis jamais sentie aussi puissante.

Je découvre enfin le manoir, qui se trouve au sommet, constitué de plusieurs bâtisses édifiées en pierres grises. Distinguant l'abbaye en forme de croix vers le Nord, je passe les portes ouvertes sans hésitation et parcourt quelques pièces. J'atteins enfin la chapelle, aux bancs en bois rongés par les mites et aux meubles couverts de bougies de cire cassées en deux. La poussière repose sur chaque portrait encore accrochés contre les murs ou dont les encadrements sont brisés sur le sol. Mes chaussures claquent sur le sol dur et froid, tandis que je me précipite vers l'autel.

Posant le livre contre le porte-écriteau bancal, je débouche la fiole et la bois d'un trait. Je commence ensuite à faire défiler les pages, à la recherche de la bonne formule. Celle-ci se révèle sous le nom du Sceau des Maures. J'y distingue des paragraphes en latin, écrits à la main dans un style ancien et presque illisible.

Sauf que ces phrases, je les connais par cœur ; elles m'accompagnent depuis ma plus tendre enfance, dans tous les moments importants de ma vie et c'est sans regarder le grimoire, que je commence à débiter les mots qui me sauveront.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Sive per Syrtes iter aestuosas,
Sive facturus per inhospitalem Caucasum,
Vel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes.*

*Qu'il ait à faire la route, à travers les Syrtes torrides,
À travers le Caucase inhospitalier
Ou les pays qu'arrose l'Hydaspe fabuleux.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

*Quale potentum neque militaris
Daunia latis alit aesculetis,
Nec Jubae tellus general, leonum
Arida nutrix.*

*Un monstre tel que la Daunie guerrière
N'en nourrit pas dans ses vastes bois de chênes,
Tel que la terre de Juba, nourrice aride des lions,
N'en a jamais connu.*

*Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor aestiva recreatur aura,
Quod latus mundi nebulae malusque,
Jupiter urget,*

*Dépose-moi dans les plaines engourdies
Où aucun arbre n'est ranimé par la brise estivale,
Région du monde qu'accablent les brouillards,
Et l'inclémence de Jupiter.*

Pone sub curru ninium propinqui

*Solis, in terra domibus negata,
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.*

*Dépose-moi sous le char du Soleil trop rapproché,
Dans une terre refusée aux habitations,
J'aimerais Lalagè au doux rire,
A la douce voix.*

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Pone sub curru ninium propinqui
Solis, in terra domibus negata,
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.*

*Dépose-moi sous le char du Soleil trop rapproché,
Dans une terre refusée aux habitations,
J'aimerais Lalagè au doux rire,
A la douce voix.*

Je suis recroquevillée au milieu de la pièce, le front contre le sol. J'ai très froid, au point que l'oxygène que j'avale me paraît brûlant quand il pénètre dans ma gorge.

Je sens l'odeur d'Alistair et discerne ses bruits de pas précipités à l'extérieur du bâtiment. Je l'entends courir dans les couloirs, faire claquer les portes et appeler mon nom à travers les différentes pièces.

Je ne peux pas répondre. Je ne peux plus bouger.

Je me contente de rester immobile, jusqu'à ce que ses bruits se rapprochent et que finalement, il dérape en passant près de la pièce, la ratant de peu.

Sans un mot, il se précipite et s'agenouille sur le sol si brutalement qu'il s'écorche les genoux ; les effluves du sang de ses plaies vives flottent jusqu'à mes narines.

Je ne peux toujours pas le voir, mais alors je sens ses mains de chaque côté de mon crâne. Lentement, il relève ma tête, puis soulève les cheveux qui me retombent sur le visage.

Ses doigts de chaque côté de mon visage, il cherche mon regard.

« Gabrielle ? » murmure-t-il.

Je parviens à fixer mon attention dans ses yeux.

« Tu es glacée. »

Je n'arrive pas à maintenir ma tête droite, alors il se rapproche jusqu'à que je sois appuyée contre lui. Il continue de regarder mon visage, à la recherche de quelque chose qui me dépasse. J'ai du mal à rester concentrée, mais je me force à me focaliser sur son visage.

Il caresse mes cheveux. Je suis aussi molle qu'une poupée de chiffon. Un instant se déroule ainsi, quand soudain, tout le corps de Alistair se tend. Son

regard n'est plus posé sur moi, mais sur un coin de la pièce. Je devine ce qu'il a vu ; le grimoire.

Lorsque je contemple à mon tour le livre, je remarque que seule la page du sort utilisé n'a pas brûlé.

Alistair est crispé. Lorsque ses yeux reviennent sur moi, je lis à l'intérieur de ses iris qu'il réalise pleinement ce que cela m'a coûté.

Ses bras se resserrent autour de moi.

« Tu es restée un loup, lâche-t-il dans un murmure. Tu as choisi de les sauver. De tous les sauver. »

S'il a du mal à croire que j'ai pris cette décision, j'ai du mal à imaginer qu'il soit accouru pour voir comment j'allais, tout en ayant la certitude que j'avais causé la perte de tous ses proches – de toute la Discordia.

Alistair pose les lèvres sur mon front en murmurant ; « Merci, merci, merci, merci. »

Sa voix tremble de soulagement, d'épuisement et d'une autre teinte d'émotions ; l'affection, aurais-je dit, mais c'est plus fort. C'est plus solide. Je réussis à lentement lever la main pour poser mes doigts sur sa joue. Il se fige. Je crois qu'il ne respire même plus. Je l'embrasse doucement sur les lèvres. Je suis gelée alors ça ne doit pas être très agréable. Il me rend pourtant mon baiser, tout aussi doucement. Lorsqu'il s'écarte, je cligne des yeux. Je sens mes paupières qui se referment. Je lutte encore un instant contre la perte de connaissance. Alistair m'embrasse de nouveau sur le front, puis il me serre plus fort. Ma tête repose contre son torse.

« Tu peux dormir, Gabrielle. Tu peux te reposer, maintenant. Je suis là. »

Lorsque les ténèbres m'accueillent, elles n'ont plus autant d'emprises que d'habitude.

J'entre dans le restaurant et repère la fille dans le coin de la salle. J'avance, puis m'attable en face d'elle. Nous nous observons un instant en silence, que nous brisons seulement pour commander deux expressos.

La chasseuse m'a toujours regardé avec un air de défi, camouflant peut-être une certaine jalousie, et Clio n'a pas réellement changé, si on se fie seulement à ses sens humains. Mais l'instinct animal, lui, ne me trompe pas.

Le sort du grimoire arcadien a fonctionné, bien sûr. Bien que détruit, son premier, unique et dernier sort a changé le monde à jamais. La magie a trouvé une manière bien particulière de régler le problème de la Querelle éternelle entre Discordia et Confrérie.

Le résultat n'a pourtant pas été immédiat. La Guerre du Massif des Maures a été très sanglante et les deux camps ont subis d'énormes pertes. Ce n'est que quelques semaines plus tard, à la pleine lune suivante, que le sort a démontré toute son efficacité.

La solution du grimoire à ma prière a été de transformer tous les chasseurs de la Confrérie en loups garous.

Certains se sont donnés la mort, d'autres ont subis la malédiction et c'est maintenant de nombreux anciens ennemis qui viennent chercher de l'aide auprès de la Discordia afin de maîtriser leur animal intérieur.

Nos cafés arrivent, et nous ne prononçons toujours pas un mot. Je bois une gorgée, tandis que Clio remue une cuillère dans sa tasse.

« Peut-être, que maintenant que j'ai gagné en force, je réussirais te mettre la raclée. »

Ce sont les premiers mots de Clio.

Ce faisant, elle fait sortir les griffes de sa main droite.

J'ai un sourire parce que je sens bien le mensonge dans ses propos ; elle sait que loup ou pas, elle n'a aucune chance à mon rencontre, alors elle me rend mon sourire.

Lorsque je ressors du restaurant, je prends la direction perpendiculaire, dans une rue relativement remplie de mondes, chacun vaquant à ses occupations quotidiennes.

Marceau et moi, nous croisons parfois à l'occasion de réunions de la Discordia ou même dans les rues de Fayence, involontairement. Et aujourd'hui, comme souvent, je sens son odeur avant de le voir.

Il se trouve de l'autre côté du trottoir, avec des amis à lui. Comme toujours, l'expression de son visage ne change pas, toujours impassible.

Pourtant, je crois cette fois distinguer un vague signe de tête.

C'est un progrès incroyable de la part de mon frère à mon intention, alors j'y répond par un hochement égal.

Je rejoins Alistair à l'entrée du cinéma. Nous commentons la totalité du film par des remarques stupides. En sortant, je m'installe sur le banc du bus alors qu'il ramène des sandwichs achetés à la boulangerie en ce début de soirée.

C'est la troisième pleine lune depuis la bataille. Elle est haute, resplendissante dans le ciel au-dessus de nous. La brume commence à s'élever du sol, et les bruits nocturnes remplacent petit à petit ceux du jour.

Nous discutons un moment. Il me parle de son travail, de ses commandes, de ses idées de voyage et nous parlons de mon avenir en tant que tutrice et psychologue pour jeunes loups. Fauste a même l'idée d'ouvrir une Académie spécialisée.

Alors que la nuit est bien avancée et que nous avons raté de nombreux bus, je le sens.

Je sais que mon ombre est le loup. Je l'entends. Alistair discerne quelque chose sur mon visage ;

« Quoi ?

-il m'appelle. »

Il m'embrasse sur la joue.

« Vas-y alors. Je prendrais le bus tout seul. On se retrouve à la boutique ? Tu pourras choisir le film. »

Le bus en direction du centre-ville arrive à ce moment-là et s'arrête sur la chaussée devant nous.

« À tout à l'heure, dis-je.

-À tout à l'heure. »

Je lâche sa main et le regarde monter dans le véhicule. Il me fait même un coucou en s'asseyant sur un siège près de la fenêtre.

Lorsque le bus s'éloigne, je me tourne finalement face à la pleine lune . Je sais qu'elle m'éclaire de toute sa splendeur, ravivant l'ombre du loup en moi .

Je commence à courir dans la rue, d'un pas posé et régulier pour commencer, d'un jogging très relax, avant d'accélérer la cadence jusqu'à détalier à toute allures sur le trottoir.

Entre les ombres des lampadaires et des bâtiments, je me métamorphose. Mes muscles s'étirent, mes os craquent, et mes sens s'affutent. Alors que je tourne dans la rue, j'atteins la périphérie de la ville. Je cours plus vite que jamais

lorsque trois minutes plus tard je m'engouffre dans la forêt.

Je laisse le loup hurler. Il cavale, laissant libre court à son envie de se dégourdir les pattes, renifle toutes les odeurs des animaux environnants et se promène entre les ombres des arbres, devenant le prédateur de tout ce qui vit en ces lieux.

Nous sommes la créature la plus dangereuse qui ait jamais existé.

FIN

COUCOU, C'EST MOI

Merci à toi pour avoir lu ce livre jusqu'à la fin.

N'hésite pas à me dire ce que tu as pensé de cette histoire en commentaires sur le site *andreadalva-univers.com* ou en communiquant avec le mail suivant :

andreadalva07@gmail.com

Ça sera un plaisir de te lire également ! :)

Andrea

EN ATTENDANT

**N'hésite pas à jeter un coup d'œil sur mon
site ;**

andreadalva-univers.com

**Tu trouveras d'autres histoires gratuites
dont ;**

« LES CORBEAUX BLANCS »

« LE SECRET DE PENNY »

LES CORBEAUX BLANCS

Ecrit par

Andrea Dalva

UN

MARLY

Il existe des choses paradoxales.

J'aime les jours de blizzards autant que je les déteste.

Le feu peut se révéler à la fois dangereux et réconfortant.

Et notre quartier abrite ce qu'on appelle des corbeaux blancs.

Madame Hermary, notre Directrice, joue souvent sur le côté mystique de l'Orphelinat, avec de petits conseils philosophiques ou des expressions énigmatiques. Je crois surtout qu'elle compense le fait que nous soyons abandonnés pour essayer de nous faire sentir comme des enfants spéciaux. Nous savons bien sûr que ce n'est pas le cas, mais comme cela lui fait plaisir, nous la laissons croire que ça fonctionne.

À sa décharge, le foyer pour enfants est installé dans un cadre qui prête une grande place à l'imagination.

Reculée de toute ville, la maison victorienne, composée de dorures, de balcons et de tourelles, se tient aux creux de trois pâtés de maisons. Avec un lac gelé à moins d'un kilomètre et l'hiver éternel régnant sur ce pays, l'environnement est tout désigné pour y faire naître toutes sortes de légendes et autres histoires insolites.

« Il existe le noir et le blanc, mais également des choses plus nuancées, tels que les corbeaux blancs, m'expliquait-elle pendant mon enfance. C'est ainsi que nos voisins qualifient les enfants perdus. Cela désigne en réalité quelqu'un de rare et de singulier, et c'est un grand pouvoir.

-Comment cela peut-il représenter un grand pouvoir de ne pas avoir de parents ? »

Nous étions assises sur les vieux canapés décrépis de la bibliothèque. La salle était immense, s'étendant sur deux étages, dont les murs sont surchargés d'œuvres, des plus anciennes aux plus récentes à mesure qu'on grimpeait l'escalier en colimaçon, situé au centre de la pièce.

« Les corbeaux blancs possèdent une formule magique. Cette dernière n'est pas très commune, telle que *Abracadabra* ou *Sésame ouvre-toi*. »

Je la regardais avec de grands yeux.

« La fonction de ce mot est d'apaiser le cœur, continuait Madame Hermary. Il n'y a que deux catégories de personnes qui le comprennent ; les orphelins et les lecteurs. Il est facile de deviner pourquoi cela concerne les enfants sans famille. Quant aux lecteurs, on peut effectivement en déduire que la réalité paraît parfois un peu terne face aux merveilles qui nous plongent entre les pages d'un livre. »

Une cheminée était allumée en permanence dans toutes les pièces de l'Orphelinat, et c'était au son du crépitement des flammes, que la Directrice m'avait révélé, quelques années plus tôt, le mot, aux consonances d'ailleurs ; *Hiraeth*.

Littéralement, il signifie un « mal de pays » pour un endroit qu'on n'a jamais connu ou qui n'a jamais existé. Lorsque je demandais en quoi il s'agissait d'une formule magique, Madame Hermary souriait ;

« C'est un mot qui énonce des maux. Reconnaître un mal, c'est déjà faire la moitié du travail.

-Quel travail ?

-Celui de construire son identité sur une base solide, sans avoir l'impression de ne pas être à sa place.

-Mais nous ne sommes pas à notre place, avais-je observé. Nos parents ne voulaient pas de nous. »

Tapotant mon nez de son doigt, elle avait répliqué ;

« C'est là que tu as tort, Marly. Vous êtes vivants. Par définition, vous êtes là pour une raison.

-Laquelle ? »

Elle s'était redressée ;

« Ça, c'est à vous de le découvrir. »

Si tous les enfants de l'Orphelinat ont fini par comprendre que malgré les propos de Madame Hermany, nous sommes banals, nous utilisons pourtant beaucoup *Hiraeth*.

Comme moi, aujourd'hui.

C'est un jour où le blizzard prend le pas sur toute la lumière qui existe dans le monde. Des vents violents se déchaînent, derrière les grandes fenêtres de l'Orphelinat, chargés de flocons et de grêles.

J'ai besoin d'un mot rassurant.

Le blizzard semble avoir également envahi l'intérieur de ma tête, où les pensées ricochent les unes contre les autres, prises dans des bourrasques interminables. Mes yeux contemplent l'extérieur parce qu'ils sont faits pour voir, pas parce qu'ils regardent vraiment.

Tous les enfants de l'Orphelinat partagent la même sensation lorsqu'un événement tel que celui-ci survient. Il s'agit d'un mélange d'excitation, mais aussi de peur et je sais pourquoi.

C'est en cela que réside l'étrangeté de ces tempêtes de neige. Nous avons appris depuis notre enfance à craindre l'obscurité, mais lors de tels déchaînements météorologiques, on comprend finalement qu'on s'est peut-être trompé sur ce qui est de plus terrifiant entre le noir total et le blanc immaculé.

JOAN

Joan se prononce *Joanne*.

Au début, seule la Directrice parvenait à le prononcer correctement, puis au fil des années, tous les orphelins ont fini par en assimiler la prononciation.

Allongée sur mon lit, j'ai les yeux rivés sur le plafond où se peignent des scènes de combats d'antan et de vastes étendues arides. En rénovant l'Orphelinat, que tout le quartier surnomme le Manoir, Madame Hermary a tenu à relier chaque chambre à une figure historique particulière.

Tandis que Marly a écopé de Marie-Antoinette, je dors toutes les nuits en présence des peintures de Calamity Jane et des représentations d'un far West qui n'existe plus, avec des paysages où courent les chevaux sauvages dans un désert brûlant.

Dehors, c'est la tempête du siècle.

Il y a encore quelques heures, je pouvais faire la différence entre les flocons, la neige qui recouvrait les arbres et le ciel dénué de couleur. À présent, les vents sont si violents que tout s'est confondu. L'extérieur n'est plus qu'un amas blanc.

Marly se glisse dans ma chambre à petits pas dans l'espoir de me surprendre. Elle passe comme une ombre derrière le lit à baldaquin. Je ferme les yeux pour

faire semblant de dormir, puis souris en sentant la lame dont la pointe repose sur ma gorge. Je soulève une paupière.

« Salut. » dis-je.

Marly, l'épée de collection tenue des deux mains tellement elle est lourde, fait la moue. Elle recule la lame et repose la pointe sur le sol en s'appuyant sur la garde comme on le ferait avec une canne.

« Je vais finir par croire que tu as de véritables pouvoirs de divination.

-Joyeux Anniversaire. »

Elle sourit, lâche l'épée et vient s'asseoir en tailleur sur le lit.

« J'aime ta mémoire indéfectible.

-Vraiment ? » grommelé-je en me redressant sur les coudes.

Marly se penche en avant ;

« Et tu sais ce que je veux faire en ce jour si particulier ?

-Quelque chose de génial ?

-Quelque chose de très stupide. »

Ses yeux se dirigent vers la fenêtre, s'attardant sur le chaos qui règne au-delà de la vitre.

« Tu veux aller dehors ? » demande-t-elle.

Plus tard, dans l'après-midi, nous revenons frigorifiées dans le hall. Hermary nous y attend avec des serviettes moelleuses et épaisses. Elle nous a espionné toute la journée depuis la grande fenêtre de la tour de l'Orphelinat.

À l'extérieur, tandis que nous essayions de nous frayer un chemin à travers les congères de neige, nous pouvions apercevoir sa silhouette stricte derrière les rideaux.

Dans notre périple, nous ne sommes pas allés plus loin que l'allée principale du Manoir, ensevelie sous la poudreuse.

À notre retour, Hermary nous ordonne de monter nous doucher dans nos chambres respectives, puis de revenir aux cuisines où nous attendra de quoi nous réchauffer. Effectivement, des chocolats chauds sont à notre disposition, ainsi que des biscuits tout juste sortis du four.

« C'était stupide, dit la Directrice lorsque nous nous installons toutes les deux en pyjama autour de l'immense table vide.

-C'était génial, je rectifie. J'ai l'impression d'avoir vécu trente ans dehors, puis d'être revenue de mon voyage glorieux sans grand dommage.

-Et surtout sans en perdre la tête. » articule la Directrice.

Je ne sais pas pourquoi elle regarde fixement Marly en prononçant ces mots.

MARLY

De la tasse de chocolat chaud, s'élèvent des tourbillons de fumée. Ils créent des images, des visages et des formes complexes. J'ai l'impression de boire une potion magique.

Mes yeux observent Joan qui argumente avec Hermary de la nuance fine qui existe entre le génie et l'imbécillité. Elle me convaincrait presque.

Joan n'aime pas son sourire.

Elle le trouve bizarre depuis la nuit des temps. C'est vrai que son sourire n'est pas très joli mais c'est le sien, alors je ne vois pas trop où est le problème.

On dirait toujours qu'elle est sur le point d'éclater de rire. Ça donne même de la vie à son allure banale.

Dotée de la silhouette d'une planche à pain, Joan me dépasse d'une tête. Elle pourrait aisément être surnommée la fille des glaces avec ses yeux gris terne, ses cheveux blond platine et sa peau très pâle.

À croire que les fées de son berceau lui ont refusé la couleur.

Cette théorie, bien sûr, n'est pas exclue étant donné que nous ne connaissons rien de nos origines.

L'avantage à cela, c'est que nous pouvons nous en inventer une qui soit marrante. Lors du dîner, nous faisons parfois des paris là-dessus, ce qui mène à d'innombrables hypothèses farfelues. Comme nous sommes trente enfants dans l'Orphelinat, ce genre de débat devient vite incontrôlable, mais c'est drôle.

Le blizzard a encore duré trois jours. Joan et moi avons préféré rester au chaud le reste de la semaine, pour nous éviter une pneumonie, mais lorsque le temps est mauvais, il faut trouver de quoi s'occuper. Tandis que certains se retranchent dans la cuisine autour des louches de bois plongées dans des marmites de chocolats chauds, d'autres s'installent dans le salon devant la minuscule télévision avec des plateaux ensevelis de cookies. La question de l'emplacement se détermine alors entre les cinq canapés, les six fauteuils ou encore les quelques dizaines de cousins éparpillés le sol. Plusieurs peintures, entourées de cadres dorés, donnent une certaine chaleur à la pièce. Madame Hermary tricote souvent, près de la fenêtre, nous surveillant de ses yeux inquisiteurs. À d'autres moments, elle s'installe à nos côtés pour nous raconter des histoires à dormir debout.

Nous y parlons du troll des bois, des fantômes qui hantent l'Orphelinat et des fées méchantes qui vivent près du lac.

Ce soir-là, Betsie a peur d'aller dormir. C'est la plus petite d'entre nous. Elle a huit ans.

Madame Hermary nous ressort alors le conte des enfants oubliés.

« Le monde réel se souvient d'eux, mais ces enfants se sont oubliés eux-mêmes.

-Alors ils ne savent plus qui ils sont ? demande Betsie, son ours en peluche sous le bras.

-Exact, dit la Directrice.

-Si on ne leur dit pas, ils ne peuvent pas le deviner, grommelle Mordicus, allongé sur un des canapés.

-Ils ne se rappellent pas de leurs identités, reprend Madame Hermary. Mais c'est au plus profond de leur esprit que se trouve la réponse. Pas à l'extérieur.

-On a déjà entendu cette histoire cent fois, intervient Joan. On peut avoir celle de l'œuf qui a la taille d'un haricot magique ?

-Qu'est-ce qui en sort, déjà ? demande Pooja. Un criquet, non ?

-Pas n'importe quel criquet, souffle Joan à Betsie. Le criquet de la conscience.

-Vraiment ? insiste la petite fille, les yeux grands ouverts.

-Il aide à rééquilibrer le monde, développe Madame Hermary. Il conseille les décisions des gens et les rend plus gentils que méchants.

-Oh oui alors ! s'exclame Betsie. Raconte-nous cette histoire. »

Mon regard se perd à l'extérieur parce que ce mensonge-là aussi, je l'ai déjà entendu cent fois.

La Directrice dit souvent que lorsque nous ne nous sentons pas à sa place, c'est parce que nous ne sommes pas bien avec nous-même, mais je pense qu'elle donne des réponses trop compliquées à des questions simples.

Ne peut-on pas se sentir mal justement parce que nous ne sommes pas dans le bon environnement ? Parfois, l'ailleurs ne peut-il pas être la solution ?

Joan me donne un coup de coude.

« Hé. Tu dérives.

-Désolé.

-Faut pas. Mais j'ai une idée.

-Quelque chose de stupide ?

-Demain, la tempête sera calmée. On va faire du patin à glace sur le lac. »
Je sais déjà à cet instant que c'est aussi stupide que génial, mais je dis oui quand même.

JOAN

Dans les familles traditionnelles, les frères et sœurs se disputent, je le sais. Et lorsque vous enfermez trente gamins dans la même maison, vous n'obtenez pas un résultat différent. Ironiquement, c'est lorsque les plus grosses engueulades éclatent, que nous avons l'impression d'être la plus grande famille de tous les temps. Au fur et à mesure des années, nous avons remporté quelques batailles. Pour la seconder dans son travail, Madame Hermary possède deux adjointes. Leur objectif est de nous faire grandir de la meilleure manière possible, mais les enfants sont toujours plus nombreux que les adultes dans le Manoir et parfois, lorsque la majorité parle, la majorité gagne. C'est pour cela que nous pouvons regarder la télévision jusqu'à vingt-et-une heures au lieu de vingt heures et que nous avons gagné le droit de grignoter avant les repas.

Le seul domaine où Madame Hermary a le plus de mal à céder, c'est lorsque nous nous apprêtons à sortir. Je ne sais pas ce qui effraie la Directrice chaque fois que nous mettons un pied dehors, mais elle devient plus stricte, si une telle chose est possible.

Nous avons déjà eu quelques problèmes avec les enfants du voisinage parce que nous n'avons pas de véritables familles, mais rien de bien méchant.

De plus, savoir qu'en embêtant un orphelin, c'est trente d'entre eux qui vous tombent dessus le jour suivant a freiné beaucoup d'ardeurs.

Madame Hermary, pourtant, n'en démord pas ; dehors, c'est dangereux.

La Directrice possède plusieurs niveaux d'anxiété. Le premier se manifeste quand nous passons le perron. Le second ressort lorsque nous nous promenons dans les ruelles environnantes. Et le troisième agit dès que nous mentionnons une sortie au lac.

À dire vrai, nous ne sommes jamais allés au-delà du lac. Il n'y a rien à y voir. Seulement une forêt enneigée et aucune route qui ne puisse nous sortir de cette vallée perdue.

Mordicus l'appelle le Pays Imaginaire.

Depuis toujours, nous concoctons des histoires entre nous, agrémentées par les dires de la Directrice. Si nous sommes des enfants perdus, nous avons besoin de créatures fantastiques et c'est comme ça qu'a commencé l'histoire des fées du lac.

Autrefois, alors que la vallée se délassait dans la chaleur d'un soleil brûlant, qu'elle se rafraîchissait sous des pluies torrentielles et grouillait de vies animales dans une forêt luxuriante, vivaient des fées, camouflées dans chaque recoin de la nature.

Elles étaient là pour murmurer aux oreilles des cerfs, volaient aux côtés des chouettes la nuit et protégeaient le monde invisible. On disait que les morts leur transmettaient des messages à répéter pour leurs proches, mais c'est à cela que se limitaient leurs rôles. Elles étaient pour le principal, rattachées au

passage de l'au-delà, représenté par un magnifique lac, au cœur de la vallée protégée.

Les fées ne se mêlaient pas directement aux existences des vivants, se contentant pour la plupart à chuchoter dans leurs rêves quelques conseils avisés.

De temps à autre, cependant, il arrivait qu'un être humain possède une sensibilité plus accrue que les autres et parvienne à les distinguer, jusqu'à s'en faire de véritables amies.

Mais le dernier humain a démontré un tel intérêt pour elles, a finalement détourné sa fascination en contrôle, accaparant l'attention des fées par des services rendus sans contrepartie. Perdant leur énergie à utiliser leur magie pour des futilités, les fées ne possédaient plus suffisamment de temps à consacrer aux minuscules créatures de la nature, lesquelles ont rapidement dépéri. L'équilibre de la vallée a alors basculé du mauvais côté du monde. Si le malheur s'est présenté par divers signes de prémices, c'est lors de la première tempête de neige que la malédiction s'est abattue sur la vallée, la piégeant dans un hiver éternel.

Les fées, emprisonnées dans le lac, que le givre a recouvert, ne pouvaient que contempler l'étendue du désastre causé par leur erreur de jugement jusqu'à la fin des temps.

On rapportait cependant que ces dernières possédaient encore un peu de magie, ce qui leur permettait de réaliser les vœux des âmes en peine qui priaient au-dessus du lac gelé.

On disait que les vœux se réalisaient toujours.

Il fallait cependant être patient, parce que la glace freinait la magie et n'agissait plus aussi rapidement que pendant les anciens temps.

Je ne me souviens plus avec lequel d'entre nous la légende a pris forme. Je sais simplement que l'histoire était tellement rassurante que certains ont commencé à y croire et murmurer de petites requêtes lors de nos sorties au lac.

Tandis que nous nous y rendons, Marly laisse plusieurs fois échapper ses patins à glace dans la neige. Comme elle a oublié ses gants, ses mains sont déjà rouges à cause du froid. Marly n'est pas une adepte de l'équipement complet. C'est tout juste si elle ne sortirait pas en tee-shirt et en jean parfois.

Aujourd'hui, elle a cependant cédé aux températures extrêmes et opté pour un grand manteau ainsi qu'un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles.

Pour ma part, j'ai enfilé deux écharpes, des gants et deux paires de chaussettes épaisses.

Les patins de Marly dégringolent une fois de plus dans la poudreuse, lorsque nos yeux parviennent enfin à discerner l'étendue d'eau gelée.

Les fées n'existent pas, je le sais. Je peux cependant admettre une particularité quelque peu étrange à propos de cet endroit ; qu'importe les kilos de neige qui s'abattent sur la vallée lors des tempêtes, comme celle de la veille, la surface du lac n'est jamais encombrée de couches de neige.

La surface est verglacée et brillante, mais aucunement atteinte par des congères. À croire qu'un chasse-neige passe sur le lac chaque fois, juste avant que l'atteignons. Il y a sans aucun doute une explication scientifique à cela. Je ne l'ai seulement pas encore trouvé.

Marly me désigne un tronc d'arbre renversé près de la rive. Nous nous y dirigeons et enlevons un peu la neige qui le recouvre, puis nous y asseyons pour retirer nos chaussures et enfiler nos patins.

Délaissant nos affaires près du tronc d'arbre en sachant que personne ne vient jamais ici et qu'aucun voleur ne parcourait trente bornes dans la poudreuse juste pour chaparder deux paires de bottes, nous nous élançons finalement sur la glace.

Les débuts sont laborieux. Nous mettons toujours un peu de temps à nous habituer à la différence de maintien, avant d'être plus à l'aise, de minute en minute.

Marly se débrouille bien, mais je suis plus douée. C'est comme ça. Je frime un peu avec quelques figures, ne craignant pas la vitesse que je prends lorsque je dépasse Marly avant d'effectuer un virage serré.

C'est plutôt vibrant comme sensation. Le contraste entre l'atmosphère glacée et les muscles qui s'échauffent est grisant, sans parler de la concentration demandée pour les atterrissages et les gestes détaillés pour chaque voltige. Lorsque je termine une vrille en l'air, Marly me regarde en croisant les bras, plantée sur ses patins ;

« Peuh, dit-elle. Facile. Je peux t'en faire quatre de suite des comme ça.

-Bien sûr, lui souris-je.

-Je t'assure. Ça arrive toujours quand tu ne regardes pas. »

Je me contente d'acquiescer en passant devant elle en souriant.

Marly n'est pas trop nulle en patin, mais elle possède moins de flexibilité. Par moments, dans ses gestes, on dirait que ses membres sont robotisés et rouillés, alors que tout l'exercice consiste à effectuer un spectacle plein de grâce, en

requérant en parallèle beaucoup d'explosivité et de muscles. C'est un sacré paradoxe que Marly a du mal à comprendre.

Mais elle me bat dans bien d'autres domaines, alors elle peut au moins me laisser gagner à celui-là.

Madame Hermary a toujours trouvé cela plutôt amusant d'analyser les affinités qui se créent entre tel enfant et tel autre. Marly et moi ne sommes pas des opposés complets, mais nous avons nos différences, à commencer par le physique. Je ressemble plus à un fantôme translucide, tandis qu'elle possède des cheveux charbons, une peau un peu bronzée et des yeux couleur gadoue. Marly n'aime pas son nez. Elle le trouve un peu bossu, pas très fin. Elle en parle souvent comme d'une carotte au beau milieu de la figure d'un bonhomme de neige. Je trouve justement que ça va bien avec le reste de sa figure, mais elle m'écoute jamais.

Voilà une autre caractéristique qui nous définit ; tandis que je connais mes limites, Marly est une Mademoiselle je sais tout. Elle a effectivement raison la plupart du temps, mais à la moindre erreur, c'est une mauvaise perdante.

Si on posait la question à Marly, elle dirait que je ne crois en rien.

C'est la vérité, dans un sens ; Marly a toujours été la rêveuse de notre binôme. Je suis plus terre à terre et elle, c'est une fille qui a la tête dans les nuages. Je lui ai depuis longtemps délaissé ce rôle avec plaisir.

Mais même en étant aussi raisonnable qu'un être humain puisse l'être, car nous sommes des êtres de logique, l'esprit de *homo sapiens* est fait pour être perdu. Malgré toute la prévoyance et l'anticipation mise en vigueur, par des

personnes méthodiques et sensées, la vie reste un courant contre lequel personne ne peut lutter.

À la fin, tout le monde perd, partageant le même destin.

C'est à cause de cette certitude lointaine, à laquelle se compilent des millions d'incertitudes quotidiennes, que la peur s'intègre de manière fondamentale dans le cœur humain.

Nous sommes des êtres de doutes, autant que des êtres de foi.

Et c'est pour cela qu'en m'éloignant du lac, ce soir-là, j'ai jeté un regard en arrière pour faire un vœu, juste au cas où.

MARLY

Tous les lieux possèdent leur trouble-fête ; les classes d'écoles, les lieux de travail et les orphelinats.

Mordicus est le nôtre. On peut le qualifier d'oiseau de mauvais augure. Il n'est pas gothique, mais avec des cheveux noirs en bataille, ses cernes sous les yeux et son perpétuel air maladif, il en possède un peu l'aspect. L'impression se renforce avec ses vêtements, composés d'une panoplie de tee-shirt noir, pantalon noir, veste noire, bonnet noir, gants noirs, écharpe noire, ce qui noie son corps tout frêle sous des couches de plombs.

À l'Orphelinat, nous ne regardons pas beaucoup la télévision, et comme la bibliothèque est spectaculaire, beaucoup d'entre nous lisent. Mais s'il fallait nommer un record à battre, le nombre de pages mitraillé par les yeux de

Mordicus ferait exploser le compteur. Il se balade toujours avec un bouquin sous le bras. Au petit-déjeuner, aux activités, pendant les disputes et en se baladant dehors. Ce soir-là, en rentrant du lac, nous le croisons qui revient d'on ne sait où, alors qu'il nous rejoint sur la Rue Bancale. C'est ainsi qu'a été baptisé la rue principale du patelin dans lequel nous sommes exilés.

Encore trois pâtés de maisons et nous atteindrons le Manoir. On peut déjà apercevoir ses tourelles couvertes de neige qui dépassent des autres bâtisses. Ses fenêtres sont illuminées par les feux de cheminées qui brûlent dans chaque pièce. Je n'ai jamais qualifié le Manoir de maison, peut-être par principe, mais je sais que techniquement, lorsque je le vois, le sentiment qui m'envahit est celui qu'on est censé ressentir lorsqu'on arrive bientôt chez soi.

« Qu'est-ce que tu fiches ? demande Joan à Mordicus, peinant à extirper ses bottes de la poudreuse.

-Je marche.

-Je veux dire, avant. Où est-ce que tu es allé ?

-C'est un secret.

-Il n'y a pas de secret à l'Orphelinat, » réplique Joan parce que c'est vrai.

Nous connaissons tout sur tout le monde et un secret s'évante si rapidement en ce lieu qu'il n'a pas le temps d'être qualifié de secret. Les informations fusent rapidement entre trente enfants et le fait de grandir ensemble nous oblige à connaître tous les détails et les caractéristiques de chacun, qu'on le veuille ou non.

Seulement, Mordicus réplique ;

« Il y en a bien plus que tu ne le crois. »

Avec cette affirmation, il me regarde. Ses yeux restent rivés sur moi trop longtemps, alors je commence à me sentir inconfortable dans ma propre peau. J'ai envie de me gratter comme si des fourmis couraient le long de mes bras.

Au lieu de ça, je lance ;

« Quoi ? J'ai oublié de me présenter il y a seize ans ? Zut alors, enchanté, c'est Marly. »

Je m'avance en tendant la main, et Mordicus secoue la tête en levant les yeux au ciel. Il me traite de débile dans sa tête puis se concentre de nouveau sur sa progression.

Survivre à un trajet hivernal peut se révéler plus rude que prévu. Je ne compte plus le nombre de fractures de poignets dues à une chute sur les plaques de verglas. En plus, avec autant d'enfants, quand ce n'est pas l'un qui est malade, c'est l'autre. Et quand ce n'est pas l'autre, c'est le suivant, et ainsi de suite.

Vous m'avez comprise.

Avant de pénétrer dans le hall, Joan et moi secouons nos blousons trempés dehors. Seulement ensuite, nous rejoignons l'entrée et les accrochons au porte-manteau. Mais de son côté, Mordicus se dirige aussitôt dans le salon, laissant de grosses empreintes de neige sur le sol. J'en connais un qui va se coltiner le nettoyage pour deux semaines lorsque la Directrice l'apprendra. Joan et moi ne rejoignons le salon qu'après avoir déchaussé nos chaussures et rangés nos patins à glace dans le coffre dédié à cet effet. Mordicus est déjà affalé sur l'un des canapés, son bouquin sous le nez et les chaussures dégueulasses sur la table basse.

« Enlève tes pieds de là, le sermonne Pooja.

-Mmh. Suis occupé. Une minute. »

Il n'en fait rien, alors elle se plante devant lui en croisant les bras.

« Et que fais-tu ? Tu l'as lu soixante fois ce bouquin. Quoi ? La fin a changé, peut-être ? Le roi Arthur meurt à chaque fois, tu sais. Toute ta volonté n'y changera rien. »

Pooja est l'aînée de notre groupe. Elle a dix-huit ans. Pour rire, elle dit qu'à trente-six ans, qu'elle sera toujours là et qu'elle mourra dans ce salon. Je ne trouve pas ça très drôle.

Ça me rappelle à chaque fois qu'aucune adoption n'a été demandée en cinquante ans. Je soupçonne même Madame Hermary d'être secrètement une ancienne orpheline du Manoir.

Je me suis perdue dans mes pensées alors je n'ai pas suivi le reste de l'argumentaire, mais finalement la voix de Pooja retient de nouveau mon attention. Elle soupire en dénouant les bras, et désigne Mordicus d'un geste vague ;

« Tu deviens une vraie plaie avec le temps, Mordicus. Tu ne fais jamais tes devoirs, tu ne parles jamais de projet, d'un métier futur... N'as-tu donc aucune ambition ? »

Je crois que Mordicus rêvait qu'on lui pose ce genre de question pour pouvoir répondre la phrase suivante avec un rictus nonchalant ;

« Oh tu sais, je me connais tellement, à présent... Ça fait un moment que je n'ai plus d'attentes envers moi-même. »

Pooja finit par sortir de la pièce en serrant des dents et des poings.

C'est au petit-déjeuner le lendemain que nous remarquons Mordicus, assigné aux corvées de dressage de table. À la tête qu'il fait, Madame Hermary lui a rappelé les règles de la vie commune nécessaires au bon fonctionnement de l'Orphelinat. Je trempe ma tartine beurrée dans mon chocolat chaud, lorsque des cris retentissent au-dehors. Joan se rend aussitôt à la fenêtre ;

« Qu'est-ce qu'ils ont tous ? » grommelle-t-elle.

Lorsque je me range à ses côtés, j'aperçois un groupe de filles au bout de l'allée de l'Orphelinat.

Elles piaillent et les voix montent de plus en plus dans les aigus. Une chose sur laquelle Joan et moi nous rejoignons, c'est notre curiosité dévorante.

Nous sommes obligées d'aller voir ce qui se passe, tandis que d'autres restent au chaud. Ils attendront notre retour pour que nous leur annoncions ce qui a déclenché tant d'excitations chez le groupe de la relève ce matin.

L'Orphelinat possède une adresse et par conséquent, il possède également une boîte aux lettres. Il s'agit d'un rectangle en fer, décoré de petites gravures qui représentent des hiboux, le tout monté sur un pied en bois.

La boîte aux lettres se trouve au bout du jardin, à moitié ensevelie sous la neige.

Chaque matin, un groupe est désigné pour aller y jeter un coup d'œil pendant le petit-déjeuner.

En cinquante ans, la Directrice n'a jamais reçu une seule lettre.

Jusqu'à aujourd'hui.

Joan et moi, les manteaux à moitié enfilés, nous retrouvons devant le cube de métal, alors que les filles s'agitent sans que je ne comprenne un mot de ce qu'elles disent.

En approchant, j'appréhende.

Pour la première fois depuis des décennies, elles ont trouvé une enveloppe.

Cette dernière repose toujours dans le cube, blanche, parsemée de quelques mots manuscrits.

Du courrier pour l'Orphelinat. En soit, c'est déjà suffisamment étrange.

Mais en plus, il m'est adressé.

Car en effectuant un nouveau pas en avant, je déchiffre le destinataire.

Pour Marjorie.

DEUX

JOAN

Tous les êtres humains veulent être extraordinaires.

C'est pourquoi j'espère accomplir quelque chose de remarquable avant d'atteindre l'âge adulte. Je crains qu'une fois la majorité dépassée, je rate le créneau qui me permette de me distinguer des autres et que je sois simplement un humain parmi les milliards qui grouillent sur terre. Certaines personnes se fichent d'être ordinaires, pas moi. Mais je n'ai pas encore trouvé dans quel domaine je me démarquerais et ça commence à être urgent. J'ai seize ans alors le compte à rebours est enclenché.

Marly n'a pas besoin de faire des efforts pour être hors du commun.

Ça fait partie d'elle.

Je mentirais si je disais ne jamais en avoir été jalouse. C'est pour ça que j'ai volé son stylo magique à l'âge de huit ans.

Mais la Directrice m'avait pris à part, dans son bureau situé sur la gauche du hall. Cet endroit est stratégique, lui permettant de travailler tout en surprenant ceux qui auraient l'idée de déguerpier sans prévenir. Elle nous avait surpris Marly et moi plus d'une fois dans nos tentatives de faire le mur.

Nos plans n'étaient jamais allés plus loin que l'allée de l'Orphelinat ; le voisinage ne possédant pas de véhicules autres que des calèches, les options d'escapade sont limitées. Les charrettes sont traînées par des hongres, des chevaux aux poils drus, courts sur pattes et aux sabots énormes. Ils sont costauds et à l'aise dans ce climat rude. À l'âge de sept ans, Marly a essayé d'en voler un qui appartenait à la ferme, au bout de la rue Bancale. Cet acte, malgré sa défaite, lui avait valu des congratulations pendant trois semaines, la classant

directement dans la catégorie des enfants aux forts caractères. Madame Hermary disait que c'était une mauvaise chose, mais tout le monde pouvait voir qu'elle mentait ; les têtes de mules sont appréciées malgré leurs mauvaises actions parce qu'elles sont différentes et qu'elles osent sans se soucier des conséquences.

Si certains parlaient d'enfant difficile concernant Marly, beaucoup la considéraient comme courageuse. Je voulais ça.

Je voulais être brave alors la Directrice m'avait fait venir dans son bureau et m'avait expliqué quelque chose à propos de l'amitié. Elle avait dit ;

« Ne considère pas les qualités de Marly comme une menace. Vois-le plutôt comme un atout. Vous êtes une équipe. Ce que Marly n'a pas, tu le possèdes et ce que tu n'as pas, elle te l'apporte.

-Sauf qu'elle a tout et que moi je n'ai rien.

-Elle possède peut-être un certain génie, mais également une peur plus profonde. Tu la calmes. C'est important, comme rôle. Et la seule raison pour laquelle les gens apprécient Marly lorsqu'elle fait des bêtises, c'est parce que tu es la personne qui leur montre qu'elle n'est pas si mal intentionnée.

-Je ne veux pas être utile qu'à Marly, mais aussi à moi-même.

-Je ne parle seulement de Marly. Je parle de tout le monde ; tu les vois tels qu'ils sont. Cela inclut les aspects agaçants et les aspects merveilleux. Marly est peut-être intelligente, mais tu comprends mieux les gens.

-Et elle comprend mieux le monde.

-Peut-être bien. » avait concédé la Directrice.

Je n'avais rien dit pendant un moment, puis Madame Hermary avait repris ;

« L'amitié ne peut pas être basée sur une compétition constante. Se comparer les uns aux autres est inévitable, car nous sommes humains. Mais n'en donne

pas un côté péjoratif. Au lieu de vous diviser, cela devrait consolider vos liens.

Marly tient beaucoup à toi. Tu lui permets de garder les pieds sur terre. »

Je tapotais mes doigts sur le rebord du bureau en chêne. La Directrice s'est alors penchée en avant ;

« Maintenant, qu'est-ce que ce stylo a de si spécial pour l'avoir volé ? »

J'ai fait la moue, hésitant à confirmer mon larcin, avant de finalement plonger la main dans la poche de mon pantalon et en sortir l'objet dépouillé. J'ai posé le stylo sur le bureau et remis mes mains dans les poches ;

« L'encre est invisible. C'est utile pour écrire des messages confidentiels.

-Mais comment peut-on lire des mots invisibles ? »

-C'est à la fois tout bête et ingénieux, ai-je expliqué en haussant les épaules. Il suffit d'approcher le papier à la lueur d'une bougie, puis le message se dessine grâce à la chaleur de la flamme. »

La Directrice a paru réfléchir un instant avant de me désigner le stylo ;

« Rends-le à son digne propriétaire. La gentillesse est une force, Joan. Plus qu'une faiblesse, crois-moi. »

J'ai un peu rechigné pour la forme, mais j'ai récupéré le stylo et quitté l'office.

L'après-midi même, j'ai rendu le stylo à Marly sans m'excuser pour autant.

Faire des choses bien était suffisant ; je n'avais pas envie de m'humilier en plus.

Deux jours plus tard, elle me l'offrait. Quand je lui ai demandé pourquoi, Marly a répliqué ;

« Cadeau de meilleure amie. »

Les conseils de Madame Hermary ont pris un tout autre sens.

Je voulais toujours accomplir quelque chose de remarquable, et lorsque cela arriverait, ce serait explosif.

Mais il fallait que cette action soit purement bienfaisante.

J'allais être reconnue pour avoir accompli quelque chose de profondément gentil.

MARLY

J'ai hérité de la chambre dédiée à Marie-Antoinette. C'est sans doute la raison pour laquelle je rêve si régulièrement de décapitation.

S'il faut savoir une chose à propos de l'Orphelinat, c'est que les tableaux ont des yeux. Ils vous suivent lorsque vous marchez dans les couloirs, vous contemplent quand vous dormez et vous jugent sur tout ce que vous faites.

Je sais qu'il s'agit seulement de personnes faites de peintures et de papiers, et si cela ne me rassurait pas, je sais qu'elles sont mortes des siècles auparavant, mais elles me hantent. Surtout Anty.

« Arrête de l'appeler comme ça, » a murmuré Joan alors que je lui désignais un portrait de Marie-Antoinette accroché sur le mur est.

Nous avions alors douze ans et nous colorions sur des feuilles, allongées sur mon lit, préparant l'anniversaire de Pooja.

« J'y peux rien, ai-je répliqué en me retournant sur le dos. C'est à croire qu'elle peut lire mes pensées.

-Elle n'existe même pas.

-Je sais. »

J'ai regardé un moment Joan, gribouillant sa propre feuille, puis mes yeux se sont posés sur le carton rangé au fond de la pièce. L'emballage cadeau reposait encore sur le sol, intact.

Demain, la cuisine serait envahie de rires et de musique. Pooja se tiendrait en bout de table pendant que nous lui ferions tous passer nos cartes d'anniversaire et nos cadeaux respectifs. Cette année-là, Joan et moi avons décidé de choisir le présent ensemble.

Depuis sept ans, Pooja porte toujours les mêmes vieilles godasses. Elles sont de qualités parce qu'on ne peut plaisanter avec des chaussures dans ce coin du monde. Le mauvais temps permanent oblige un équipement résistant.

Mais nous l'avions vu lorgner il y a peu sur les bottes bleues de la fille de l'épicier. Alors le matin même, j'avais échangé une des belles lampes du bureau de Madame Hermary. Manque de chance, pendant la transaction, la fille de l'épicier avait laissé échapper la lampe sur le sol et cette dernière s'était brisée à ses pieds. Décrétant alors notre contrat caduc, la fille avait désiré récupérer les chaussures. Nous nous étions rebiffées.

Il y a quelques heures, alors que Joan et moi avons regagné le Manoir, l'épicier était venu toquer à la porte de l'Orphelinat, furieux. Madame Hermary aussi, avait vu rouge. Elle a dit que nous étions idiotes. Mais elle a quand même donné une seconde lampe à l'épicier, ce qui nous a permis de conserver les chaussures.

Alors qu'il tournait le dos pour reprendre la direction de la Rue Bancale, la Directrice s'était tournée vers nous et nous avait dit ;

« Ce n'est pas de l'approbation. Un cadeau ne vaut pas un délit. Ce n'est pas parce qu'on a une bonne intention qu'on peut faire de mauvaises choses. »

Elle nous a cependant laissé un sursis le temps que l'anniversaire de Pooja soit passé, avant de nous punir.

Allongées sur le lit avec nos coloriations, nous profitons ainsi de nos dernières heures de liberté.

Les cartes terminées, nous avons recouvert le carton de son emballage cadeau et le lendemain, Pooja nous a dit que c'était son cadeau préféré. Elle ne l'a pas dit devant les autres pour ne pas les blesser, mais c'était gentil de sa part.

Notre punition a consisté à faire le ménage chez l'épicier pendant un mois. Nous l'avions mérité, mais le châtiment a été plus cruel que la Directrice ne l'avait imaginé.

La fille de l'épicier et ses frères faisaient exprès de pourrir l'établissement après notre départ pour que le lendemain, leur père nous tire les oreilles pour notre manquement au devoir.

Au point qu'un jour, j'ai fait semblant d'être malade, laissant Joan s'y rendre seule.

Pendant cette même journée, je me suis éclipsée de ma chambre. Sortant en douce par la fenêtre qui surplombe l'immense porche de l'entrée Ouest, j'ai traversé de la Rue Bancale jusqu'à l'épicerie. En face, se trouve un vieux lavoir que plus personne n'utilise. Il se compose d'une bassine rectangulaire taillée à même la roche, au-dessous d'une vieille pompe à eau en fer forgée. Je me suis installée sur son rebord. Un chat noir qui traînait là tous les jours n'a pas tardé à me rejoindre. Nous avions tous les deux les yeux rivés sur la vitrine de l'épicerie où Joan se prenait la raclée de sa vie. On ne pouvait pas entendre les mots prononcer, ni les cris, mais j'en devinais facilement la teneur. Avant la fin de la journée, je suis revenue dans ma chambre. Un peu plus tard, Joan a pénétré dans le hall de l'Orphelinat, de la farine dans les cheveux, des coquilles d'œuf accrochés à son blouson et les chaussures couvertes de jus de pomme. Madame Hermary m'a directement demandé dans son bureau. Lors de mon avancée depuis mon étage jusqu'à son office, les tableaux ne m'ont pas lâché du regard.

« Tu te sens mieux ? a demandé la Directrice alors que je m'installais dans le siège face à ses yeux plissés.

-Mmh. Bien mieux. »

Elle a gardé le silence un instant, avant de reprendre, tranquillement ;

« Un petit conseil, Marly... Prends garde à ton égoïsme. Tu risquerais de terminer ta vie seule. »

Anty me chuchotait la même chose depuis la première nuit où j'avais dormi dans cette maudite chambre.

Comme Madame Hermary attendait une réponse, je n'ai rien répliqué.

JOAN

Marly et moi n'avons pas toujours été amies.

Je ne sais pas à quel âge, exactement, nous sommes arrivés à l'Orphelinat. Je ne me rappelle cependant pas avoir remarqué Marly avant mes six ans.

À cette période, j'étais une petite sauterelle, endossant le statut de pipelette de la tablée. Pooja, adolescente à ce moment-là, me disait souvent de la fermer, ce que la Directrice lui réprimandait souvent, plus par la manière vulgaire de le formuler plutôt que par complète désapprobation. Je parlais beaucoup. Je fatiguais les gens. J'étais Joan.

Et puis il y avait Marly. C'était la silencieuse, la petite souris qui restait dans son coin, écoutant plus que ne participant et davantage plongée dans les bouquins de la bibliothèque en compagnie de Mordicus. Elle ne se chamaillait pas avec les autres dans des batailles de coussins et ne participait pas aux lancées de

boules de neige dans le jardin. Elle répondait plutôt par onomatopée et je ne crois pas lui avoir adressé un seul mot jusqu'à ce qu'un jour, elle vienne vers moi. Vêtue d'un pyjama trop grand, elle m'a tendu un livre, prononçant les paroles suivantes.

« Je crois que tu aimes dessiner.

-Euh... oui, ai-je répondu en acceptant le bouquin.

-Ça parle de dessin.

-D'accord. »

J'ai tourné les talons, le livre à la main. J'étais presque arrivée à la porte quand j'ai remarqué que Marly n'avait toujours pas bougé, plantée au milieu de la pièce.

« Je vais faire du patin à glace sur le lac avec Pooja, ai-je lancé. Tu veux venir ?

-Je ne sais pas en faire.

-Nous non plus. Pas encore, en tout cas. »

Marly a hoché la tête et entamé mon pas.

Puis les jours se sont enchaînés et nous avons appris à nous connaître, à faire des bêtises et à en payer le prix, ensemble.

Je me rappelle de la fois où nous avons reçu une punition de l'épicier après le vol des bottes de sa fille. La peine a duré un mois, et lorsqu'elle a touché à sa fin, j'étais bien contente de me réveiller aux aurores pour mon premier jour de liberté. Me faufilant dans les couloirs, je me suis directement rendue jusqu'à la chambre de Marly. Son lit étant vide, je suis descendue voir dans la cuisine, mais elle ne prenait pas son petit-déjeuner non plus. Pooja m'a aperçu et avertit qu'elle l'avait vu enfiler ses chaussures et quitter l'établissement il y a déjà trois heures.

La veille au soir, nous avions parlé de faire du patin à glace. S'y était-elle rendue sans m'attendre ?

Engouffrant un pain au chocolat et avalant une gorgée de jus d'orange, je me suis rapidement sauvé dans le hall. J'ai enfilé mon manteau, sauté dans mes bottes et je suis sortie. Il était exclu que je prenne mes patins à glace. J'allais démontrer à Marly à quel point elle me blessait.

J'ai quand même couru le long de la Rue Bancale, déterminée à atteindre le lac gelé en un temps record, mais arrivée au bout du dernier pâté de maison, des cris m'ont interpellé. Ils ne provenaient pas de l'épicerie mais du côté opposé. J'ai seulement eu le temps de tourner la tête pour voir la fille de l'épicier tomber en arrière dans le lavoir. Ses frères y croupissaient déjà. Il était de notoriété publique que le lavoir était devenu obsolète il y a déjà quelques décennies et ne servait à présent que de toilettes publiques pour chats. Ces derniers faisaient leurs besoins dans la couche de sable qui tapissait le fond. Marly y avait ajouté de l'eau, ce qui avait créé dans le lavoir un mélange de sable, d'excréments et de liquide devenu marron, très peu ragoûtant. Cette dernière se tenait debout, les bras croisés, tandis que les enfants de l'épicier pataugeaient dans la bassine, les cheveux et les vêtements dégoulinants. Marly m'a finalement remarqué. Ses yeux se sont illuminés ;

« Coucou ! a-t-elle lancé en avançant vers moi. On va faire du patin à glace ? »

Mon regard a dévié de son visage enthousiaste pour se poser sur les malheureux couverts de crotte de chats. Lorsque mes yeux sont revenus sur Marly, je souriais ;

« Oui. Allons-y. »

MARLY

Madame Hermary parle toujours des relations humaines, comme des liens qu'il faut tisser.

« Tisse des liens avec tes pairs, Marly. Ils ne mordent pas... enfin pour la plupart. » m'a-t-elle régulièrement répété, alors que je grandissais sans prononcer un mot.

Entre Pooja, Maddie, Jeanne, Charles, Mordicus, Cora et les vingt-quatre autres enfants de l'Orphelinat, je me suis un jour promise de régler la chose de manière scientifique.

Statistiquement, sur trente personnes, il était obligatoire que l'une d'entre elles me paraisse moins pénible à supporter que les autres. J'ai décidé d'en faire l'expérience avec Joan, que je ne connaissais que très peu.

Tout ce que je savais d'elle, c'était qu'elle dessinait correctement. En l'espionnant lors de sessions se déroulant dans l'arrière-cours du Manoir, j'ai également appris qu'elle se débrouillait au tir à l'arc. En revanche, toutes ses notes de musique sonnaient faux lors des séances de piano obligatoires avec Madame Hermary et elle détestait les brocolis.

J'ai basé mon amitié potentielle sur peu de faits et pourtant, c'est sans doute parce que mes informations étaient incomplètes que cela a fonctionné.

Jusqu'à Joan, je n'avais jamais compris la métaphore de la Directrice. Cela a alors pris davantage de sens, comme si au fil des années, les fils qui me reliaient à elle s'enroulaient autour de mon cœur, devenant plus solides. À présent, ces derniers tiraient dès qu'une dispute nous contrariait et la douleur s'envolait lorsque nous étions ensemble.

Ainsi, lorsque mes doigts se posent sur l'enveloppe et la saisissent, la première pensée qui me vient à l'esprit, m'est inhabituelle. Je ne me demande pas ce que ce bouleversement va représenter pour moi. Je me demande ce que cela va engendrer pour nous.

Tandis que mes yeux glissent vers Joan, Betsie avance et me tire par la manche.

« Tu ne l'ouvres pas ? »

Je grimace et fourre l'enveloppe dans la poche de mon manteau. Puis je recule, obligeant les enfants dans mon dos à s'écarter.

« Je vais marcher. » lancé-je.

Je tourne les talons et m'éloigne dans la Rue Bancale. Je passe devant quelques maisonnettes, trois boutiques, l'épicerie et m'éloigne vers la forêt. Les habitations ne sont bientôt plus que de vagues silhouettes dans mon dos.

Devant, s'étend une prairie de neige interminable bientôt avalée par les bois.

J'atteins l'orée et m'y engouffre. Je n'ai pas l'intention de me rendre jusqu'au lac, mais je suis le chemin qui y mène.

Le bruit étouffé de mes pas dans la neige m'aide à oublier momentanément la bombe qui repose dans la poche gauche de mon blouson. Je me force à relever la tête pour observer le paysage et laisser mes pensées s'y perdre quelques instants. Ces bois sont principalement composés de sapins, donc excepté quelques troncs nus, la plupart comporte des feuillages fournis sous lesquels ploient des amas de neige.

Lors de températures particulièrement basses, la neige se cristallise sur les branches, et quand la lumière du soleil passe à travers, le paysage devient grandiose.

Dans ces moments, on a vraiment l'impression que la magie existe.

En cet instant, par ailleurs, j'ai très envie cela soit vrai. Je me doute déjà que cette lettre va saccager ma vie, et peut-être ai-je également conscience qu'il en sera de même pour tous les résidents de l'Orphelinat. N'est-ce donc pas le moment idéal pour y croire ?

MORDICUS

Lorsque nous grandissons, nous décevons.

Notre image évolue, en s'améliorant par certains aspects et en se détériorant par d'autres.

Je pourrais affirmer sans l'ombre d'un doute que sont les enfants préférés de Madame Hermary et lesquels se trouvent tout en bas du classement.

Mais la Directrice est douée pour donner l'impression d'être équitable. Les gens y croient presque. J'y croirais presque.

Mais la Directrice n'a aucune idée du nombre d'indices qu'elle délaisse derrière elle. Je ne suis pas le seul à discerner l'ampleur des incohérences qu'elle nous raconte, mais je suis certain d'être l'unique personne à ne pas nier en bloc ce qui se passe.

Du coin de l'œil, j'observe les autres enfants dans le salon.

Plongé dans mon bouquin, je relis les passages que j'ai annotés au crayon et les questions qui fourmillent entre les pages. Je ne possède pas le tableau global. Il me manque encore quelques séquences du film, mais je me rappelle de certaines choses.

Madame Hermary et ses paires pensent que nous sommes tous amnésiques. Elles sont persuadées que nos souvenirs se sont envolés avec notre enveloppe corporelle, et qu'une fois cette dernière retombée en poussière, tout le reste a également disparu.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Ils ne nous ont pas tout enlevés. La preuve, je me souviens de quelques instants. Pas suffisamment pour savoir exactement ce qui s'est passé, mais assez pour comprendre qu'on nous raconte des mensonges.

Depuis que j'ai compris que l'Orphelinat repose sur des illusions, j'ai du mal à me connecter aux autres. On dirait qu'ils préfèrent rester dans l'ignorance plutôt que de creuser et découvrir un squelette.

Nous avons grandi ensemble, et pourtant, nous avons faits des choix différents. Encore deux ans en arrière, je m'entendais très bien avec Pooja, et Marly m'appréciait beaucoup aussi.

Mais entre-temps, je suis devenu quelqu'un d'autre et elles aussi. Elles ne me comprennent pas, ou du moins, pas encore.

Bientôt, j'apporterais la preuve ultime. Tout le monde saisira à quel point cet endroit est étrange. Pour l'instant, je me contente des réprimandes. Elles pensent simplement que j'ai grandi, parce que l'âge oblige à évoluer, des parts de nous se transforment tandis que d'autres disparaissent à jamais. L'ancienne version de nous-même s'émiette.

Nous mourrons alors aux yeux des autres, mais aussi aux nôtres.

Surtout aux nôtres.

Je ne suis plus celui que j'étais, et peut-être même, ne l'ai-je finalement jamais été.

TROIS

MARLY

Coucou, c'est moi.

La lettre commence de cette façon. Mes yeux ne quittent pas les mots, qui noircissent le papier.

En rentrant tout à l'heure au Manoir, tout le monde m'attendait dans le salon. Personne n'a osé émettre une quelconque hypothèse, comme si l'enveloppe renfermait une substance empoisonnée.

J'ai préféré m'isoler avant de l'ouvrir. Je sais déjà que les écrits dissimulés à l'intérieur m'atteindront davantage que du poison.

C'est pourquoi, seulement une fois dans ma chambre, sous les yeux des tableaux de Anty et des miens, que je me résigne à ouvrir la boîte de Pandore. La lettre ne renfermait peut-être pas l'espoir, mais c'est en tout cas l'impression que j'en avais.

Tandis que mon regard parcourt de nouveau le paragraphe, je cherche un nom et jusqu'à la fin, je crois qu'il apparaîtra. Cependant, l'expéditeur ne désire visiblement pas que je le contacte. Il ne me dit pas qu'il m'aime, il ne me dit pas que je lui manque et n'explique pas pourquoi il m'a abandonné.

Après avoir relu la lettre plusieurs fois, je commence à saisir que je me suis fourvoyée, parce que dès la mention de mon prénom sur l'enveloppe, mon inconscient a tout de suite pensé à ma famille biologique. Je parie qu'il en est de même pour les autres. Chacun des orphelins, le salon, en bas, est sans doute persuadés que mes parents viendront bientôt me chercher. Mais je n'y compterais pas. Cette lettre n'évoque rien de tout cela. Elle transmet, au contraire, un message curieux qui ne signifie rien pour moi.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ? Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Un bruit résonne à la porte de la chambre. Quelqu'un toque contre le bois.

« Marly ? » appelle la Directrice.

Je me dépêche de ranger la lettre sous mon oreiller et récupérer un bouquin qui traîne sur le sol. Je m'avance vers la porte et l'ouvre. Madame Hermary, haute et sévère dans son uniforme noir, me toise de haut en bas.

« Comment te sens-tu ? »

Je fronce les sourcils comme si je trouvais la question bizarre.

« Comment ça ? »

Madame Hermary grimace :

« Les enfants m'ont sauté dessus dès que j'ai franchi les portes de l'Orphelinat.

Ils m'ont dit ce qu'il s'était passé. Tu as reçu une lettre, c'est exact ? »

Je n'ai pas réfléchi en cachant la lettre sous mon coussin. Je ne réfléchis pas davantage lorsque je mens de manière éhontée.

« Oh, ça. Ne vous en faites pas. C'est une blague de Joan.

-Une blague ? » répète la Directrice comme si elle n'avait aucune idée de ce que signifiait ce mot.

J'acquiesce avec un rictus ;

« Une plaisanterie, si vous préférez. Allez, avouez que c'est drôle. Elle a réussi son coup. Ça fait jaser tout le monde. »

La Directrice m'observe encore un instant, avant de céder ;

« Très bien. N'oublie pas que nous avons un cours de tir à l'arc dans une demi-heure.

-C'est noté. » répliqué-je.

Les yeux de Madame Hermary s'attardent dans ma chambre par-dessus mon épaule, à croire que la lettre va surgir jusqu'à elle comme par magie. Lorsque sa silhouette s'éloigne enfin dans le couloir, je referme la porte et m'y adosse.

Mon regard vagabonde jusqu'à mon oreiller.

Je vais devoir trouver un meilleur endroit pour dissimuler mes secrets. Le premier endroit où Hermary ira fureter, profitant de ma présence au cours de tir à l'arc, ce sera ici.

J'ignore d'où me vient cette intuition, mais elle est intense. Je m'approche à pas lents de mon lit, dépose le livre sur la couette et récupère la lettre. Le papier me paraît très froid.

En relisant les lignes, je comprends que je ne possède aucune intuition. Avant que la Directrice ne se pointe à ma porte, les dernières phrases ont sans doute retenu l'attention de mon esprit, et ce, d'une manière inconsciente.

La lettre se termine ainsi ;

Je t'écris tout cela avant de partir, parce que je préfère te prévenir. Cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

MORDICUS

« Qu'est-ce qui te fait croire qu'on trouvera des réponses ici ? demande Joan à Marly.

-Parce que chaque fois que j'ai une question, Madame Hermary me dit d'aller jeter un coup d'œil à la bibliothèque.

-Tu sais, dit Joan, ces textes sont écrits par de vrais gens. Ça veut dire que c'est une bibliothèque de la connaissance humaine, et pas du savoir universel.

C'est *pas* magique, Marly.

-Ça vaut le coup d'essayer.

-Souvent, j'ai l'impression que tu es stupide...

-Oh, attends, trouvé.

-... avant que tu ne me prouves que tu as toujours raison sur tout. » termine Joan en levant les yeux au ciel.

Les filles tournent dans un deuxième rayon de livres. Je recule pour éviter qu'elles ne me remarquent, mais mon coude percute une étagère, mes pieds se prennent dans une pile de bouquins laissée sur le sol et je tombe en arrière dans un amas d'ouvrages. Lorsque mes yeux se lèvent, les deux filles m'observent. Elles me font face, bien campées sur leurs jambes.

« On peut t'aider à nous espionner, Momo ? lance Marly.

-Je...

-Tu n'es pas très doué, cela dit, relève Joan. N'en fais pas ta vocation.

-C'est pas ce que... »

Betsie choisit ce moment pour surgir et nous annoncer que le cours de tir à l'arc ne va pas tarder à débuter. Les filles hochent la tête et s'éloignent. Marly porte une pile de livres entre les bras, mais je n'arrive pas à en distinguer un

seul titre. Le temps que je me remette sur pieds, elles sont déjà sorties de la bibliothèque.

Grommelant en mon for intérieur, je m'oblige à aller me préparer pour le cours. Je grimpe les escaliers jusqu'au second étage, entre dans ma chambre et enfille la tenue de sport adéquate.

Cela comprend une tunique serrée pour éviter les vêtements volants susceptibles de s'accrocher à l'arc, mais également des gants en cuir, dont les manches s'étirent jusqu'aux avant-bras, agrémentées d'une palette de protection pour que la corde ne claque pas sur le bras, porteur de l'arc. Nous sommes également obligés de porter un casque en cuir en cas de flèches perdues. Ce dernier, malgré la sangle pour le régler, me tombe toujours sur les yeux.

En rejoignant ma porte, je passe devant le miroir et mon regard intercepte celui de mon reflet. On dirait un croque-mort qui a revêtu la tenue d'un gladiateur ou pour faire simple, j'ai l'air ridicule, comme toujours.

Lorsque je regagne le jardin-arrière de l'Orphelinat, les quinze élèves d'aujourd'hui s'y trouvent déjà, incluant Joan et Marly.

Sans les regarder, je saisis l'arc et le carquois remplis de flèches qui me sont attribués pour la leçon. Je me poste en rang à côté de Marly. Joan est sur sa droite et me lance un mauvais regard. Je n'ai jamais apprécié Joan, mais j'ai toujours estimé Marly ; elle est plus intelligente que la plupart d'entre nous. C'est une qualité qui entre dans mes critères de considération.

« J'ai entendu dire que tu avais reçu une lettre, lancé-je, l'air de rien.

-Mmh. C'était juste une blague, grommelle Marly en encochant une flèche.

-Une blague ?

-Oui. Une blague.

-Vraiment ?

-Une blague. Une plaisanterie. Une galéjade. Un canular. Reçu ? »

D'un geste, elle tend sa corde et vise les cibles qui se trouvent à plusieurs mètres à l'autre bout du jardin enneigé.

« De qui ? » insisté-je.

Marly tire et la flèche s'enfonce dans la partie jaune du cercle, la plus à l'extérieur. À côté, la cible de Joan en comporte déjà trois au centre. C'est la meilleure élève de ce cours. L'adjointe de la Directrice l'encense à chaque bilan du mois.

On ne me congratule jamais pour le nombre de bouquins que je lis et pourtant, je m'interroge sur laquelle de ces activités est la plus utile ? Dans quel contexte, aurions-nous l'obligeance d'utiliser un arc et des flèches alors que Monsieur Brunnec de l'autre côté de la rue possède un Glock 44 ? Madame Hermary dit que c'est pour travailler l'esprit et la précision. Je réplique qu'il y a les livres pour ça. Pooja ajoute que ça rentre dans le cadre du Manoir et de nos attelages de chevaux.

Cette dernière, pourtant l'ainée de tous, se croit souvent dans un roman. Les histoires de fées de Madame Hermary lui ont monté à la tête après toutes ces années. Si je lui disais avoir croisé une licorne en revenant au Manoir ce matin, pas sûr qu'elle remette en question ma fable.

Marly encoche une nouvelle flèche. Je me rends compte qu'elle n'a toujours pas répondu à ma question ;

« Une blague de qui ? répété-je.

-De Joan.

-De Joan ? »

Marly me jette un coup d'œil agacé ;

« Je parle elfique ou quoi ? Oui. *Une blague.* Oui. *De Joan.* »

La tête de Joan dépasse de la silhouette de Marly, tel un coucou jaillissant de son horloge.

« Ou peut-être est-ce de toi ? lance-t-elle. Tu as l'air de trouver cet événement si intéressant. »

Je lève les yeux au ciel ;

« Bien sûr que je suis curieux. C'est la première lettre de l'Orphelinat depuis cinquante années. C'est troublant pour tout le monde. Elle doit forcément contenir des informations importantes. »

Marly finit de tirer, rate encore, puis se tourne vers moi ;

« Tu sais ce que je trouve de troublant ? C'est que tous les autres m'ont seulement demandé ce qu'avait dit ma famille et que toi, tu n'y fais pas référence.

-Tu ne m'en as pas laissé le temps. » dis-je après une pause trop longue.

Marly fait mine de se gratter la tête avec l'embout de son arc, comme si elle réfléchissait.

« Alors tu crois que ce courrier provient de mes parents ?

-Euh... tu ne viens pas de dire qu'il venait de Joan ? balbutié-je.

-Tu sais quoi ? reprend Marly avec un drôle de sourire. Peut-être que tu peux essayer de te mettre à ma place, Momo ? Tu es le premier suspect de la liste.

-Je peux me permettre de te demander pourquoi ?

-Depuis des mois, tu bassines tout le monde en répétant que nous n'avons pas de famille et que nous n'en avons jamais eu, glisse Joan.

-Aurais-tu changé d'avis ? enchaîne Marly. Et nous sommes quoi, selon toi ?

Des robots ? Des fantômes ? »

Marly m'embrouille le cerveau avec son inquisition. Je secoue la tête, cherchant quelque chose qui pourrait l'interpeller. L'Adjointe vient à notre hauteur et me reproche de ne pas avoir encore exercé.

Je m'excuse et me concentre sur ma cible. Je n'ai jamais atteint le centre de toute ma vie. Je n'ai aucune attente. Marly et Joan m'ignorent de leur côté, focalisées sur leurs gestes.

« Vous avez raison, dis-je finalement, les yeux rivés sur le centre rouge. Je vous espionnais. »

Je relâche la corde qui vibre et envoie ma flèche strier l'atmosphère jusqu'à s'enfoncer en plein milieu de la cible.

J'entends l'Adjointe de la Directrice qui me félicite depuis l'autre bout du jardin.

Je me tourne vers les filles. Les regards de Marly et Joan passent de la cible à moi. Je plante mon arc dans le sol, le bras tendu comme si je tenais un spectre très puissant et répète :

« Dans la bibliothèque, je vous espionnais. »

Marly plisse les yeux, essayant de comprendre ce que je cherche à faire en avouant la vérité et j'y viens ;

« Parce que je remets les choses en question, enchaîné-je. Je sais que la lettre est importante. Je sais qu'il ne s'agit pas d'une blague.

-Vraiment ? grince Marly. Le meurtrier passe aux aveux ? »

Je secoue la tête ;

« Depuis quand le premier suspect de la liste est-il le véritable coupable ? »

Marly et Joan échangent un regard, puis cette dernière grommelle ;

« Mmh, c'est ce qu'un bon assassin dirait pour se dédouaner de sa mauvaise farce.

-Une mauvaise farce ? dis-je avec un sourire. Si vous tenez vraiment à faire avaler ce bobard aux autres, il faut être plus convaincantes, les filles. Marly s'en sort bien, mais tu mens comme un pied, Joan. »

Joan redresse le menton, les yeux étrécis ;

« Et toi tu...

-Joan, la coupe Marly en m'observant. Mordicus... tu as toujours été certain de... la possibilité de certaines choses.

-Ne me dis pas que tu crois un seul mot qui sort de sa bouche ? » proteste Joan. Je l'ignore et me concentre sur Marly.

Pour la première fois, je vois dans ses yeux, une expression que je n'ai aperçu jusqu'ici, que dans le reflet de mon miroir. C'est la certitude qu'il existe quelque chose de plus grand, quelque chose qui n'est pas si évident à remarquer, quelque chose qu'on doit apprendre à voir avec des yeux qui sont seulement habitués à regarder ce qui se trouvent juste sous le bout de son nez.

« Est-ce que tu peux nous aider ? demande Marly. À découvrir ce qui est caché ?

-Marly... hésite Joan.

-Oui, dis-je. Je suis même doué pour ça. »

A SUIVRE...